

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence, avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur – soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. (La SACD, par exemple, pour la France)

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de sa représentation, la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur, et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non-respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

**SANS ESCALE,
OU
"LES ENFANTS DES
PROMESSES"**

Parabole en cinq actes

Henri CONSTANCIEL

Personnages de "Sans Escale" (par ordre d'entrée en scène).

Bertrand DUFLOUZAC : 40 – 50 ans.
 Nadine DUFLOUZAC : 40 – 45 ans.
 François MOYEN : 38 – 50 ans.
 Ghislaine MOYEN : 38 – 48 ans.
 Christophe TRAMPOLINE : 20 – 25 ans, brun, très musclé.
 François-Ferdinand LE BORGNE : 40 – 60 ans.
 Jean-Antoine CONTESTAT : 20 – 30 ans.
 Gabrielle YORTSED : 20 – 40 ans.
 Roland NEPTUNE : 40 – 55 ans.
 Séverine JOLICORPS : 20 – 30 ans, méditerranéenne ou "latina", très belle.
 Estelle DUFLOUZAC : 20 – 23 ans.
 Sophie MOYEN : 18 – 20 ans.
 Norbert BROCHET : 40 – 50 ans.
 Irma GUÉRIDON : 25 – 45 ans, cheveux noirs.
 Karim N'BO-BEUR : 20 – 30 ans, noir.
 Ingrid WALHALLA : 35 – 50 ans, blonde, un peu empâtée.

Descriptif des personnages.

Bertrand et Nadine DUFLOUZAC : Couple de très haute classe sociale. Lui se préoccupe principalement de l'accroissement de sa richesse, elle de la conservation de son apparence physique et du respect des convenances.

Estelle DUFLOUZAC : Leur fille. Malgré cette hérédité redoutable, authentiquement humaine.

François et Ghislaine MOYEN : Citoyens ordinaires rêvant de vivre au-dessus de leur condition. Prêts à adopter, pour cela, les tics et travers des classes supérieures. Moutons banals et tragiques. Incapables de s'évader de leurs modèles, ils connaîtront le sort du troupeau.

Sophie MOYEN : Leur fille. Très belle, quoique cette beauté ne soit pas entièrement naturelle. Le sait et le cultive. Rêve de devenir miss France. Furieuse que le retour de plus en plus hypothétique sur la terre ferme la prive de cette chance unique de promotion sociale. Se rattrape en faisant des mines à tout le monde et jouant les vedettes irrésistibles du bord.

Norbert BROCHET : Roi de la finance, nageur en eaux troubles, la terreur des petits poissons. Rêve de faire de Sophie sa proie.

François-Ferdinand LE BORGNE : Aumônier du bord. Surnommé "L'archiduc", ce qui le hérisse. Aurait préféré que son premier prénom soit "Jean", car c'était le disciple que Jésus préférait. Tendances inavouables, mais parfaitement évidentes, d'extrême droite. Volontiers jésuite dans ses raisonnements.

Roland NEPTUNE : Commandant du "Mesquinic". Comme le veut sa fonction, sérieux et autoritaire. À l'inverse de la plupart des autres, capable de réelle bonté.

Jean-Antoine CONTESTAT : Opposition militante de ce milieu délétère. Haï, pour ce motif, par le "chœur des égoïstes". Jaloué par LE BORGNE en raison de son premier prénom. Anarchiste convaincu, est monté à bord en passager clandestin.

Christophe TRAMPOLINE : Espoir du sport national égaré sur cette galère. Prépare les jeux Olympiques. Chance réelle de médaille. Obnubilé, donc, par son sport. Comme le précédent, fera partie des victimes de YORTSED.

Karim N'BO-BEUR : Amant d'Estelle. Noir comme l'ébène le plus "ébénique", "jardin d'ébène" de sa belle. Arrivé sur un canot déglingué à la dérive et recueilli, malgré le double handicap de sa couleur et de sa religion, grâce au capitaine.

Irma GUÉRIDON : Voyante naguère extrêmement brillante, mais aujourd'hui le plus souvent en panne de fluide. Désespérée par cette maladie inexplicable de son don.

Gabrielle YORTSED : Féministe exacerbée et caricaturale. Méprise les hommes, qu'elle juge "inférieurs en tout par nature". Fondatrice de la secte des "yortsédiens" pour se remplir les poches et "se faire ces mecs qui ne rêvent que de se faire des femmes". Dominatrice et brutale vis-à-vis de la gent masculine ; plus douce, mais pas forcément plus amoureuse, avec ses sœurs de sexe ; dangereuse et pernicieuse pour tous. Vénéneuse et manipulatrice.

Séverine JOLICORPS : Âme damnée et amante de YORTSED. Première de ses disciples. Au fond innocente et romantique sous des dehors intensément provocants. Personnage assez pathétique de " salope au cœur d'ange". Exploitée sans vergogne au même titre que les autres. Tentera de suborner LE BORGNE pour le compte de sa maîtresse. Le paiera très cher.

Ingrid WALHALLA : Blonde quelque peu empâtée (voire franchement obèse), mais fière jusqu'au délire de son aryanité. Viscéralement et patho-logiquement raciste. Croyant se reconnaître dans l'intolérance, toutefois plus intellectuelle, de ce dernier, a des visées sur LE BORGNE. Rivale, par conséquent, de Séverine JOLICORPS. Instrument inconscient de la "vengeance des dieux", sa jalousie exacerbée déclenchera le drame.

Contraintes pour choisir la disposition des convives du 3^{ème} acte.

- ★ Karim est "invité d'honneur", donc, en principe, à droite du capitaine.
- ★ Estelle doit être située en face. (*Elle l'embrasse par-dessus la table*)
- ★ Sophie et elle sont voisines. (*Elles se coudoient*)
- ★ Sophie et CONTESTAT sont voisins. (*Elle pose ses mains sur sa poitrine*)
- ★ TRAMPOLINE et WALHALLA sont voisins. (*Elle s'est installée à côté de lui, car elle admire ce qu'elle considère comme son "aryanité"*)
- ★ TRAMPOLINE et Nadine DUFLOUZAC sont voisins. (*Elle le calme et le fait se rasseoir lorsque François MOYEN l'accuse de dopage*)
- ★ Les personnages apparaissant jusqu'à la bagarre finale doivent être situés de face autant que possible, et ceux disparaissant dégager la vision des spectateurs. L'ensemble doit demeurer équilibré.
- ★ Les dialogues doivent pouvoir alterner de part et d'autre de la table le plus souvent possible.

Avantages de la solution retenue.

- ★ Au début de l'acte, trois places sont vides : celle de LE BORGNE et deux qui étaient destinées à Gabrielle YORTSED et Séverine JOLICORPS. Bien qu'elles ne soient guère sympathiques, on doit pouvoir supposer qu'elles étaient invitées aussi, puisque LE BORGNE demande à Séverine pourquoi elle n'est pas venue. Leurs deux places sont voisines (en bout de table), ce qui est logique du fait de leur "amitié".
- ★ Personne n'a voulu s'installer à côté de CONTESTAT, considéré comme indésirable.
- ★ LE BORGNE arrive, voit cette place demeurée disponible et située non loin du capitaine. (*Il cherche l'honneur d'être près de lui et de partager ainsi, symboliquement, son pouvoir*) Il découvre la présence de CONTESTAT, ne pouvant le faire chasser refuse de s'asseoir à côté de lui, prend l'une des deux autres places possibles et se retrouve face au capitaine. (*Opposition des deux hommes*)
- ★ Irma GUÉRIDON est bien visible (Et notamment son "troisième œil"). Contrairement aux autres, elle n'a pas vu d'inconvénient à s'installer à côté de Karim.
- ★ Norbert BROCHET est à côté du couple MOYEN. (*Il a des visées sur leur fille et pourra tenter de poser des jalons durant la conversation*)
- ★ L'alternance des dialogues est équilibrée par rapport à la table.

Acte I

L'action se passe à bord du Mesquinic, paquebot de très grand luxe, lors d'une croisière pour riches. Le rideau s'ouvre sur un salon du bateau. En scène, un couple dont l'homme tape sur le clavier d'un ordinateur portable.

Scène 1 Bertrand et Nadine DUFLOUZAC.

Bertrand : Foutue machine ! Pas moyen de se brancher !

Nadine : Sur Wall Street ?

Bertrand : Wall Street, Paris, Tokyo, n'importe quoi ; pourvu qu'il s'agisse d'une bourse. Et cela fait trois jours que cela dure ! Pas de bourse, pas d'internet, rien... Le serveur est malade, le serveur n'est plus en ligne, le serveur ne répond plus.

Nadine : Mon amour... Tu sais bien que tu es le roi de la finance ! Tu as toujours eu un flair extraordinaire pour choisir tes actions. Quoi qu'il se passe, elles sont au top. Quelle importance cela peut-il donc avoir que tu les perdes du regard pendant quelques jours ? Je suis sûre qu'elles se portent très bien.

Bertrand : Au top ou en enfer ! Qui peut savoir ? Un jour au septième ciel, le lendemain au trente sixième dessous ; c'est cela la loi de la bourse. Nul ne peut prévoir. Peut être que les cours sont en baisse, peut-être que les cours s'effondrent. Tous les cours ! Les miens comme les autres. Ou seuls, ou que sais-je ? ... Tu te rends compte de ce que cela signifie ? Si je ne réagis pas à temps, je peux perdre une fortune.

Nadine : Ce n'est pas grave : il te restera toujours une fortune.

Bertrand : Certes mais amputée de manière non négligeable. Et quand bien même serait-elle négligeable... Si on n'y prend pas garde, d'amputation non significative en amputation sans importance, on se retrouve à la rue. Tu nous vois, nous, une des plus grosses richesses du pays, figurant au palmarès de toutes les revues spécialisées, à la rue ?

Nadine : Tu pourrais toujours vendre ta superbe Mercedes dernier modèle pour t'acheter une deux-chevaux. Ou bien, au pire, faire la manche. Je suis sûre que tous les employés que tu as licenciés, et dont le nombre est assez respectable, apprenant ta détresse, se feraient un plaisir de t'aider. Tu te plains toujours que le montant des allocations de chômage que leur verse l'état est trop élevé. Ils doivent avoir les moyens.

Bertrand : Tu ne devrais pas faire de l'humour de parti communiste. Il s'agit de notre argent.

Nadine : Mais ce n'est pas de l'humour, mon chéri. Je pense réellement ce que je te dis.

Bertrand : Alors c'est pire. C'est de l'ingénuité.

Nadine : De quoi ?

Bertrand : Ne cherche pas : tu ne comprendrais pas. Mais ce n'est pas grave. Je t'aime tout de même. Tu sais recevoir les invités de manière parfaite, et tu portes les robes de soirée dans les réceptions comme personne

Nadine : Mon corps te plaît toujours ?

Bertrand : Plus que jamais ! Tu as une plastique de vedette.

Nadine : Ce serait malheureux...! Avec toutes ces séances dans les instituts de beauté ... Et les produits anti-fatigue, anti-stress de la peau superficielle et interne et anti-vieillessement ... Sans compter les opérations de retouches esthétiques.

Bertrand : Ça, je dois reconnaître que tu es une de leurs meilleures clientes. Mais nous avons les moyens. Enfin, pour le moment...

Nadine : Ne t'en fais pas ... Si cela se trouve, les actions que tu aurais voulu vendre montent ... Et, grâce à cette panne, tu seras plus riche.

Il ne l'écoute pas, trop affairé à ses tentatives.

Bertrand : Foutue mécanique tout juste bonne à jeter aux orties ! Un ordinateur ultra moderne, ultra sophistiqué et ultra cher ... Capable d'ac-céder au satellite n'importe où dans le monde ... Multi-réseaux, multi-serveurs, tout ... Le nec plus ultra de la technique, le triomphe de l'informatique. Tu parles ! Même pas fichu de se connecter ! Ces puces doivent avoir des chats qui les grattent, oui !

Nadine : (*Désolée et gentiment réprobatrice*) Chéri... ! Je te signale qu'il n'y a pas d'orties, ici !

Bertrand : (*S'énervant franchement*) Alors aux vagues, aux poissons, aux requins ! ... À tout ce qui sera capable de digérer cette ferraille, et peut être de l'améliorer !

Nadine : Et si ce n'était pas ton ordinateur qui déraillait, mais le satellite ?

Bertrand : Un satellite en rade, à la rigueur, mais pas tous. Ce truc est vendu comme étant compatible avec tous les réseaux, je te le répète.

Nadine : Que veux-tu que je te réponde ? Peut-être que c'est la fin du monde ... Il y a peut-être eu une apocalypse depuis que nous avons quitté terre ... Un conflit nucléaire ou autre chose de semblable, dont nous serions les seuls survivants.

Bertrand : Ne dis pas de sottises ! Que deviendrait Wall Street ?

Nadine : Je te parle de fin du monde, et tout ce qui te préoccupe c'est Wall Street ?

Bertrand : Pour l'heure, oui ! Les affaires sont les affaires, et passent avant tout.

Nadine : Et puis rien n'indique, non plus, que ce soit si grave. Il peut y avoir un bug dans ton programme. Cela arrive. Parfois, les concepteurs commettent des erreurs.

Bertrand : C'est possible. En tout cas, si c'est cela, je te jure que je m'occuperai du sort de cet incapable dès que je serai en mesure de le faire. Ce type peut s'estimer viré de son job et rayé de tout ce qui serait susceptible de lui donner l'occasion d'approcher de quelque chose qui ressemble à un logiciel. Avec des gens comme ça, la civilisation part à vau-l'eau.

Nadine : Que faire pour te rendre le sourire ? Tiens, j'ai une idée ! Achète-moi une nouvelle robe chez un commerçant du bateau ... La plus somptueuse que tu pourras trouver. Je la porterai pour toi ce soir.

Bertrand : *(Sans même l'entendre, et pour lui-même)* Ruiné ! ruiné ! Ruiné, je vous dis !

Scène 2 Bertrand et Nadine DUFLOUZAC, François MOYEN.

François M : *(Entrant à l'improviste et ne prenant pas le temps de dire "Bonjour")* Joli bateau, non ?

Bertrand D : *(Surpris par cette irruption et se retournant)* Bonjour ! Excusez-moi : je n'ai pas très bien entendu ce que vous avez dit.

François M : *(Se rendant compte de sa gaffe)* Euh... Bonjour ! Je disais : "joli bateau".

Bertrand D : Oui, pas trop mal... ! Nous en avons déjà pris de plus impressionnants, ma femme et moi. Mais le programme de la croisière était intéressant. Du coup, nous avons décidé d'emmener notre fille. Elle est assez grande pour rester seule, et préférerait peut-être même qu'il en soit ainsi, mais nous trouvons son caractère un peu trop *(il cherche le qualificatif exact)* "désinvolte". Et nous avons pensé que la fréquentation de gens de sa classe lui redonnerait le sens des vraies valeurs.

François M : Il faut toujours respecter les valeurs ! Pour nous, c'est une découverte. Je veux dire l'ampleur du bâtiment. Figurez-vous que nous avons gagné une somme assez coquette au loto ... Et nous avons décidé de nous offrir cette petite folie. François et Ghislaine MOYEN, ainsi que leur petite Sophie, embarquant sur la croisière la plus sélecte de ces dernières années ... N'est ce pas un véritable conte de fées ?

Bertrand D : Les fées récompensent ceux qui le méritent.

François M : Excusez-moi, mais votre visage ne m'est pas inconnu. J'ai dû le voir sur la couverture d'un magazine.

Bertrand D : "Bertrand et Nadine DUFLOUZAC". Effectivement, la presse a fortement parlé de nous.

François M : Et votre fille s'appelle "Estelle" ! Comment ai-je pu...? Je suis impardonnable de ne pas vous avoir reconnus tout de suite.

Bertrand D : Il y a tellement de célébrités, de nos jours...

François M : Pour en revenir au bateau, il est formidable. Tous ces ponts, ces piscines, ces salles de cinéma. Et même un casino ! Mais une chose me surprend. Pourquoi avoir choisi de le baptiser "Mesquinic" ? Il devait tout de même exister des noms qui sonnent mieux, qui tiennent plus compte de ses proportions.

Bertrand D : Comme "Titanic" par exemple ? C'était déjà pris. Et puis le dernier à fini de façon lamentable

François M : La faute aux icebergs qui ne savent pas se tenir. Si la compagnie avait été à la hauteur, elle aurait fait dépolluer la mer de cette racaille.

Bertrand D : Les compagnies peuvent avoir des faiblesses. Et puis la racaille est parfois dure à éliminer. Que prendrez-vous à manger, à midi ?

François M : Je ne sais pas, moi. Du lapin ?

Bertrand D : Vous êtes fou ! Il ne faut jamais prononcer ce nom à bord d'un navire. Cela porte malheur.

François M : Je l'ignorais. Mais il paraît que la superstition aussi. Du moins, c'est ce que me racontait un ami avant de glisser sur un ticket de jeu représentant un trèfle à quatre feuilles abandonné sur un trottoir, et de passer sous un bus.

Bertrand D : L'exception tragique qui confirme la règle. Remarquez que, sice trèfle à quatre feuilles traînait sur la voie publique, c'est sans doute que déjà il n'avait pas porté bonheur à l'acheteur du ticket.

François M : Les porte-bonheur devraient toujours être vendus à l'unité. Et toujours le bon.

Bertrand D : Oui, mais alors les loteries feraient faillite.

François M : Pour en revenir au nom, je maintiens tout de même que, moi, j'aurais choisi autre chose. Tenez : "Royal Imperator of the Seas".

Bertrand D : Flatteur, en effet ! Si je le rencontre, je suggérerai la chose à l'armateur. Mais savez-vous que rebaptiser un navire, également, porte malheur ?

François M : Qu'est-ce qui ne porte pas malheur, alors ?

Bertrand D : Je ne sais pas, moi... Mourir, peut-être... ? Dans la mesure où plus rien de désagréable ne peut vous arriver ensuite. Sauf si vous croyez à l'enfer, bien entendu. Mais dites-moi ... Où reste votre chère épouse ? Elle ne vous accompagne donc pas ?

François M : Elle ne va pas tarder. Vous savez comment sont les femmes. Il leur faut des heures pour achever leur toilette. Tenez ... La voilà.

Scène 3 *Bertrand et Nadine DUFLOUZAC, François et Ghislaine MOYEN.*

Ghislaine M : (*Elle entre, portant une robe très voyante*) Bonjour ! Vous avez vu ma robe ? N'est-elle pas absolument sublime ?

Nadine D : Fabuleuse ! Mais elle a dû vous coûter une fortune...

François M : Le loto, dont nous figurons au nombre des heureux gagnants comme je vous l'ai révélé tout à l'heure, nous à permis de nous payer la croisière et la robe.

Bertrand D : Bienvenue au club !

François M : Quel club ?

Bertrand D : Des nouveaux riches. Il y en a beaucoup, et ils ne font parfois qu'un passage éphémère, mais cela fait plaisir d'en rencontrer.

François M : Parce que vous êtes un nouveau riche, vous ?

Bertrand D : Non, de longue date. Mais c'est comme de découvrir, dans une famille, un membre qu'on ne connaissait pas. Même si c'est un élément rapporté, cela cause quand même une certaine émotion.

François M : À propos de la robe, et pour être sincère, elle ne nous a pas coûté si cher que ça. (*Sa femme lui jette un regard noir*) Un prix assez respectable, certes, mais rien à voir avec sa valeur véritable. Elle est très belle, et a été portée dans un défilé de l'un des plus grands couturiers parisiens. Seulement il se trouve que le mannequin, à la suite d'un faux mouvement, y a fait un petit trou. Pas bien gros et quasiment invisible du fait de sa place, mais qui la déprécie tout de même considérablement. C'est comme un timbre : la moindre imperfection, une dent qui manque ou un petit pli de rien du tout mal placé, et la cote chute.

Bertrand D : Forcément !

François M : Vous vous rendez compte ? Une négligence pareille ! De la part de quelqu'un qui a l'honneur de porter un vêtement créé par des mains aussi extraordinaires ! Cela mériterait le fouet !

Bertrand D : Sans doute.

François M : Seulement, voilà ... Cela aurait nui à la qualité du modèle. En général, la tendance du marché est à la peau lisse. Le plus possible ; impeccable.

Bertrand D : Normal ! La peau d'une femme, c'est comme un habit de parade ; la prémonition de ce qu'on pourrait faire ensuite avec elle. Pour l'imagination des caresses on souhaite qu'elle soit le plus douce possible. Même si, en l'occurrence, on ne peut toucher que par l'inter-médiaire du regard.

François M : Du coup, et même si parfois elles seraient méritées, les rayures, à cet endroit, pour les photos et les défilés, cela fait un peu désordre. Certes, il est possible que la mode change.

Bertrand D : On ne sait jamais... On voit bien des affiches avec des femmes maquillées en panthères, ou en tigresses. Cela stimule les fantasmes et, portant, les achats des consommateurs. Mais il faut reconnaître que ce n'est pas tout à fait pareil. Même si la provocation est à la mode. Alors, un jour, un défilé de créatures zébrées de traces sanguinolentes pour souligner le caractère sauvage et non-conformiste furieusement tendance d'une ligne de vêtements, pourquoi pas ? Bien sûr, ce serait du bidon. Encore que, là aussi, si le goût du consommateur le demande...

François M : Ce serait tout de même un peu cruel, non ?

Bertrand D : Vous savez, avec les salaires qu'elles gagnent, elles peuvent se permettre de faire un effort. Non, je plaisante.

François M : Il paraît que, pour devenir riche, il faut savoir être cruel. J'ai lu ça dans une revue spécialisée.

Bertrand D : Vous lisez les revues spécialisées ?

François M : Énormément ! La presse "people" nous fascine. Vous comprenez, nous n'appartenons pas au sérail. Enfin, pas encore tout à fait. Du coup, pour connaître les habitudes qu'il convient d'adopter dans cette société, nous nous documentons.

Bertrand D : Il faut toujours se documenter.

François M : La formation professionnelle.

Bertrand D : Ou la part du rêve. C'est selon...

François M : Vous êtes cruel ?

Bertrand D : Pardon ?

François M : Vous êtes cruel ? J'en reviens à l'article sur les riches que j'ai évoqué. Vous êtes riche, il me semble... Alors, s'il faut être cruel pour être riche, vous devez être cruel.

Bertrand D : Mon Dieu, lorsque les affaires l'exigent, cela peut m'arriver. Mais vous savez, le véritable chic, c'est d'avoir les moyens d'être cruel et de s'en passer.

François M : C'est bien ce qu'il me semblait ... Ces gens écrivent n'importe quoi.

Bertrand D : Considérons qu'il faut savoir lire entre les lignes.

François M : Lire quoi ?

Bertrand D : La tendance politique de l'auteur de l'article, peut-être. Ou ses fantasmes. Ou ce qu'il s'imagine d'un monde qu'il ne connaît pas parfaitement bien. Il y a toute une gamme de possibilités.

François M : Vous voulez dire que tout ce qu'on lit dans la presse est truqué ?

Bertrand D : Je dirai surtout que, pour devenir riche, la plupart du temps, il faut naître riche. Bien sûr, il reste toujours la possibilité d'être escroc, ou quelque peu magouilleur. Comme certaines personnes que par ailleurs je respecte infiniment, et qui ont su se forger une belle place au soleil.

François M : Ou bien gagner au loto.

Bertrand D : Cela peut se faire aussi. Mais c'est moins fiable. Entendons sur la durée. Il faut savoir gérer.

François M : J'en sais quelque chose. La croisière et la robe, même si elle était en promotion, cela nous a déjà coûté pas mal. Ma femme en aurait voulu d'autres, mais j'ai dû la persuader que, si nous voulions que notre petite fortune dure...

Bertrand D : Il faut savoir demeurer raisonnable.

François M : Mais c'est très difficile. L'argent appelle le désir de le dépenser, forcément. Ce qui l'épuise. Et, quand on n'est pas un riche authentique, c'est un crève-cœur de devoir se modérer. Vous comprenez, nous avons tellement vénéré votre caste, tellement haï le hasard qui nous avait fait naître dans une triste moyenne sociale. Confortable, certes mais moyenne. Alors que nous aspirions aux hauteurs, au vertige des espaces où l'on découvre le reste du monde à perte de vue. Alors, si vous connaissiez des adresses intéressantes pour faire fructifier notre pactole...

Bertrand D : Vous auriez besoin de quelqu'un pour vous donner des conseils de placements efficaces.

François M : Et vous en connaissez ?

Bertrand D : Moi, d'abord ! Et puis Norbert BROCHET ! Financier remarquable, lui-même membre de notre petite croisière. Je le mettrais volontiers sur la question si vous le souhaitez. Seulement voilà, ce serait peut-être un peu ... cruel, comme vous dites.

François M : Il ne s'y connaît pas ?

Bertrand D : Si, extrêmement bien ! Mais il se trouve qu'il s'intéresse toujours en priorité à ses propres affaires. Alors, quand il donne un conseil de placement, c'est en général plutôt pour que cela lui rapporte à lui. Pas forcément à ceux qu'il conseille.

François M : Je vois... Il reste donc vous ! Et cela tombe bien, car vous m'êtes très sympathique. Vous pourriez nous indiquer des actions qui rapportent. Je veux dire qui marchent bien actuellement et qui ne soient pas trop susceptibles de s'effondrer lamentablement sous huit jours. Vous devez savoir cela.

Bertrand D : Des actions intéressantes ? Mon Dieu, je serais ravi de vous en indiquer, et même de vous en vendre depuis ce bateau, si seulement ce sacré machin daignait consentir à fonctionner. Tenez : si vous pouviez trouver la recette pour y parvenir, je persuaderais volontiers mon épouse de laisser à la vôtre quelques robes superbes encore, mais qu'elle se lasse de porter. (*Immense sourire de madame MOYEN à cette perspective*)

François M : (*Découvrant l'ordinateur portable auquel il n'avait pas prêté une attention particulière, il écarquille soudain les yeux*) Un XBK56 ? Mazette ! vous ne vous refusez rien ! Selon "Arobase plus", il n'en existe qu'une dizaine d'exemplaires dans le monde.

Bertrand D : Douze très précisément. Et je suis l'heureux propriétaire de l'un d'eux. Adapté tout spécialement selon mes désirs et gravé à mon monogramme personnel. Malheureusement il boude depuis trois jours. Panne mystérieuse.

François M : Lui aussi ?

Bertrand D : Comment, lui aussi ?

François M : Une coïncidence plutôt étrange. J'ai eu l'occasion de surprendre, par le plus grand des hasards, une conversation entre deux membres de l'équipage. Je m'étais égaré dans les coursives, et j'ai entendu, provenant de derrière un angle, deux voix qui ne me paraissaient pas très assurées. Comme il m'arrive d'avoir une âme d'espion à mes heures j'ai tendu l'oreille. Par chance, ils demeuraient immobiles. Si bien que j'ai pu suivre tout l'échange.

Bertrand et Nadine D : Et que se racontaient-ils ?

François M : (*Soignant son petit effet*) Que la radio était en panne. Plus aucune communication possible, sur aucune fréquence. Et cela, vous allez rire, depuis trois jours.

Nadine D : Tu vois ce que je te disais ... La fin du monde !

Bertrand D : Ne sois pas stupide. Il doit s'agir d'interférences.

François M : Attendez, ce n'est pas tout. Le plus ébouriffant, c'est que les ordinateurs aussi sont en grève. Toutes ces délicates machines, ainsi que les instruments de navigation, comme des ouvriers réclamant une hausse de salaire, ont cessé le travail. Faute de leur aide, nous ne savons plus du tout où nous naviguons. Si cela se trouve, nous serons bientôt au Groënland.

Nadine D : Fantastique ! J'ai toujours rêvé de voir des pingouins.

Bertrand D : Mais ce n'est pas possible ! Ils doivent pouvoir se diriger à vue. Les anciens n'avaient pas d'ordinateurs ni de G.P.S., que je sache. Et ils se débrouillaient fort bien.

François M : Avec un sextant ou un astrolabe, et surtout leurs yeux. Le hic, c'est que le temps est resté bouché depuis trois jours. Des nuages, rien que des nuages. Et sans voir les étoiles ni le soleil, difficile de faire le point.

Bertrand D : Et ils n'ont rien dit à personne ?

François M : Ils avaient peur de déclencher une panique, sans doute. Et puis je suppose qu'ils comptent reprendre le contrôle de la situation assez vite. En attendant, cela nous fait un supplément de voyage.

Bertrand D : Mais... Et mes affaires ?

François M : Elles doivent pouvoir se diriger à peu près toutes seules. Les délégations de pouvoirs, cela existe.

Bertrand D : (*Après un temps pour digérer la situation*) Enfin, ce qui est positif, c'est qu'ici, au moins, Estelle ne trouvera nul pauvre à sauver.

François M : Estelle ? Qu'a donc à voir votre fille avec les pauvres ?

Bertrand D : Une pitié incontrôlable, voilà quoi ! Tout à l'heure je l'ai qualifiée de désinvolté ; en fait, il se trouve qu'elle est charitable. Désespérément charitable ! Elle ne peut pas voir un de ces fainéants qui mendient dans les rues sans lui tendre la pièce. Et quand je dis "la pièce" ... Si nous ne la retenions pas un minimum, elle dilapiderait toute notre fortune en aumônes. Une vraie reproduction de mère Térésa ! Nous avons bien essayé de la faire examiner par un spécialiste, mais il paraît que ce n'est pas à proprement parler une maladie.

François M : Ah, les enfants ! ... Quelle source d'inquiétudes ! Nous, notre souci avec Sophie, c'est qu'elle s'est mis en tête de devenir miss France. Une aspiration bien innocente, et pour laquelle il n'y aurait nullement à se préoccuper, si cela ne revêtait chez elle un caractère quasi obsessionnel. Elle se pomponne, elle se bichonne, elle en néglige ses études. Prétextant, lorsqu'on ose lui formuler la moindre remarque, que quand on est miss on n'a pas besoin de tout ce savoir stupide qui n'intéresse personne pour réussir. Remarquez que, comme elle est plutôt mignonne, elle est capable d'y parvenir. L'ennui, c'est que, quand elle passe quelque part, les garçons hurlent comme des loups. Nous sommes obligés de la surveiller comme le lait sur le feu de peur qu'elle ne commette une bêtise.

Bertrand D : Au moins, vous savez où elle se trouve.

Scène 4 *Bertrand et Nadine DUFLOUZAC, François et Ghislaine MOYEN, Christophe TRAMPOLINE.*

Entrée spectaculaire de Christophe TRAMPOLINE, dans une série impressionnante de roues sur les mains, avant de bomber le torse et de lancer à la cantonade :

TRAMPOLINE : Salut, les mariolles !

Ahurissement des deux couples.

Christophe TRAMPOLINE, espoir national de l'athlétisme, future médaille d'or aux jeux olympiques !

François M : Vous entrez toujours dans les pièces comme ça ?

TRAMPOLINE : Il faut bien se maintenir en forme.

Bertrand D : Vous semblez prendre votre entraînement très à cœur.

TRAMPOLINE : Le sport c'est ma voie, le sport c'est ma pensée, le sport c'est ma vie !

Nadine D : Jolie devise ! Mais comment pouvez-vous être aussi sûr de remporter la médaille d'or ?

TRAMPOLINE : Si on ne vise pas l'or, on décroche le chocolat.

Ghislaine M : (*Tâtant les pectoraux de l'athlète*) Joli matériel ! Vous avez dû y passer du temps, pour obtenir un résultat pareil.

TRAMPOLINE : Depuis l'enfance, ou presque.

Ghislaine M : (*À son mari*) Tu vois... Avec un peu d'efforts !

François M : (*Évidemment jaloux*) Pfff... !

TRAMPOLINE : De l'effort, toujours de l'effort, beaucoup d'effort. Sans cela, la vie ne nous apporte rien.

François M : Et si on force trop, elle vous apporte une crise cardiaque.

TRAMPOLINE : Uniquement si on se connaît mal. Moi, je me connais parfaitement. J'ai une pompe en acier.

François M : On dit ça... !

Ghislaine M : (*Visiblement fascinée*) Mais comment peut-on choisir une discipline aussi exigeante que le sport ?

TRAMPOLINE : Pour se battre... Et pour triompher !

Bertrand D : C'est tout de même étrange. Je n'ai vu aucun autre athlète à bord.

TRAMPOLINE : Parce qu'il n'y en a pas. Je devais partir en stage avec le reste de l'équipe nationale, mais j'ai commis une petite erreur au moment de l'embarquement. Une erreur de passerelle. C'est bien comme cela que ça s'appelle ?

Les deux femmes : C'est incroyable !

François M : (*Perfide*) On n'a pas besoin d'yeux pour courir ?

TRAMPOLINE : Nous venions de fêter un record, et je crois que je les avais laissés un peu au vestiaire.

Bertrand D : Mais le prix... Qui va payer la différence ?

TRAMPOLINE : La fédération n'y verra aucun problème. Ils tiennent à moi : je constitue leur meilleure chance. Et puis, pour ne pas m'encroûter au milieu de tout ce confort, je m'entraîne deux fois plus. Ce qui fait que je serai encore plus en forme pour retrouver les collègues. En plus cela ne devrait pas durer bien longtemps : ce n'est jamais qu'une petite croisière.

Les quatre autres : Ça... !

TRAMPOLINE : D'ailleurs vous devriez m'imiter. Cela vous ferait le plus grand bien, vous avez de petites mines. Allez ! Je vous laisse, le stade m'appelle. (*Il quitte le salon au pas de course*)

Scène 5 Bertrand et Nadine DUFLOUZAC, François et Ghislaine MOYEN.

Bertrand D : Ah ! si tous nos concitoyens étaient comme ça... !

François M : Nous serions champions du monde dans toutes les disciplines ? Merci bien !

Bertrand D : Vous n'êtes pas patriote ?

François M : Pas s'il faut devoir la victoire à un tas de muscles sans cervelle.

Ghislaine M : (*Sentant venir l'orage*) Il y a un stade sur ce bateau ?

Bertrand D : Pas exactement. Seulement une très belle salle de gym.

Nadine D : Superbe, oui !

Bertrand D : Tellement vaste, en fait que la comparaison n'est pas ridicule.

Nadine D : Et puis, même s'il n'y a pas de piste, on peut courir quand même grâce aux machines.

Bertrand D : Ou bien se livrer à toutes les activités sportives imaginables.

Nadine D : Il m'arrive, pour me reposer un peu du farniente, d'y faire un tour.

Bertrand D : Vous voulez visiter ?

François M : Pour tomber sur cet ostrogoth en train de suer bêtement sur un tait mécanique ? Jamais de la vie !

(*Se retournant vers sa femme*)

Qu'est-ce qui t'a pris de peloter ce type ? Tu cherchais à me faire honte ?

Ghislaine M : Non, bien sûr ! Mais...

François M : Mais quoi ?

Ghislaine M : Il avait des muscles tellement saillants. J'ai eu envie de savoir s'ils étaient aussi durs qu'ils en avaient l'air.

François M : Parce que tu t'attendais à ce que ce soit de la graisse ?

Ghislaine M : (*Sentant qu'elle perd pied et ne s'en tirera pas de cette manière, elle se met soudain à rire*) Tu ne vois donc pas que je te teste ?

François M : Tu me... ?

Ghislaine M : Mais oui, je te teste. Ou plus exactement je teste ton amour. Et tu viens de me prouver qu'il était on ne peut plus fort.

François M : (*Hésitant et soupçonneux encore*) Tu ne me racontes pas d'histoires ?

Ghislaine M : Pour te le prouver. (*Elle l'embrasse sur la bouche*)

Bertrand D : Bon, vous voilà réconciliés !

Nadine D : Nous ne voudrions pas nous montrer importuns. Nous allons vous laisser.

Bertrand D : Nous sommes sans doutes des primaires, mais nous allons contempler l'animal.

Nadine D : Qui sait ? S'il fait un malaise, je pourrai peut être lui pratiquer le bouche à bouche.

Bertrand D : (*Faussement irrité*) Non mais... !

Nadine D : Ne t'inquiète pas. Je t'accorderai ta revanche avec une top modèle.

Ils vont pour sortir

Nadine D : Inutile de vous demandez si vous nous suivez.

François M : Nous allons plutôt nous forger une opinion sur les eaux de la piscine.

Ghislaine M : Excellente idée ! Elles doivent être délicieuses.

François M : Et propices aux débordements amoureux.

Ghislaine M : Allez ! Ne me fais pas languir... Viens taquiner ta petite sirène, mon tigre jaloux.

Tous sortent. Une fois qu'ils ont quitté la scène apparaît LE BORGNE

Scène 6 François-Ferdinand LE BORGNE.

LE BORGNE : Quand je pense que j'aurais pu m'appeler "Jean"... !

Il s'assied

Je sais bien qu'on ne choisit pas son prénom, pas plus que son nom. Déjà que "LE BORGNE"... Je ne vous raconte pas ce que j'ai dû endurer, enfant, à l'école ! Mais avec un peu de diplomatie percutante, on finit par obtenir le respect. Je me souviens que les plus rieurs, après deux ou trois dents cassées et un nez un peu arrangé, finissaient par se déclarer mes amis. Evidemment, ce n'est pas très chrétien, mais à l'époque je ne songeais pas à embrasser la prêtrise. Et puis il y a prescription.

Il se relève et interpelle le public.

Mais vous m'auriez baptisé "François-Ferdinand", vous ? Je veux bien admettre que cela n'a rien de déshonorant ou de ridicule, mais on se lasse de se faire attribuer le sobriquet d' "Archiduc". Comme cette bourgeoise qui m'a interpellé ainsi tout à l'heure, croyant sans doute que son humour était exceptionnel. " Monsieur l'archiduc, vous pourrez me confesser ? " Je ne déteste pas l'Autriche, et les célébrités qu'elle a pu apporter au monde, mais tout de même...

Certes, je reconnais que "F.F.L.B.", comme initiales, sur un bateau mondain et pour l'aumônier du bord, c'est adapté. Mais on les imaginerait plutôt sur une couverture, sous le portrait d'un écrivain en vogue ou d'un journaliste. Je n'aime guère que les écrivains d'Eglise, et les journalistes me font horreur.

Ah, si j'avais pu m'appeler "Jean"... !

Vous vous rendez compte ? "Jean"... Le disciple que Jésus préférerait ... Pour un prêtre, c'est fabuleux !

Mais non... Il a fallu que ce soit "François Ferdinand" !

Entrée de Jean-Antoine CONTESTAT

Scène 7 François-Ferdinand LE BORGNE, Jean-Antoine CONTESTAT.

CONTESTAT : Monsieur l'archiduc ?

LE BORGNE : (*Très brutal*) Non, sa sœur ! (*Se ravisant devant le pas en arrière de son interlocuteur*) Excusez-moi : je suis un peu sur les nerfs, et je n'aime guère ce genre de spiritualités stupides.

CONTESTAT : Je reconnais que ce n'était pas véritablement intellectuel, mais j'ai cru vous faire rire. Et puis, je ne m'attendais pas à une telle réaction de la part d'un ecclésiastique.

LE BORGNE : Les gens d'Eglise ont aussi leurs faiblesses. Vous veniez pour quoi... ?

CONTESTAT : Rien de particulier. Je passais, et j'ai reconnu votre uniforme. On m'avait parlé de vous.

LE BORGNE : On ne dit pas "un uniforme" mais "une soutane" !

CONTESTAT : Votre... "soutane". Il est vrai que c'est le terme consacré.

Il éprouve un rictus d'amusement en réalisant qu'il vient de faire un bon mot involontaire.

Ne m'en veuillez pas pour mon ignorance : je ne cherchais pas à vous blesser. On a dû se payer ma tête en me révélant ce surnom, et pensant bien que je vous le réserverais et vous ferais réagir. Si vous le voulez, nous pouvons discuter un peu. Je ne déteste pas avoir une conversation avec un curé, même si, je le reconnais, ce n'est pas tout à fait mon bord.

LE BORGNE : Alors ne vous gênez pas. Je n'ai pas d'obligation professionnelle dans l'immédiat, et donc du temps à vous "consacrer". À qui ai-je l'honneur de parler ?

CONTESTAT : Jean-Antoine CONTESTAT.

LE BORGNE : Vous avez un bien joli prénom !

CONTESTAT : (*Poursuivant*) Anarchiste de son état, et présentement passager clandestin à bord de ce bateau.

LE BORGNE : Amusant titre de voyage ! Vous l'avez fait échanger contre un billet en bonne et due forme ? En général, dans ce genre d'exercice, on ne fréquente pas les salons, mais plutôt les cales.

CONTESTAT : À quoi me servirait de voyager dans une cale sur un paquebot de luxe ? En embarquant en douce, je ne cherchais pas à me rendre d'un point à un autre sans bourse délier (même si la mienne, je ne vous le cacherai pas, est assez mince, et le prix d'accès à votre délicieux navire quelque peu exorbitant), mais surtout le défi. Chacun a ses faiblesses, vous l'avez reconnu vous-même. La mienne, c'est de violer l'ordre établi. Mon violon d'Ingres, mon péché mignon. (*Il sourit à nouveau*) Lorsque j'ai lu l'annonce de cette superbe croisière, hyper friquée et réservée au gratin de la crème, je n'ai pu résister. Il fallait que j'y participe.

LE BORGNE : Redresseur de torts aquatique ? Une manière comme une autre de mettre son grain de sel.

CONTESTAT : En agissant ainsi, que risquais-je ? De me retrouver à l'ombre quelques temps encore une fois, tout au plus. De nos jours, et dans ce genre de milieu, on ne jette plus guère les gens à la mer. Question de standing !

LE BORGNE : Il y a parfois des exceptions.

CONTESTAT : Le risque valait d'être couru. Avec un peu de chance, je parviendrais à apitoyer un de ces portefeuilles ambulants et j'effectuerais le voyage gratis.

LE BORGNE : Il est plus facile de voyager avec l'argent des autres qu'avec le sien.

CONTESTAT : Proverbe chinois ?

LE BORGNE : Non, "Le-Borgnisme". Je comprends parfaitement que vous ayez voulu profiter d'un luxe auquel vous n'accéderiez jamais autrement, mais cela ne me paraît pas très conforme à vos orientations politiques. Dans votre position, n'est-ce pas un peu "petit-bourgeois", comme attitude ?

CONTESTAT : Les révolutionnaires aussi ont leurs faiblesses. Je me suis donc introduit à bord avec discrétion, puis, lorsque nous avons été suffisamment éloignés du rivage pour qu'on ne me rapatrie pas par la plus proche vedette, je me suis dévoilé.

LE BORGNE : Puisque vous ne vous trouvez pas aux fers, je suppose que votre petit plan a marché.

CONTESTAT : À merveille ! Après un petit sermon sur l'incivisme regrettable et le caractère subversif de mon attitude, le capitaine a accepté de me laisser profiter des richesses de son palace flottant. Tout en me promettant, bien sûr, de me déférer à qui de droit aussitôt que nous aurions regagné le port. Mais je ne suis pas vraiment certain qu'il tienne promesse. C'est un homme un peu bourru, mais très compréhensif.

LE BORGNE : Un peu trop, parfois ! Il a toujours eu tendance à recueillir les oiseaux tombés du nid. Honorable sans doute, mais je crains que la société ne s'y retrouve guère. Je me demande comment ils le tolèrent dans la compagnie.

CONTESTAT : Vous ne me semblez pas très compatissant, pour un prêtre.

LE BORGNE : Envers un escroc ? Car c'est bien ce que vous êtes, non ?

CONTESTAT : Jésus n'a-t-il pas accueilli la pécheresse que les bons citoyens de l'époque menaçaient de lapider ?

LE BORGNE : Moi, je lui aurais botté le cul ! Mais, s'agissant de Notre Seigneur et quoique ne l'approuvant pas, je respecte son attitude. Ce qui ne veut pas dire que je l'encourage. Où irait la société si chacun s'avisait de pardonner à ceux qui en rejettent les règles ?

CONTESTAT : Vous ne seriez pas un brin fasciste, par hasard ?

LE BORGNE : Je vous défends de critiquer mes opinions politiques, espèce de freluquet !

CONTESTAT : Oh, ça va ! Si je ne suis pas en terre amie, je ne m'attarde pas.

Il va pour sortir, se retourne.

Au revoir, monsieur l'archiduc.

Il sort pour de bon.

Scène 8 François-Ferdinand LE BORGNE.

LE BORGNE : (*Furieux*) Faites taire ce CONTESTAT ! (*Pouffant brièvement*) "CONTESTAT-taire"... C'est marrant ! (*Retrouvant sa colère*) Et le pacha, bonne pomme, qui donne du beurre à ce cochon ! Alors que ce qu'il lui faudrait, à cet animal, c'est un bon bouclage à fond de cale. Au pain sec et à l'eau jusqu'à ce qu'on débarque. Et là, direct, au trou ! Par la peau des fesses et sans le moindre ménagement. Comme un scélérat qu'il est. Espèce d'activiste ! antisocial ! brigand ! Quand on a la chance de porter un prénom pareil, on ne conteste pas.

Alors qu'il s'apprête à sortir, Gabrielle YORTSED paraît sur le pas de la porte.

Scène 9 François-Ferdinand LE BORGNE, Gabrielle YORTSED.

LE BORGNE : (*La voyant surgir devant lui*) Ah, Gabrielle ! Cela tombe bien : je vous cherchais.

YORTSED : Et vous m'avez trouvée. Ce qui constitue le signe évident que nous étions faits pour nous rencontrer. Même si ce n'est sans doute pas très étonnant dans un espace aussi restreint que ce bateau.

LE BORGNE : Comme vous y allez ! ... L'un des fleurons de sa flotte, tout de même... ! Orgueil de ses concepteurs, et d'une taille respectable !

YORTSED : Un peu plus qu'une barcasse, c'est vrai. Mais à l'échelle de l'univers cela ne signifie pas grand chose. Et puis, même si les ponts et les couloirs sont assez nombreux, les endroits tels que ce salon, eux, ne sont pas en nombre illimité. Aussi, et à moins de mettre une certaine mauvaise volonté dans la recherche, voire de se fuir, on finit toujours par se dénicher. Mais je suppose que vous ne me poursuiviez pas à travers les coursives, au risque de vous perdre dans ce dédale et de ne plus pouvoir retrouver votre chapelle avant l'heure de l'office, simplement pour discuter des dimensions de ce superbe bâtiment que nos pieds augustes ont l'honneur de fouler.

LE BORGNE : Pas précisément... En tant qu'aumônier du bord, et médecin par vocation des âmes qui y vivent, je me dois de prêter attention aux conversations qui s'échangent. Les plus sérieuses – comme l'inquiétude au sujet de la situation actuelle – aussi bien que les plus futiles. Les petits potins, les rumeurs, les "on dit". Généralement, ce ne sont que des balivernes destinées à tromper l'ennui de ceux qui les émettent. Mais il peut se produire qu'elles recèlent ne serait-ce qu'à tout le moins un fond de vérité. voire plus. Et puis, dans la mesure où elles perturbent la sérénité de mes ouailles, je ne saurais les négliger. Or il se trouve que des bruits de plus en plus bizarres, justement, sur votre compte circulent. À les en croire, vous seriez une sorte de... prophétesse.

YORTSED : Non pas une prophétesse, mais "la" prophétesse.

LE BORGNE : Ma concurrente, en somme...

YORTSED : Le terme n'est pas rigoureusement exact. Je dirais plutôt votre avenir.

LE BORGNE : Rien que ça ? Vous ne doutez de rien !

YORTSED : Le doute a disparu en moi, comme un nuage sous la vaporisation du soleil, depuis que le message m'a été révélé.

LE BORGNE : Le message ? Tiens donc ! Et ce fameux message ne serait-il pas, par hasard (vous m'excuserez si le terme, éventuellement, peut vous paraître injurieux), de fonder une... secte ?

YORTSED : Le mot est de vous. Pour ma part, je préfère celui de "religion".

LE BORGNE : Nettement plus valorisant en ce qui concerne l'image de marque, certes ! Je ne saurais vous en faire le reproche, et je ne méprise en aucun cas votre souci de respectabilité sémantique. Mais il se trouve que cette affirmation, par un hasard capricieux et machiavélique, se retrouve ordinairement dans la bouche de la plupart des fondateurs de sectes.

YORTSED : Preuve qu'ils ont raison ! Et puis, comme l'affirme si bien cette phrase dont j'ai oublié l'auteur mais que j'approuve sans réserves, "Une religion n'est-elle pas une secte qui a réussi ?".

LE BORGNE : Par la vertu de ses convictions et de sa morale ! Alors que la vertu cardinale des sectes semble être une incontestable habileté dans l'art de faire cracher les fidèles au bassinet.

YORTSED : Sectes, religions réelles, au diable les appellations ! La religion, au fond, ne constitue-t-elle pas toujours un moyen de s'enrichir ?

LE BORGNE : Pour certains, ce peut être aussi une croyance.

YORTSED : Sans doute ! L'être humain a besoin de croyances. Et, si on sait l'exploiter, ce besoin peut se révéler l'un des plus formidables moyens de faire de l'argent que Dieu ait mis à la disposition de ceux qui savent s'y prendre. Enfin, si j'ose dire.

LE BORGNE : Dieu existe toujours assez lorsqu'il permet de récolter... C'est cela ?

YORTSED : Vous me comprenez au millimètre. D'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement ? Quand on voit la fortune accumulée par le Vatican, n'avons-nous pas toujours été sur la même longueur d'onde ?

LE BORGNE : Dans un monde qui ne connaît que l'argent, la fortune de l'Eglise est nécessaire pour faire avancer la Parole. Mais il s'agit d'un moyen, pas d'un but. Et la vérité de l'enseignement qui nous a été transmis par le Christ ne saurait souffrir aucun doute.

YORTSED : Allons donc ! L'amour, si ma mémoire est bonne, ne figure-t-il pas parmi les recommandations principales de votre Christ chéri ? Sinon la principale, même ? Et ce souci de l'amour, qui aurait dû faire de vous des anges de bonté, n'avez-vous pas pris l'habitude, au cours des siècles, de l'enseigner par le fil de l'épée plus souvent qu'à votre tour ?

LE BORGNE : Le mal, parfois, peut être la voie du bien.

YORTSED : Jolie formule ! Je la reprendrai à l'occasion. Mais vous ne me contredisez pas vraiment. Je prends donc exemple sur l'illustre Eglise catholique romaine et apostolique, ainsi que sur toutes ses sœurs de toutes les races et convictions, pour me servir de l'enseignement qui m'a été révélé pour me faire de l'argent. Le plus possible, et sans renier pour autant mes certitudes. Car moi aussi j'ai des certitudes. Une foi véritable, authentiquement parfaite, et dont je ne vous permettrai nullement de douter.

LE BORGNE : Je n'y songerais pas une minute. Et cette foi si authentique, que dit-elle ?

YORTSED : Que les hommes sont inférieurs aux femmes ! ... Depuis toujours et sur tous les points ! ... Et que, s'ils les oppriment avec un acharnement qui n'a d'égal que leur bassesse de mœurs, ce ne sont que des artifices dérisoires pour tenter de masquer cette infériorité.

LE BORGNE : Je me suis laissé chuchoter qu'effectivement votre attirance pour le sexe opposé comportait certaines limites.

YORTSED : Vos oreilles sont bien informées, à ce que je vois.

LE BORGNE : Comme je vous l'ai expliqué, cela m'est indispensable pour tâcher de veiller du mieux possible sur la sécurité des âmes dont j'ai la charge.

YORTSED : Inquisiteur en culottes courtes ? Intéressant !

LE BORGNE : Et vous militante pour une société d'amazones ? Instructif également, à n'en pas douter ! Mais dites-moi, chère enfant, lorsque vous aurez chassé les hommes du pouvoir, de votre cœur et de tous les endroits où ils pourraient manifester ne serait-ce qu'un semblant de cette supériorité extorquée, il restera tout de même des cas où ils vous demeureront indispensables, non ?

YORTSED : Pour la reproduction, uniquement ! Mais, tôt ou tard, nous trouverons une solution qui nous dispensera de cette corvée.

LE BORGNE : (*Persifleur*) La transformation des sécrétions fémi-nines en sperme, par exemple ?

YORTSED : Ça ou autre chose. Notre cause est juste, et je ne doute pas qu'elle aboutisse. Mais je n'envisage nullement d'éliminer les mâles, rassurez-vous. La brutalité n'est pas féminine. Le message qui m'a été révélé par le créateur de toutes choses...

LE BORGNE : Vous auriez pu dire "la créatrice".

YORTSED : Simple commodité de langage. L'esprit, dans sa dimension divine et selon toute évidence, n'a pas de sexe. Ni barbe ni seins, ne vous déplaît. "Créateur", ici, doit être considéré comme neutre. Ce message, donc, dans sa sublime intelligence, m'a désigné le moyen d'arracher les hommes à leur bassesse congénitale, et de ramener à la douceur et à la sagesse qui nous caractérisent ceux qui accepteraient de se convertir à mon culte. Celui de "Yortsed". L'inverse naturel de "Destroy" ; la fin du malheur et de la destruction inhérents au règne catastrophique de la domination masculine.

LE BORGNE : Et ce moyen, quel est-il ? Réducteur et chirurgical, j'imagine...

YORTSED : Voilà bien le genre d'idées perverses qui ne peuvent germer que dans une cervelle d'homme ! Pour votre gouverne, nous ne sommes pas des bourreaux. Et je n'émasculerai pas ceux qui décideront de me suivre. Simplement, je les doucherai sous la rivière de mes cuisses pour que l'odeur de cette onde les imprègne, et que la superposition de mon intimité à leur être, leur rappelant que je suis leur destination et leur guide, les fasse descendre de leur piédestal.

LE BORGNE : Rédemption en jaune ? L'idée est originale, et ne manque pas de sel.

YORTSED : Je me farcirai ces mecs qui ne rêvent que de se faire des femmes. Je leur imposerai ma présence sur leur peau. J'immolerai leur orgueil en me soulageant, sur leurs visages extasiés, de cet enveloppement de mon sceptre tandis qu'ils me couvriront de prières. Je leur pissurai dessus ; et je prétendrai qu'il s'agit d'une manière de leur communiquer mon énergie pour les faire accéder à une dimension supérieure.

LE BORGNE : Parfum de vengeance, en somme...

YORTSED : Et ils devront payer pour cela, en plus ! Une fortune pour que je les inonde, depuis la tête jusqu'aux doigts de pieds, de cette possession qu'eux-mêmes, dans leurs fantasmes les plus débridés et pour la plupart, n'oseraient imposer à une femme.

LE BORGNE : Vous êtes une poète.

YORTSED : Non ! ... La fondatrice de la nouvelle religion ! Celle qui rétablira la femme à la place qui aurait dû être la sienne depuis toujours : la première !

LE BORGNE : Ravissant ! Vous m'excuserez, toutefois, de ne pas me convertir.

YORTSED : Il ne faut pas dire : "Fontaine..."

LE BORGNE : Je ne me doucherai pas de ton eau ? La vôtre est un peu chaude, et sent quelque peu le soufre.

YORTSED : Qui vivra verra ! ... À propos, vous ne voudriez pas que je refasse le niveau de votre bénitier ? Non ! Rassurez-vous : ce serait trop facile ! La victoire est plus belle lorsqu'elle est acquise sans violence. Et je m'en voudrais d'user de subterfuges aussi frauduleux pour obtenir ce que, plus tard, vous me réclamerez vous-même. Car je compte bien faire de vous le plus fervent de mes disciples. J'ai tout le temps de la traversée pour vous convaincre. Et celle-ci, si j'en juge par les dernières nouvelles, risque d'être longue. Je saurai développer les arguments qu'il faudra. Et vous devez savoir que la femme, lorsqu'il s'agit de faire triompher sa cause, n'est jamais à court d'intelligence. D'ailleurs ce n'est pas ma volonté seule qui est en jeu, mais celle de Dieu. Que je ne saurais refuser de défendre comme vous ne sauriez vous y soustraire. Quels que soient les moyens que le Seigneur juge bon d'utiliser pour ouvrir les yeux des hommes, la Parole triomphe toujours. Et je suis sa représentante. Les ailes des anges me portent et me dictent les actes qui conviennent. Tôt ou tard, grâce à leur soutien infaillible, j'éveillerai votre cœur à la lumière. Tôt ou tard, vous viendrez à moi.

Il va pour répondre.

Je vous quitte ... J'ai un message à répandre.
Il la regarde partir en dodelinant de la tête.

Scène 10 François-Ferdinand LE BORGNE, Roland NEPTUNE.

NEPTUNE : (*Jovial, même si son allure, suggérant le sérieux la franchise et l'autorité, impose le respect*) Bonjour, François-Ferdinand ! Vous préparez votre prochain sermon ?

LE BORGNE : Je me repose, capitaine. Tout homme, fût-il prêtre, a droit à un peu de repos. Et vous ... Évadé de votre passerelle ?

NEPTUNE : Comme pour vous... Je sature. J'ai laissé la respon-sabilité de la machine à mon second – Parfaitement capable de tenir les commandes. Même si, en ce moment, je l'avoue, je fais des heures supplémentaires. Normalement, je ne suis plus de quart depuis longtemps.

LE BORGNE : (*Consultant sa montre*) Vous étiez de quart à "et quart", il est "la demie", votre quart est fini.

NEPTUNE : (*Enchaînant de manière automatique, sur un ton doctoral*) "Et quand nous aurons passé le quart du quart, le reste ne sera pas le plus difficile, car ce sera l'étroit quart".

LE BORGNE : Vous connaissez bien vos classiques, bravo !

NEPTUNE : Lequel de nous deux à eu l'idée de ce jeu de mots stupide ?

LE BORGNE : Je l'ignore, mais c'est devenu un signe de recon-naissance entre nous.

NEPTUNE : Pas très intellectuel, il faut se l'avouer.

LE BORGNE : Nous avons l'air de doux dingues. Si quelqu'un nous voyait, je crois qu'il appellerait un "quart" de police.

NEPTUNE : Encore faudrait-il qu'il puisse nous rejoindre. À condition, déjà, de savoir où nous sommes.

LE BORGNE : Cette situation est incompréhensible. Vous avez déjà vu un cas pareil ?

NEPTUNE : Jamais depuis que je navigue ! Et jamais entendu parler d'un navire à qui ce soit arrivé non plus, d'ailleurs. Plus d'instruments, plus de communication, plus de point possible, rien. C'est inconcevable !

LE BORGNE : Vous pensez annoncer la chose bientôt aux passagers ?

NEPTUNE : Pas tout de suite, c'est sûr ! Ils ont payé le prix fort pour se détendre, la sécurité du bateau ne semble pas menacée pour le moment, autant éviter qu'ils s'inquiètent. Certes, ils ne sont pas idiots ; et je suis persuadé que nombre d'entre eux, à certains détails, se doutent que quelque chose cloche. Mais il est peu probable qu'ils se rendent compte à quel point. Tant que cette relative insouciance pourra être préservée...

LE BORGNE : Et sur le plan technique ?

NEPTUNE : On farfouille dans tout ce qui est électronique, mais on ne trouve pas grand chose. Les techniciens soupçonnent qu'il doit y avoir une puce ou un circuit défaillant, quelque part dans un endroit névralgique, qui bloque tout le système. En théorie, cela devrait être simple à identifier. Mais avec la complexité d'une installation comme la nôtre, cela peut prendre des heures encore. Voire des jours.

LE BORGNE : Et s'il s'agissait de tout autre chose ?

NEPTUNE : Je vois ce que vous pensez. Non : c'est impossible. Votre côté spirituel vous égare.

LE BORGNE : Pourquoi refuser cette éventualité sous prétexte qu'elle ne nous paraît pas rationnelle ? C'est un peu difficile à admettre et désta-bilisant pour l'esprit, je le reconnais. Mais vous avez dit vous-même que la situation était sans précédent. Alors pourquoi ne pas envisager... Après tout, la Bible à bien annoncé...

NEPTUNE : Au diable la Bible ! Assurons-nous déjà d'éliminer toutes les hypothèses scientifiques. Après, nous verrons.

Un silence, puis...

LE BORGNE : Capitaine...

NEPTUNE : Oui ?

LE BORGNE : Avec un autre je n'oserais jamais. Mais nous nous connaissons parfaitement l'un l'autre, et ...

NEPTUNE : (*Brutalement*) Accouchez !

LE BORGNE : Je sais que c'est votre décision, et qu'elle est souve-raine. Mais, avec tout le respect que je vous dois ... Les événement sont déjà suffisamment difficiles ... Pourquoi prendre des risques supplémentaires en laissant gambader de malandrin ?

NEPTUNE : Ce n'est pas un tueur, que je sache !

LE BORGNE : Non, mais c'est un asocial. Un contestataire par principe. Il exècre l'ordre et tout ce qui le représente. Vous comme le reste, sans doute.

NEPTUNE : Vous craignez qu'il me coupe la tête ?

LE BORGNE : Non, mais qu'il entrave vos décisions ... Qu'il agisse de façon inconsiderée ... Qu'il révèle tout aux passagers pour le simple plaisir d'épouvanter des riches qu'il déteste, qui sait... ?

NEPTUNE : Vous envisagiez la fin du monde il y à une minute, et vous venez me parler de comportement inconsideré ?

LE BORGNE : Qu'il dérobe de l'argent ou des valeurs, tout simplement.

NEPTUNE : Ce n'est pas un voleur, c'est un intellectuel.

LE BORGNE : Un révolutionnaire est toujours plus ou moins un voleur. Il hait l'argent et ceux qui le possèdent. Il...

NEPTUNE : Assez ! S'il hait l'argent, il n'a aucune raison de s'en emparer.

LE BORGNE : Tous ces bijoux, tous ces...

NEPTUNE : Vous n'y comprenez rien ! ... S'il est monté à bord clandestinement, c'est parce qu'il ne pouvait supporter l'idée que des gens qui possédaient déjà tout se gobergeraient alors que lui, parce qu'il n'était pas né baron ou milliardaire, trimerait pour une reconnaissance misérable ou demeurerait au chômage. Il ne voulait pas les tuer ou les dévaliser ; simplement, une fois dans sa vie, vivre comme eux.

LE BORGNE : Votre bonté naturelle vous perdra.

NEPTUNE : C'est ma décision, vous l'avez reconnu. Et je suis seul maître à bord, jusqu'à plus ample informée. Après Dieu, mais avant ses serviteurs. Je vous respecte en tant que prêtre, je vous reconnais un certain sens de l'humour que je ne déteste pas, et même une intelligence brillante, mais il y à des moments où vos idées sociales me révulsent.

LE BORGNE : À propos d'idées sociales...

NEPTUNE : Quoi donc ? Vous avez décidé de fonder un parti d'extrême droite ?

LE BORGNE : Non, non... Je vous en prie, reprenez votre calme.

NEPTUNE : Avec plaisir ! Donnez-moi seulement des motifs de le reprendre.

LE BORGNE : Vous allez en avoir. Avant votre arrivée, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec une certaine Gabrielle.

NEPTUNE : La prêtresse ? Vous voyez ; moi aussi, je peux avoir des oreilles ?

LE BORGNE : Pas aussi bien informées que les miennes, je le crois sincèrement. Figurez-vous que cette dame, au minois avenant bien qu'elle n'en tire aucun profit vis-à-vis des hommes, désire créer une secte.

NEPTUNE : Et alors ? Vous redoutez la concurrence ?

LE BORGNE : Nullement, mais elle m'a exposé ses convictions, ou prétendues telles, en détails. J'ai entendu des milliers de personnes en confession, et je dois reconnaître que je suis assez blasé en ce domaine. Les révélations de ces bourgeoises nautiques, à quelques détails près et la plupart du temps, se ressemblent comme deux gouttes d'eau sale. D'une uniformité navrante. Eh bien là, moi qui me plaignais que les démons marins manquent d'imagination, j'en suis resté incrédule. Ses idées...

NEPTUNE : Sont débiles, je les connais. Elle va se casser la figure.

LE BORGNE : Vous savez, et vous ne faites rien ?

NEPTUNE : Que voulez-vous que je fasse ? Que je la flagelle ou que je la lapide ? Les opinions religieuses sont libres, de nos jours. Même les plus farfelues, et – là, je reconnais que c'est triste –

même les plus mal intentionnées. Tant qu'elle ne menace directement la santé de personne, si je m'avais de la boucler ne serait-ce qu'un seul jour, il est probable qu'elle porterait plainte et que j'en prendrais pour mon grade. Très possible, même, que j'y perdrais mon commandement. Alors tant que je considère qu'elle ne représente pas une menace réelle, je laisse faire.

LE BORGNE : Souhaitons que vous ne le regrettiez pas.

NEPTUNE : Priez Dieu, mon père. Vous le faites très bien. Je vous laisse : je vais voir où ils en sont en haut.

Il sort

Scène 11 François-Ferdinand LE BORGNE, Séverine JOLICORPS.

JOLICORPS : (*Brune, extrêmement belle, d'une perfection physique à couper le souffle. Elle respire la féminité et la sensualité, elle pourrait damner un saint*) Mon père, mon père...

LE BORGNE : Quoi encore ?

JOLICORPS : Pardon de vous importuner, mais il faut absolument que je vous parle.

LE BORGNE : (*Un peu las*) Tant que vous ne m'appelez pas "archiduc", cela peut se faire. Asseyez-vous.

JOLICORPS : (*Elle s'installe juste à côté de lui, met en avant la beauté ensorcelante d'une poitrine superbe, le regarde droit dans les yeux*) Mon père, j'ai un aveu à vous faire ... Je vous aime !

LE BORGNE : Voilà qui a le mérite d'être franc. Même si ce n'est pas précisément ce que je m'attendais à entendre. Vous dites cela à tous les prêtres que vous rencontrez ?

JOLICORPS : Ne raillez pas, mon père, car c'est un péché ! Du moins je suppose. Je ne suis pas très férue en la matière. Pour en revenir à nous, je sais pertinemment que votre fonction (*hésitation*) dans notre cas (*nouvelle hésitation*) est un obstacle. Mais vous m'avez plus ; et je ne pouvais pas le garder pour moi, comme la décence et le respect des convenances l'auraient voulu. Vous taire ce que mon cœur m'inspire, et ne pas nous permettre, peut-être, de surmonter les obstacles et découvrir le bonheur ensemble, d'une certaine façon aussi aurait été un péché.

LE BORGNE : Je croyais que vous étiez l'amante officielle de notre gourou.

JOLICORPS : Gabrielle ? Je suis son amante, la seconde moitié de son âme et sa première disciple ; c'est vrai. Mais je ne suis pas exclusivement lesbienne. Et puis notre religion est tolérante, et comprend très bien le partage.

LE BORGNE : La tolérance est une grande vertu. Ainsi que l'écoute. J'ai eu l'occasion de parler avec votre (*un temps*) "Yortsed" C'est bien le mot que vous employez ?

JOLICORPS : Celui que le ciel lui a soufflé à l'oreille : son nom révélé par Dieu. "Yortsed", l'inverse exact de "Destroy".

LE BORGNE : Elle m'a expliqué cela. Ainsi que la méthode délicatement romantique et subtilement odorante qu'elle préconisait pour réconcilier les hommes avec leur féminité non violente et les faire participer à son énergie. Je lui ai révélé que je n'étais pas preneur.

JOLICORPS : (*Langoureuse*) Même si je vous le demandais, moi ?

LE BORGNE : Voilà une bien singulière proposition ! Je n'envisage pas de me convertir au yortsédisme que je sache. Pourquoi me demanderiez-vous une chose pareille ?

JOLICORPS : (*Elle le regarde comme si ses yeux étaient la huitième merveille du monde, lui caresse le visage de ses cheveux*) Au nom de notre amour.

LE BORGNE : (*Reculant la tête pour échapper à la caresse*) Vous voulez dire du vôtre ? (*Un temps*) Excusez-moi ... Je ne voudrais pas paraître scabreux, ni m'intéresser à ce qui ne me regarde pas, mais puisque vous amenez le sujet sur le tapis, je dois avouer qu'une question, à ce propos, me tarabuste. Dans l'intimité – je veux dire non plus lors de vos échanges érotico-mystiques et rédempteurs de ses émotions positives avec l'autre sexe, mais bien entre vous deux et lors de vos

relations strictement personnelles entre femmes –, vous pratiquez aussi cette forme si particulière d'aspersion qu'elle prône ?

JOLICORPS : Naturellement ! Chaque fois qu'elle me le demande, et de toute mon âme ! Nous nous attisons de cette fièvre, sous l'allumette promenée sur nos visages et tous nos corps de cette douche, jusqu'à ce que nos caresses soient brûlantes d'une ferveur incomparable.

LE BORGNE : Avouez que c'est tout de même étrange... !

JOLICORPS : Pourquoi ? Pour vous, cela ressemble peut-être à une insulte ; ou à je ne sais quoi d'horrible. Pour nous, c'est un baptême ... Une consécration réciproque pour que l'amour vive sur nos peaux tandis qu'il fait battre nos cœurs ... Une consécration d'yeux éblouis et de rivières d'aveux ... Un cantique de noces doux comme un paradis de vibration commune... Un chavirement de liesse miraculeuse tandis que l'intimité de l'autre nous marque... Une senteur de possession et d'abandon uniques qui passe de l'une à l'autre. Y aurait il là, pour vous, de quoi nous brûler ou nous flageller en place publique ?

LE BORGNE : Dans la religion chrétienne, il nous arrive aussi de pratiquer le baptême. Simplement, pour ce faire, nous nous contentons d'eau.

JOLICORPS : Nul n'est parfait, mon père.

LE BORGNE : Il me semble avoir déjà entendu cela quelque part.

JOLICORPS : Dans la bouche d'une blonde ? En anglais dans le texte ?

LE BORGNE : Ou d'un brun, allez savoir. (*)

JOLICORPS : J'opterais plutôt pour la blonde. Question d'affinités.

LE BORGNE : C'est possible ... Attendez ... Mon Dieu, que la mémoire peut être bête ! Il me semble qu'il y avait du "Mary" dans son nom.

JOLICORPS : Un joli nom, pour vous !

LE BORGNE : Une chanteuse, ou une actrice ... Quelque chose comme ça. En tout cas, elle préférerait les bains de champagne.

JOLICORPS : On peut considérer cela comme une représentation pudique de la même chose.

LE BORGNE : Mary... Mary... Ce qui est sûr, c'est qu'elle était fort belle. (*Il semble ému*)

JOLICORPS : Si... je me teignais en blonde. Accepteriez-vous, alors, que je vous douche ?

LE BORGNE : Pour la beauté de l'analogie des couleurs ? Pour un converti, cela pourrait s'avérer intéressant. Du moins, je suppose. Même si, dans ce cas, je pense que ce serait sans doute encore plus excitant avec une rousse. L'aspect sulfureux de la chose, vous voyez... ?

JOLICORPS : (*Soudain pleine d'un fol espoir*) Si vous le souhaitez, je deviendrai la rousse la plus incendiaire du monde ! Et je vous...

LE BORGNE : Ne vous emballez pas ! Je ne formulais pas là un aveu, mais un trait d'humour. Je suis prêtre, je vous le rappelle... Catholique, et conventionnel.

JOLICORPS : Nous en reparlerons.

LE BORGNE : Quand vous le voudrez. Mais méfiez-vous. Je suis un partenaire de discussion redoutable. Il se pourrait que je vous convertisse.

JOLICORPS : Essayez toujours...

Elle sort avec un clin d'œil.

Scène 12 François-Ferdinand LE BORGNE, Bertrand et Nadine DUFLOUZAC, François et Ghislaine MOYEN.

Les deux couples reparassent, surexcités.

Bertrand et Nadine DUFLOUZAC : Un canot ! ... Un canot ! ... On a aperçu un canot !

Rideau premier acte.

(*) En fait, la réplique n'est pas prononcée par Marilyn MONROE, mais par Joe E. BROWN.

Acte II

Dans la cabine de Sophie MOYEN.

Scène 1 Sophie MOYEN, Estelle DUFLOUZAC.

Sophie est allongée sur sa couchette, Estelle assise sur une chaise.

Estelle : Tu te rends compte ? Un naufragé !

Sophie : Sur mer cela arrive, tu sais...

Estelle : Bien sûr, mais quand même... Cela doit être plutôt rare. Je suis persuadée que la plupart des gens qui font des croisières n'en ont jamais vu.

Sophie : (*Insinuatrice*) Surtout aussi beau, non ?

Estelle : Qu'est-ce que tu veux dire ?

Sophie : Allez, ne fais pas l'innocente ! Je t'ai bien vue, lorsqu'il est monté à bord. Tu semblais émerveillée.

Estelle : J'avoue que je l'ai trouvé sympathique. Il avait l'air si gentil.

Sophie : Sympathique seulement ? Le coup de foudre, oui ! Grand modèle, comme dans les livres. Cupidon et sa flèche, en plein cœur ... Pouic !

Estelle : Admettons ! Et après... Qu'y aurait-il de mal ?

Sophie : Oh, rien ! Tu as le droit de t'amouracher de qui tu veux. Même du premier type qui débarque, comme ça, d'un canot.

Estelle : Fine bouche ! Ose prétendre que tu ne le trouves pas beau gosse !

Sophie : Ouais... Pas mal...

Estelle : Pas mal ? Sublime, oui !

Sophie : Oh, tu sais ! Moi, les blacks...

Estelle : Tu n'en ferais pas tes jolis quatre heures ? Le racisme "tendance" de tes parents ne déteindrait-il pas un peu sur toi, par hasard ?

Sophie : Pas le moins du monde ! Simplement, je ne leur cours pas après. Quant au racisme de mes parents, je ne pense pas que ce soit seulement pour faire chic.

Estelle : On leur a raconté des conneries et ils les répètent. C'est tragique !

Sophie : Il y a toujours des choses tragiques dans la vie. Il faut faire avec.

Estelle : Dans ce cas, c'est difficile.

Sophie : Surtout lorsqu'on s'implique. Moi je ne cherche pas à sauver le monde, ni à faire accepter par mes voisins ceux qu'ils ne veulent pas reconnaître, et je suis tranquille. (*Un miroir à la main, se passant du rouge sur les lèvres*)

Estelle : Tu es d'une frivolité insupportable. Je me demande comment nous pouvons être copines.

Sophie : Parce que tu as un cœur grand comme ça. C'est pour cela que je t'adore. Même si je te trouve un peu ridicule.

Estelle : Tu vois ? Tu n'es pas si mauvaise.

Sophie : (*S'asseyant sur le rebord de sa couchette*) Tu me trouves belle ?

Estelle : Comme une poule de luxe. En plus jeune. Tu attireras peut-être un milliardaire.

Sophie : Pour l'heure, je me contenterais d'être miss France.

Estelle : C'est d'un banal ! Je suis sûre que cinquante pour cent des jeunes filles doivent faire ce rêve.

Sophie : C'est géant, au contraire ! La gloire, les cadeaux, le diadème ... Toutes ces femmes qui vous jalouent, tous ces hommes qui rêvent de vous.

Estelle : Et qui s'astiquent en pensant à vous ? La perspective te séduit ?

Sophie : Si cela leur donne du bonheur... Tant qu'ils ne le font pas sur ma moquette... !

Estelle : À mon avis, ils préféreraient ton corps.

Sophie : Et tu oses dire que je suis de mauvais goût ? Qu'ils se contentent d'une photo ! (*Rires complices*)

(*Revenant à son idée première*) Un an de fêtes, de gens qui vous dorlotent. Et puis ensuite, si on mène bien sa barque, on peut devenir une vedette.

Estelle : Mannequin, ou animatrice télé dans une émission à succès. Il y a des précédents.

Sophie : L'argent, les voitures de luxe, les beaux habits...

Estelle : Les tiens ne sont pas assez beaux à ton goût ?

Sophie : Si, bien sûr... Mais ils pourraient être encore mieux.

Estelle : Ah, vanitas !

Sophie : Qu'est ce que tu racontes ?

Estelle : Une sorte de maxime. Tirée de l'Ecclésiaste. Un vieux bouquin ; je ne crois pas que tu connaisses.

Sophie : Tu sais, moi, en dehors du Goncourt...

Estelle : Tu n'es pas très littérature. Je m'en doutais. Tout de même, l'argent, cela n'apporte pas tout.

Sophie : Tu en parles à ton aise. Toi, tu as Karim.

Estelle : N'BO-BEUR ... Mon amour !

Sophie : Je ne voudrais pas te faire de la peine, mais quel nom !

Estelle : Le capitaine a dû le lui faire répéter deux fois ... Et même lui demander de l'épeler. C'est ça, le luxe.

Sophie : Karim... C'est un prénom musulman ?

Estelle : Oui ! Et alors ?

Sophie : Tu n'as pas peur ?

Estelle : De quoi veux-tu ?

Sophie : À ta place, je me méfierais. Je sais bien qu'ils ne sont pas forcément tous pareils, mais quand même. On croit les connaître, et... Un jour, tu risques de te retrouver avec le voile.

Estelle : Et toi avec un vieillard lubrique.

Sophie : (*Faussement sérieuse*) La situation des femmes est injuste.

Estelle : Une vraie suffragette !

Sophie : Avec un poudrier en plus. C'est une arme redoutable.

Estelle : Et tu sais t'en servir.

Sophie : (*Se regardant de nouveau dans le miroir, brusquement inquiète*) Tu crois que j'ai une chance ?

Estelle : Tu es superbe !

Sophie : C'est vrai ? Tu es sincère ?

Estelle : Personnellement, je trouve que c'est un peu artificiel, et que tu serais sans doute mieux avec un tout petit peu moins de maquillage, mais je ne suis pas un homme. En général, ils adorent le tape-à-l'œil. Et comme il y en a un maximum dans le jury...

Sophie : Je serai miss France... C'est génial !

Estelle : Je te souhaite sincèrement de réussir. Ne serait-ce que pour l'acharnement, tu le mérites.

Sophie : (*Comme une gamine*) Je serai miss France ! je serai miss France !

Estelle : Allez, je te laisse ! ... Je retourne à ma cabine.

Sophie : Tu n'irais pas plutôt voir Karim ?

Estelle : Qui peut savoir ?

(*Elle sort*)

Scène 2 Sophie MOYEN, Norbert BROCHET.

Entre Norbert BROCHET. Quarante ou cinquante ans, portant bien, encore très présentable. Beau parleur, très à l'aise en société. On devine cependant que tout cela est le résultat d'un savant apprentissage.

BROCHET : Bonjour, mademoiselle ! (*Il lui tend un énorme bouquet de fleurs*)

Sophie : Qu'elles sont belles ! C'est pour moi ?

BROCHET : Pour la plus ravissante des femmes. Le présent est modeste, mais...

Sophie : Modeste ? Il est énorme ! Je suis persuadée que les divas de l'opéra n'en reçoivent pas d'aussi beaux.

BROCHET : Elles ne vous valent pas.

Sophie : Vous ne m'avez pas entendue. Je chante comme une casserole.

BROCHET : Votre physique, mademoiselle, vaut toutes les symphonies du monde. Votre visage est comme le grand air le plus sublime. Vos yeux sont une mélodie insurpassable de beauté.

Sophie : Vous êtes un galant homme. Mais à qui ai-je affaire ?

BROCHET : Norbert BROCHET. On a dû vous parler de moi.

Sophie : Un peu. Vous êtes dans la finance, je crois... ?

BROCHET : Rachat d'entreprises, entre autres. Je reprends celles qui sont malades, et dont j'estime qu'elles peuvent être sauvées, à un bon prix, je retranche ce qu'il faut de personnel, et je fais fructifier.

Sophie : Un bon prix ? J'ai entendu dire que, souvent, il s'agissait de l'euro symbolique.

BROCHET : Dans certains cas, étant donné le passif, c'est encore beaucoup. Mais je fais des miracles. Et, la plupart du temps, elles n'ont pas à se plaindre.

Sophie : Et si vous ne parvenez pas à faire des miracles ?

BROCHET : Je revends. Ou je délocalise. J'investis également en bourse, et dans diverses petites choses. Mais je vous rassure, absolument honnêtes.

Sophie : Je n'en doutais pas. On peut vivre de la bourse ?

BROCHET : À condition d'avoir des compétences et les reins solides. Et puis, naturellement, une mise de départ honorable.

Sophie : Je croyais, tout de même, que c'était un jeu très risqué.

BROCHET : Tout est question de savoir-faire. Si on connaît les bons trucs, si on sait s'y prendre, on prospère. Sinon...

Sophie : On s'écroule. Et vous n'êtes pas du genre à vous écrouler.

BROCHET : Vous avez tout compris. Où puis-je poser les fleurs ?

Sophie : Il n'y a pas de vase à leur taille dans la cabine. Mais si vous téléphonez, on vous en apportera un.

BROCHET : (*Il avise un téléphone mural, le décroche*) Allô, le service ? Ici la chambre 341. Il me faudrait un vase pour des fleurs... Un gros ! (*Après avoir raccroché*) Voilà, il arrive.

Sophie : Vous pouvez laisser les fleurs sur la table. Je ne pense pas qu'elles s'abîment. Vous permettez ? Je vais juste me chercher un soda au distributeur automatique le plus proche. Vous pouvez m'attendre, si vous le voulez.

BROCHET : Attendre une personne telle que vous est un plaisir, mademoiselle.

Elle le laisse seul. Au bout de très peu de temps, on frappe à la porte.

Scène 3 Norbert BROCHET, François-Ferdinand LE BORGNE

LE BORGNE : (*Sa voix provenant de la coulisse*) Je suis bien à la cabine de Sophie MOYEN ?

BROCHET : Celle-là même. Entrez !

LE BORGNE : (*Découvrant Norbert BROCHET seul*) Sophie n'est pas là ?

BROCHET : Elle s'est absentée. Mais elle n'en a que pour une minute. Vous deviez la voir ?

LE BORGNE : Elle m'a donné rendez-vous ici. Pour la confesser.

BROCHET : Vous n'avez pas de confessionnal, dans votre chapelle ?

LE BORGNE : Si ! Ou bien dans ma cabine. Mais à partir d'un certain niveau social il est normal que nous nous dérangions, et pas l'inverse. Question de standing.

BROCHET : Et vous pensez que Sophie a atteint ce niveau ?

LE BORGNE : Certains aiment parfois se parer des plumes du paon. Cela ne me choque pas : chacun a ses petites faiblesses. Je me déplace pour qui le réclame, sans exiger de justificatifs. De toutes façons, sur un vaisseau de prestige de la classe du "Mesquinic", il n'y a pas de pauvres. Enfin, d'ordinaire. Sur cette traversée, nous avons une exception. Un libertaire que je ne nommerai pas, et qui a usurpé sa place. Un pouilleux sans billet et sans foi, qui déshonore ces lieux par sa seule présence et que le capitaine, par quelque incompréhensible pitié, laisse aller et venir. Au risque de le voir rançonner les voyageurs honnêtes. Mais je l'aurai prévenu.

BROCHET : Cet individu, ne s'appellerait-il pas CONTESTAT, ou quelque chose de semblable ?

LE BORGNE : Très exactement ! Vous gagnez une confession gratuite.

BROCHET : Si cela ne vous ennuie pas, je l'échangerai volontiers contre un verre au bar. Je me confesse toujours moi-même.

LE BORGNE : Triste époque ! Les clients nous désertent. On devrait rétablir la fréquentation de l'église obligatoire.

BROCHET : Vous crouleriez sous les demandes d'absolutions, et vous vous souleriez de "deogratias" et autres cantiques repris par une foule en transes. Bien sûr, ce ne serait peut-être pas très sincère.

LE BORGNE : En revanche, quel bonheur pour l'amour propre !

BROCHET : Cela vous chagrine à ce point, que tous les passagers ne soient pas accrochés à vos basques ?

LE BORGNE : Imaginez-vous que vous vous rendiez à une réunion mondaine et que vous ne rencontriez que quelques personnes. Qu'éprouveriez-vous ?

BROCHET : Je penserais que je me suis trompé d'heure, je suppose...

On frappe à la porte.

C'est vous, Sophie ?

Voix en coulisse : Non, le service. J'apporte le vase.

BROCHET : Je viens le prendre.

Il va jusqu'au bout de la coulisse.

Mais c'est bien trop petit ! J'avais dit "gros".

La voix : Ce n'est pas suffisant ?

BROCHET : Je vais vous montrer.

Il va chercher le bouquet, revient jusqu'à la porte.

La voix : Ah, oui ! Evidemment... !

BROCHET : Vous pourriez me trouver ça ?

La voix : Nous trouvons tout. Si par hasard nous n'en disposons pas en stock, nous le ferions venir par avion express. Excusez-moi pour l'erreur, je vous ramène le bon calibre.

BROCHET : Merci de faire diligence. Il ne faudrait pas qu'elles se fanent.

La voix : Vous serez satisfait d'ici quelques minutes. Le temps de fouiller un peu dans la réserve. Si nécessaire, je passerai au magasin récupérer le récipient d'origine.

BROCHET : Il n'était pas extraordinaire. Je voudrais quelque chose qui soit à la mesure de la destinataire : ce que vous possédez de plus beau.

La voix : Vous en aurez un splendide.

BROCHET : Je compte sur vous.

Il repose le bouquet sur la table.

Pour impressionner une future conquête, il ne faut pas lésiner.

LE BORGNE : Si cela ne lui suffit pas, vous pourrez toujours lui offrir un yacht. Où en étions-nous ?

BROCHET : À la désaffection des foules ... Et au peu de religiosité de l'époque.

LE BORGNE : Je dirais plutôt aux erreurs de religiosité. Nous avons de tout à bord : une gourou aux sornettes affligeantes, une tireuse de cartes ; nous avons même recueilli un musulman.

BROCHET : Le naufragé ? Je savais qu'il était noir, mais pour le reste... Ce n'est pas écrit sur sa figure.

LE BORGNE : Vous n'étiez pas là lorsqu'il a dévoilé son prénom. Karim. Vous n'allez pas prétendre que c'est un nom de chrétien ça !

BROCHET : Là, je dois reconnaître que cela sentirait plutôt La Mecque que Rome.

LE BORGNE : Encore une erreur de notre capitaine. Nous étions pourtant nombreux à militer pour qu'on le rejette à la mer. Quitte à lui laisser quelques vivres. Il paraît que ce n'était pas humain, et qu'il n'avait aucune chance. On ne peut tout de même pas accueillir toute la misère du monde.

BROCHET : Surtout lorsqu'elle n'est pas de la bonne religion.

LE BORGNE : Pourquoi s'encombrer de gens d'une autre croyance qui ne pourront jamais s'adopter à notre mode de vie ? Même s'ils le désiraient ! Cela ne peut être que source de tensions et de désordre pour tous. Rien d'autre !

BROCHET : Même en un exemplaire unique ?

LE BORGNE : Placez un microbe dans un organisme, il ne tardera pas à se développer et à l'infecter tout entier.

BROCHET : Certes, mais l'humanité... ? Vous croyez réellement qu'il avait une chance de s'en sortir, au dehors ?

LE BORGNE : Si Dieu voulait qu'il s'en tire, il lui suffisait de lui faire croiser la route d'un autre navire. Si nous l'avions rejeté, et qu'il périsse, cela n'aurait pas été notre fait mais celui de la volonté divine. Voilà tout !

BROCHET : Évidemment... Vu sous cet angle... !

LE BORGNE : Il n'en existe pas d'autre raisonnable, je vous assure...

On frappe de nouveau.

BROCHET : Cette fois, ce doit être Sophie.

LE BORGNE : En ce cas, je vous prierai de bien vouloir nous laisser. Le secret de la confession...

BROCHET : Ne se partage pas. Je suis au courant. *(Au moment de sortir, à la coulisse)* Chère Sophie, le prêtre que vous avez demandé est là. Révélez-lui tranquillement tout ce qui vous pèse, je vous reverrai plus tard. À bientôt... !

Scène 4 François-Ferdinand LE BORGNE, Sophie MOYEN.

LE BORGNE : Chère enfant, libérez votre âme. Vous avez dû commettre une bien grosse faute, pour éprouver ainsi le besoin de me faire venir dans votre cabine pour me la révéler. Ne craignez rien, et confiez-vous à moi. Car, par mon intermédiaire, vous vous confiez à Dieu. Il voit tout, certes, mais il apprécie la repentance. Aussi la confession est-elle utile. Comment pourrait-on avoir envie de ne pas renouveler une faute qu'on ne reconnaîtrait pas comme telle, et dont on ne demanderait pas, au travers du prêtre, pardon devant sa face ? Ouvrez-moi votre cœur, et vous serez purifiée. Quel abominable péché importune-t-il votre conscience ?

Sophie : Oh, rien de très abominable, mon père ! S'il faut en désigner un, sans doute le péché d'orgueil. J'ai voulu savoir ce qu'on ressentait lorsqu'on possédait les moyens de vous faire déplacer, vous, et pas l'inverse. Si on en obtenait une sorte de jouissance morale. Quelque chose comme un sentiment de supériorité envoûtant : l'impression d'appartenir à une classe privilégiée qui vous conférerait une valeur particulière.

LE BORGNE : Et alors... ?

Sophie : Un peu d'excitation, et quelques battements de cœur. Rien de bien spécial !

LE BORGNE : Cela n'en valait donc pas véritablement la peine. À vrai dire, je m'attendais un peu à cela. Pour preuve de votre contrition vous me récitez cinq "Je vous salue Marie" et trois "Notre père". Permettez-moi de me retirer : certaines âmes autrement plus menacées réclament ma présence.

Sophie : Attendez ! Ce n'est pas tout !

LE BORGNE : Quoi donc ? Vous avez tué père et mère ?

Sophie : Ne soyez pas ironique. C'est important.

LE BORGNE : Oh là ! ... Vous m'inquiétez !

Il se rassied

Sophie : Vous avez dû apprendre que ma grande ambition – certains, qui ne la partagent pas, insinueront "mon idée fixe", – c'est de devenir miss France.

LE BORGNE : Ça, il serait difficile de l'ignorer !

Sophie : Malheureusement, certaines rumeurs, s'appuyant sur des faits étranges et difficilement explicables paraît-il, affirment que notre croisière, dans des proportions très importantes, pourrait jouer les prolongations. Certains, qui exagèrent peut-être un peu, vont jusqu'à prétendre que le monde extérieur n'existerait plus.

LE BORGNE : Le capitaine m'en a parlé. Il m'a assuré qu'effectivement c'était très exagéré.

Sophie : Tant mieux ! N'empêche, il n'y a pas de fumée sans feu. Et si notre retour devait traîner un peu trop, je risque de rater le concours. Vous vous rendez compte d'une catastrophe ? Ma carrière serait foutue.

LE BORGNE : *(Avec un sourire)* En cas de fin du monde, elle ne serait pas la seule.

Sophie : Vous ne devriez pas rire de choses pareilles. C'est mon avenir qui est en jeu. Une promotion sociale fabuleuse. Qui risque de me passer sous le nez.

LE BORGNE : *(Pas véritablement ému)* Quelle tristesse !

Sophie : Du coup, je suis complètement déboussolée. Et pour me rassurer, ou peut être un peu par dépit, je fais des mines à tout le monde.

LE BORGNE : Des quoi ?

Sophie : Des mines. Vous devriez vous mettre un peu à la page question vocabulaire, mon père. Des sourires qui n'engagent à rien, des risettes. Parfois, si le physique du gars que j'ai en face de moi est assez encourageant, je drague un peu plus ouvertement. Mais rien de très sérieux. Juste pour me prouver que je peux séduire ; et que, le moment venu, pour ce fichu concours, j'aurai mes chances. Avouez que je ne fais rien de mal, non... ?

LE BORGNE : En somme, tout ce que vous désirez, c'est un sauf-conduit ?

Sophie : Un sauf... ? Qu'est ce que c'est que c'te bête ?

LE BORGNE : Une permission de l'Eglise pour exercer vos fredaines. Vous voyez que vous ne savez pas tout non plus, mademoiselle ... Et qu'un peu d'études ne vous ferait pas de mal.

Sophie : Oh, vous savez, les études...

LE BORGNE : C'est très important ! Pour en revenir à vos agaceries sur les mâles du bord, d'après ce que vous m'expliquez, je dirais que vous faites l'apprentissage de votre féminité ; ce qui ne présente rien que de très classique. Mais tout de même... Le jeu de l'allumette, pour innocent et dénué de malignité en apparence qu'il vous semble, ce n'est pas très charitable pour celui que vous brûlez et que, forcément, vous n'éteindrez pas. Du moins, j'espère bien !

Sophie : Oh, pour cela, il n'y a pas de risques !

LE BORGNE : Tant mieux ! Car vous devez savoir que l'Eglise interdit formellement les relations sexuelles avant le mariage. Cela ne saurait aboutir qu'à une vulgarisation de l'amour et à une dilution des sentiments.

Sophie : Vous avez l'air de vous y connaître, mon père.

LE BORGNE : Ne jouez pas votre intéressante ! La religion est plus intelligente qu'elle vous paraît. Elle connaît le cœur humain et ses mécanismes. Et ses interdictions, le plus souvent, ne visent qu'à éviter des souffrances.

Sophie : Je vous promets d'être très, très, très sage. *(Clin d'œil)*

Nouveaux coups à la porte.

Ce doit être le vase. Vous pouvez aller le chercher ?

Regard interloqué et quelque peu irrité du prêtre.

Je me sens très abattue. Cela ne vous coûtera pas bien cher, tout de même.

LE BORGNE : Soit ! Vous pourrez dire que vous avez fait votre entrée dans la classe dirigeante.

Il va jusqu'à la coulisse, ramène le vase – cette fois adapté et effectivement superbe –, le pose sur la table, se met en devoir de défaire les fleurs de leur emballage. Puis il ira chercher de l'eau au robinet, mettra le bouquet dans son récipient, et y apportera la dernière touche.

Sophie : (*Étendue sur sa couchette, et pendant ce temps*) Je devrais peut-être suivre une psychanalyse.

LE BORGNE : Si vous en sentez le besoin...

Sophie : Ce n'est pas une question de besoin, mais de standing. Il paraît qu'aux Etats-Unis c'est du dernier chic. Toute personne digne de ce nom a son analyste.

LE BORGNE : La psychanalyse est en train de supplanter la religion. On se confesse toujours, d'une certaine manière ; mais on a le sentiment de ne pas mettre Dieu dans la confidence. Pour ma part, j'estime que mon procédé est moins nuisible. Mais on me rétorquera sans doute que c'est une résistance de mon inconscient.

Sophie : Chacun prêche pour sa chapelle, mon père.

Voyant qu'il a presque terminé

Bon ! Et bien ce n'est pas tout, mais j'ai à faire. Je vous laisse.

Elle se jette en dehors de la couchette et sort, plantant là le prêtre sans même un au revoir.

LE BORGNE : Abattue, hein ? Foutues gosses ! (*Un temps*) Puisque plus rien ne me retient ici, je vais prendre congé à mon tour.

Il se dirige vers la sortie, se heurte à une présence invisible en arrivant en coulisse.

Voix féminine : Mon père ! mon père ! Il faut absolument que je vous voie !

Scène 5 François-Ferdinand LE BORGNE, Irma GUÉRIDON.

GUÉRIDON : (*Foulard noué autour de la tête, d'où s'échappent des cheveux très noirs ; yeux maquillés de khôl, façon déesse égyptienne, pour faire plus mystérieux ; un troisième œil dans un triangle dessiné au milieu du front ; les ongles longs et vernis de rouge vif ; vêtements à l'avenant*)
Mon père, c'est une catastrophe ! J'ai perdu la foi.

LE BORGNE : Oublié momentanément ma fille. Mais Dieu veille sur ses brebis, et sait les rappeler à la certitude de sa gloire lorsqu'elles se sont éloignées. Priez le suffisamment fort, et vous verrez que cela reviendra.

GUÉRIDON : Vous ne comprenez rien ! Il ne s'agit pas du tout de Dieu !

LE BORGNE : (*Surpris*) Ah bon ? De quoi, alors ?

GUÉRIDON : De mon métier... Je suis voyante.

LE BORGNE La superstition est fille du démon. Elle vous donne l'illusion de la connaissance pour vous égarer.

GUÉRIDON : Peut-être, mais elle fait vivre. Et même plutôt bien. Je ne suis pas stupide, et j'ai voulu exploiter le filon. Je me suis donc acheté une boule de cristal, un jeu de tarots, tout le matériel nécessaire, et j'ai ouvert mon cabinet. Je ne songeais qu'à profiter de la crédulité publique, et ne voilà-t-il pas que je me suis découvert le don. À mon plus grand étonnement, mes prédictions se réalisaient.

LE BORGNE : Il n'y a rien là de très étonnant. Vous savez pertinemment que vos fameuses prédictions, le plus souvent, ne sont que la résultante des confidences arrachées habilement à votre client. Vous l'amenez à vous exposer son passé, son caractère, ses préoccupations, vous jouez sur le tout, et vous énoncez des prévisions tellement générales qu'il serait surprenant qu'elles ne se vérifient pas.

GUÉRIDON : Vous pourriez vous lancer dans la combine, mon père. Mais là, manque de chance, les statistiques et l'utilisation des données accessibles ne pouvaient rien expliquer. Je formulais des révélations que je ne pouvais pas connaître et je tombais juste. J'annonçais des événements précis, nullement déductibles d'une quelconque analyse, et ils survenaient. Il n'y avait qu'une conclusion possible : j'étais réellement devenue voyante.

LE BORGNE : Et cela vous chagrine ?

GUÉRIDON : Non, bien au contraire. J'étais émerveillée. Je travaillais avec fascination et dans un plaisir extraordinaire. J'avais l'impression de remplir une mission.

LE BORGNE : La vocation, en somme.

GUÉRIDON : On peut dire ça. Le hic, c'est que mon pouvoir m'a quittée.

LE BORGNE : Ah !

GUÉRIDON : Progressivement, mais inexorablement. Et sans que je sache pourquoi. Comme si une maladie qui n'affectait pas mon corps, ni mes perceptions ordinaires, rongeaient mes facultés extra sensorielles.

LE BORGNE : Une sorte de tumeur du troisième œil ?

GUÉRIDON : En quelque sorte. Mes visions ont commencé à se faire moins précises, mes prémonitions entachées d'erreurs, puis cela s'est aggravé, et maintenant...

LE BORGNE : Maintenant ?

GUÉRIDON : Le néant, ou presque. Plus de fluide, plus d'images. Il y a bien quelques sursauts de temps en temps, mais cela tient du miracle.

LE BORGNE : Je vous ferai remarquer que par nature, et ne serait-ce qu'en une occasion, ce genre de capacité, c'est déjà un miracle. À condition qu'elle soit authentique, bien entendu.

GUÉRIDON : Vous pouvez douter, mais je ne vous mens pas. J'ai bel et bien reçu, puis perdu le don. Comme il faut bien vivre j'ai repris les anciennes ficelles, mais cela ne m'amuse plus.

LE BORGNE : Le travail, ce n'est pas forcément drôle.

GUÉRIDON : Vous ne comprenez donc pas que c'est immoral ? D'arnaquer les gens alors qu'on pourrait leur fournir des prédictions véritables ? C'est comme une déchéance. C'est...

LE BORGNE : Si vous le trouvez si immoral, changez-en.

GUÉRIDON : Mon père, je vous en supplie... Faites quelque chose pour moi.

LE BORGNE : Que voulez-vous que je fasse ? Je ne suis pas sorcier, mais prêtre.

GUÉRIDON : Alors, priez ! Priez pour moi... Pour que je recouvre mon don. Dieu me l'a offert, il ne peut pas me le reprendre.

LE BORGNE : Dieu fait ce qu'il veut.

GUÉRIDON : Demandez-lui de faire un effort. Mon père... !

LE BORGNE : Je vous promets d'essayer. Mais je ne vous garantis rien. Je ne suis que l'employé, pas le directeur.

GUÉRIDON : C'est déjà très charitable. Je vous remercie.

Elle lui baise la main, puis sort.

LE BORGNE : Folies !

Il s'apprête à sortir. Comme à la scène précédente, il bute sur quelqu'un.

Voix d'Estelle : Mon père, mon père ! Il faut absolument que je vous parle !

LE BORGNE : Encore ! Entrez...

Scène 6 François-Ferdinand LE BORGNE, Estelle DUFLOUZAC.

Estelle entre, les cheveux en désordre, des traces de rimmel délayé sur les joues. Visiblement, elle a pleuré.

LE BORGNE : La rivière des larmes, à présent ! Tachez de ne pas mouiller le sol de la cabine et asseyez-vous.

Elle s'exécute.

D'abord, comment avez-vous su que j'étais là ? Ainsi que l'autre ?

Estelle : Je vous cherchais. On m'a indiqué que vous vous trouviez en confession privée chez Sophie. Je suppose qu'il en a été de même pour l'espèce de voyante qui sortait.

LE BORGNE : C'est trop fort ! Je ne demandais pas à cette crétine de manieuse de serpillière de jouer les répondus... Elle aura de mes nouvelles ! (*Se reprenant*) Enfin, puisque vous êtes là, bienvenue dans l'annexe de mon confessionnal. Que vous arrive-t-il ?

Elle se remet à pleurer.

Allons, je vous prie... Ce n'est sûrement pas si grave. Une peine de cœur ?

Estelle : (*Faisant un effort désespéré pour sécher ses larmes*) Pire !

LE BORGNE : Qu'est-ce qui peut être pire, à votre âge ?

Estelle : Un amour impossible !

LE BORGNE : Roméo et Juliette ? Cela nous manquait. Qui est le Roméo ?

Estelle : Karim : le naufragé. Mes parents ne veulent pas que je le voie. Figurez-vous que mon père m'a même donné une gifle. Il est vrai que nous avons eu des mots un peu forts.

LE BORGNE : Alors là, avec toute la compréhension que je peux ressentir pour votre chagrin, permettez-moi de vous dire, mademoiselle, qu'il a eu raison ! D'abord, vous lui devez le respect en tant que géniteur. et puis quand même... Vouloir fréquenter un arabe !

Estelle : Ce n'est pas un arabe, c'est un musulman !

LE BORGNE : C'est pareil ! Nous ne partageons pas la même religion, ni les mêmes coutumes. Ce qui est sacré pour les uns est exécration pour les autres. Nous nous sommes battus pendant des siècles.

Estelle : Mais nous ne demandons qu'une chose, c'est que cela change !

LE BORGNE : Vous êtes émouvante... Mais puérile. Ce n'est pas si facile.

Estelle : Mais nous nous en moquons, que cela soit facile ou non ! Nous nous aimons et nous voulons pouvoir vivre ensemble, c'est tout. Sans que des gens qui ne savent même plus ce que cela peut vouloir dire, avec des arguments vieux de millénaires, tentent de nous en empêcher.

LE BORGNE : Mademoiselle, un peu de décence ! ... Soyez raisonnable !

Estelle : Je ne veux pas être raisonnable ! Je l'aime ! On ne vous a pas appris cela, dans votre catéchisme ? Je l'aime ! (*Hurlant avec une rage et un désespoir quasi hystériques*) Je l'aime !

LE BORGNE : Reprenez-vous. Dieu vous teste en vous envoyant cette épreuve. Mais il n'éprouve jamais personne sans fournir le remède en même temps. Suivez sa volonté, abandonnez cet homme, et vous verrez que peu à peu vous retrouverez la sérénité.

Estelle : (*Un peu plus calme, énonçant des certitudes*) Non, cela ne peut être sa volonté. Nous nous aimons, et si on nous sépare on nous déchire. L'âme autant que le corps. Il ne peut exiger cela.

LE BORGNE : Vous avez lu trop de romans à l'eau de rose. Écoutez-moi, et vous constaterez que votre corps ne sera nullement déchiré. Pas plus que votre âme. Vous souffrirez un peu, c'est tout. Puis vous sortirez de l'expérience renforcée. Prête à accueillir un croyant véritable, et fière d'avoir suivi la volonté divine. Quoi que vous puissiez en énoncer pour l'instant.

Estelle : (*Au comble de la colère*) Non ! ... Vous mentez ! ... On m'a toujours enseigné que Dieu était amour ! Si ce ne sont pas des sornettes, il ne peut avoir fait naître l'amour en nous pour exiger ensuite de le détruire. Ou bien ce n'est pas Dieu, mais le diable !

LE BORGNE : Mademoiselle ! Vous blasphémez !

Estelle : Et vous, vous n'êtes qu'un menteur ! Un menteur et un raciste !

LE BORGNE : Alors là, c'est plus que je ne puis en supporter !

Il sort et claque la porte.

Scène 7 *Estelle DUFLOUZAC, Karim N'BO-BEUR.*

Un temps pendant lequel elle se calme. Puis entre Karim.

Karim : Mon amour !

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

Estelle : Mon amour !

Ils s'embrassent frénétiquement, puis se regardent en se tenant tendrement le visage entre leurs mains.

Karim : Mon cœur ! Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Estelle : Profité de mon désarroi pour essayer de me persuader de te quitter. Ce prêtre ignoble voulait me faire croire que Dieu demandait que je t'oublie. Il m'a torturée moralement, littéralement. Mais, je ne me suis pas laissé faire.

Karim : Dieu le punira pour cette insulte.

Il lui caresse le visage, puis ils s'embrassent de nouveau.

Estelle : Nous nous aimerons quoi qu'il arrive.

Karim : Et pour tes parents ?

Estelle : Je ferai leur siège jusqu'à ce qu'ils acceptent.

Karim : Et s'ils refusent ?

Estelle : Nous nous passerons de leur accord. Mais ils accepteront, j'en suis sûre.

Ils se contemplent à nouveau, puis elle se met à frissonner, se remémorant la scène avec LE BORGNE.

Viens ! Quittons cet endroit maudit !

À cet instant surgit Sophie.

Scène 8 Estelle DUFLOUZAC, Karim N'BO-BEUR, Sophie MOYEN.

Sophie : *(Radiieuse, interrompant leur intention de départ)* Salut, Estelle ! Salut, Karim ! Vous êtes ensemble ?

Estelle : Comme tu vois...

Sophie : *(Apercevant le visage marqué par les larmes d'Estelle)* Mais tu as pleuré ?

Estelle : Ce n'est rien. Une dispute avec LE BORGNE.

Sophie : Cet enfoiré ?

Estelle : Dis donc... Tu le traites curieusement, pour ton confesseur.

Sophie : J'avais besoin de lui pour me donner son accord pour m'amuser un peu.

Estelle : Et il te l'a donné ?

Sophie : Couci-couça ! Mais je m'en moque pas mal. En fait, je l'avais fait venir surtout pour frimer. Et pour me libérer sur lui d'un peu de spleen. Dans l'ensemble, il s'est montré sympathique et plutôt charitable. Un peu rétrograde, mais cela doit être lié à sa profession. Ce qu'il y a, surtout...

Estelle : Oui ?

Sophie : Il n'avait pas l'air franc. Parfaitement clean en apparence, mais il y a comme un couac. Un truc pas évident, un je-ne-sais-quoi de pas flagrant mais pas catholique. Sous des dehors gentils et "bon enfant", on dirait qu'il cache quelque chose.

Estelle : Tu parles ! Un véritable fasciste ! Il s'était attardé chez toi, et j'ai eu le malheur de me confier à lui après une altercation avec mes parents. Il m'a passé un sermon incroyable pour que je largue Karim. Tout ça pour sa religion.

Sophie : Putain, le salaud ! Mais il ne l'emportera pas au paradis. Les types comme ça finissent toujours par payer leur ordure, un jour ou l'autre. Si ce n'est pas en ce monde, ce sera dans l'autre. Il morflera en enfer pour la prime.

Estelle : On ne sait jamais... Dieu est peut-être plus charitable que nous. Si cela se trouve, il pardonne même les pires abominations... Au nom de la faiblesse de leur auteur... Et il n'y a pas d'enfer.

Sophie : Ce serait un scandale ! Des pourritures pareilles !

Estelle : Parlons d'autre chose, veux-tu ? En arrivant, tu avais l'air aux anges. Il devait y avoir un motif.

Sophie : Oh oui ! J'ai un truc génial à vous raconter... Une histoire extraordinaire !

Estelle : Alors, vas-y. Qu'est-ce que tu attends ? Ne nous fais pas languir ; tu devrais déjà avoir commencé.

Sophie : Une minute, cher public. La vedette se prépare.

Estelle : *(Joyeusement)* Qu'elle parle... Ou on la siffle.

Sophie : Voilà ! voilà !. Je me promenais, quand tout à coup j'ai croisé un matelot.

Estelle : Beau mâle ?

Sophie : Très !

Estelle : Mais c'est superbe ! Tu as trouvé ton Karim !

Karim : Vivent les amoureux !

Sophie : Attendez, je n'ai pas fini. Je lui dis "bonjour", je lui propose de toucher son pompon pour me porter bonheur – moyennant un baiser, naturellement...

Estelle : Et il a dit "oui" ?

Sophie : Non, il a refusé. Il paraît que son cœur était déjà engagé.

Instant d'incrédulité.

Estelle : Et c'est cela qui te met dans un état pareil ?

Elle lui pose le dos de la main sur le front, comme pour détecter une fièvre.

Tu ne serais pas un peu masochiste, ma belle ?

Sophie : Non, je vais très bien. C'est son histoire qui est trop drôle. Figurez-vous que s'il ne pouvait pas m'embrasser, c'est parce qu'il avait rencontré un ange nommé Gabrielle.

Karim : *(Il pouffe, et puis)* Rien que ça ?

Estelle : Sa majesté "Gabriel" en personne ! Mais c'est une information sensationnelle... Nous allons avoir un nouveau messie !

Karim : Avec un peu de chance, il réconciliera peut-être nos religions.

Sophie : Vous n'y êtes pas. Cet ange là ne possédait pas d'ailes et s'appelait Gabrielle au féminin. Par contre, il lui a vraiment promis le paradis. Si, et seulement si, il acceptait de se soumettre à des trucs cochons.

Karim : *(Ébahi)* Des quoi... ?

Estelle : *(Excitée)* Quel genre de trucs ?

Sophie : Ça, il ne le saurait qu'au moment de passer à l'acte. La seule précision que l'ange en dentelles ait consenti à lui donner, c'est que cela le rendrait meilleur et le ferait accéder à une forme d'énergie divine.

Karim : *(Pouffant de nouveau)* Elle ne serait pas un peu chtarbée, la donzelle ?

Sophie : Je ne crois pas. Vicieuse peut-être, voire un poil perverse, mais pas folle. À mon avis, elle sait très bien ce qu'elle fait.

Estelle : Attends ! Tu ne penses tout de même pas que... ?

Sophie : Vas-y... Précise ton hypothèse.

Estelle : Une illuminée qui envisage de fonder une secte ? C'est ça ?

Sophie : Vingt sur vingt pour la déduction.

Estelle : Ouahouh!!! C'est notre prêtre chéri qui va être content !

Sophie : Tu parles ! Il risque d'en prendre une crise cardiaque, oui !

Karim : C'est la punition divine qui commence.

Estelle : En tout cas, à la place du matelot, je me méfierais. Une proposition pareille, avec aussi peu de renseignements, cela sent le soufre.

Sophie : Va savoir... Il va peut-être découvrir le Kāma-Sūtra en version intégrale ?

Estelle : À moins que sa Vātsyāyana ne le découpe en rondelles.

Sophie : Cela m'étonnerait. Pour le prosélytisme on a besoin de fidèles vivants, en principe.

Estelle : Alors souhaitons-lui bonne chance.

Karim : *(La prenant par le bras)* Tu viens, Estelle ?

Estelle : Excuse-nous de devoir te laisser, mais nous avons deux ou trois petites choses à régler ensemble. Pour lesquelles nous préférons être seuls.

Sophie : Quelques yeux à vous compter dans un coin tranquille, par exemple ?

Estelle : *(Riant)* Nous ne sommes pas très bons mathématiciens, et nous n'avons toujours pas réussi à en déterminer le nombre exact.

Sophie : Tâchez de résoudre le problème avant l'heure du repas. À la table du capitaine ! Ce serait dommage de le manquer.

Estelle : À condition que ce brave homme nous invite.

Sophie : Il est bourru, mais plus humain que toutes les âmes du bateau réunies. Il ne devrait pas y avoir trop de risques.

Estelle : Alors, à tout à l'heure.

Ils sortent.

Scène 9 Sophie MOYEN, Ingrid WALHALLA.

WALHALLA : *(Blonde, un peu empâtée. Elle regarde à gauche et à droite avant de demander)*
Vous n'auriez pas vu le père ?

Sophie : Il était là il y a un moment, mais il est parti. Vous le cherchiez ?

WALHALLA : J'aurais absolument besoin de le voir. Pour me confesser. *(Elle passe sa langue sur ses lèvres, en un geste qui ne laisse planer aucun doute sur le type de confession qu'elle désire)*

Sophie : Sur l'oreiller ? Vous savez, il est plutôt conventionnel, et cela m'étonnerait qu'il pratique ce genre de rite.

WALHALLA : Pour moi, il fera une exception.

Sophie : Ah bon ? Et qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

WALHALLA : Vous ne m'avez pas vue ? Je suis une aryenne véritable. De race pure et sans la moindre tache sur mes origines. Un caryotype à susciter des jaloux. La femme parfaite, la femme "femme". Héritière des héroïnes et des magiciennes de nos légendes. S'il ne doit pécher qu'avec une seule personne, c'est avec moi.

Sophie : En ce cas, je vous souhaite bonne recherche... Et bonne confession.

WALHALLA : Elle le sera ! *(Elle sort en répétant)* Je dois le trouver, je dois le trouver, je dois le trouver.

Scène 10 Sophie MOYEN, Jean-Antoine CONTESTAT.

CONTESTAT : Bonjour, mademoiselle MOYEN. Je voulais vous parler.

Sophie : *(Lui faisant son plus beau sourire)* Et pourquoi donc ?

CONTESTAT : Pour vous mettre en garde. Vous êtes jeune et belle, et cela me chagrine de vous voir pencher dans une direction détestable. Où tout est fard, mirages, faux-semblants. Je ne voudrais pas vous voir basculer dans un monde pavé d'immondices.

Sophie : D'immondices en or tout de même !

CONTESTAT : L'or anesthésie la volonté et la bonté, il pervertit ce qu'il y a de meilleur en nous, il corrompt. Les strass, les paillettes, pfff... ! Et cette idée de vous présenter à miss France. C'est nul !

Sophie : C'est extraordinaire, au contraire ! Être désignée comme la femme la plus belle du pays, vous vous rendez compte... ?

CONTESTAT : Vous avez envie de vous exposer devant des caméras concupiscentes comme une vache laitière dans un concours de comice agricole ?

Sophie : Merci pour la comparaison !

CONTESTAT : Elle est stupide, je le reconnais. Mais cela ne change rien au fait que tout ceci est de la poudre aux yeux. Et qu'est-ce que cette espèce de blondasse obèse à l'air vulgaire et prétentieuse qui sortait de chez vous ? Elle ne m'inspire aucune confiance.

Sophie : *(Minaudant)* Une aryenne. C'est ce qu'elle m'a affirmé.

CONTESTAT : Une ? Ah, oui ! *(Il fait la moue)* Vous fréquentez des personnes d'extrême droite, maintenant ?

Sophie : Je ne la fréquente pas ; elle cherchait LE BORGNE.

CONTESTAT : Dans votre cabine ?

Sophie : Je l'avais fait venir pour me confesser.

CONTESTAT : Vous choisissez bien mal vos confesseurs, laissez-moi vous le dire.

Sophie : C'est le seul disponible. Vous allez continuer à me faire la morale longtemps, à propos de l'or, et de l'argent, et de je ne sais quoi ?

CONTESTAT : L'argent est la source de tous les maux.

Sophie : Tout dépend de la manière dont on l'utilise. Excusez-moi, mais je ne souhaite pas prolonger cet entretien. Au revoir.

CONTESTAT : Au revoir, mademoiselle. J'espère tout de même que vous changerez d'avis.

Sophie : Cela m'étonnerait, mais vous pouvez toujours espérer. *Il sort.*

Scène 11 *Sophie MOYEN.*

Sophie : (*Furieuse*) Mais il y en a marre ! Qu'est-ce que c'est tous ces gens qui tentent de me dicter mon comportement ? Et de m'orienter vers tel endroit ou tel autre ? Et de m'apprendre ce que je dois penser ? Si cela continue, je vais m'inscrire à "France Française", "Révolution Ouvrière Militante", et "Centre Exclusif". Les trois en même temps : cela leur fera les pieds.

(*Plus calme, mais très décidée*) En tout cas, je serai miss France ! Que cela leur plaise ou non !

(*Elle prend la pose devant une caméra imaginaire*)

Scène 12 *Sophie MOYEN, François MOYEN.*

François M. : Sophie, dépêche-toi. Tu ne seras jamais prête à temps pour le repas. Tu sais que ce n'est pas un repas ordinaire, ce soir.

Sophie : Oui, papa. Mais ce n'est pas pour tout de suite. Il reste une demi-heure, au moins.

François M. : Avec le temps que tu mets pour te préparer... Et puis il y aura peut-être des gens du comité miss France.

Sophie : Oh ! Dans ce cas, ce n'est pas pareil !

Elle s'affole brusquement.

Rideau deuxième acte.

Acte III

À la table du capitaine.

Scène 1 *Tous, sauf Gabrielle YORTSED et Séverine JOLICORPS.*

Les convives sont déjà attablés. Arrive LE BORGNE.

LE BORGNE : Pardonnez-moi pour ce retard : j'avais une confession en cours.

NEPTUNE : Vous confessez trop, mon père. Vous vous ruinez la santé.

LE BORGNE : (*S'avisant de la présence de CONTESTAT alors qu'il s'apprêtait à s'installer*) Lui ? ... À cette table ?

NEPTUNE : Cela vous dérange ?

LE BORGNE : Mais ! ... C'est un passager clandestin !

NEPTUNE : Justement ! Puisque la loi me fait obligation de le remettre aux autorités à l'arrivée, et qu'il a pris le risque de perdre sa liberté pour s'offrir un voyage que la société, dans sa magnanimité incontestable mais quelque peu restrictive, ne lui permettait d'espérer qu'en rêve, autant qu'il en profite.

LE BORGNE : Et s'il n'y a pas d'arrivée... Il en aura profité sans recevoir la sanction que son inconduite sociale mérite.

NEPTUNE : Alors, ce sera peut être, tout simplement, que Dieu est de son côté.

LE BORGNE : Mais vous êtes un anarchiste !

NEPTUNE : Non... Mais il m'arrive, de temps en temps, de me préoccuper de justice sociale.

LE BORGNE : Mais c'est immoral ! Je me plaindrai !

NEPTUNE : À l'arrivée, si vous le souhaitez. En attendant, et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, vous me permettrez de demeurer maître à bord.

CONTESTAT : Capitaine, vous êtes un prince !

NEPTUNE : Jusqu'à l'arrivée seulement. Après, je devrai vous remettre à qui de droit.

CONTESTAT : Tout de même. Certains, ici, n'ont pas votre noblesse.

NEPTUNE : Tolérez-les comme je vous tolère. C'est tout ce que je vous demande.

CONTESTAT : Le temps du voyage et dans la mesure du possible. Je vous le promets.

NEPTUNE : Très bien ! Puisque, donc, nous sommes entre gens de bonne fréquentation et de bonne volonté, ce repas devrait se dérouler de manière idyllique. À "LE BORGNE". Asseyez-vous, cher aumônier. À moins, naturellement, que vous préfériez manger debout.

L'intéressé grommelle quelque chose d'inintelligible, cherche une place disponible plus éloignée de CONTESTAT et s'assied, se retrouvant ainsi en face du capitaine.

À présent que nous sommes tous installés, laissez-moi vous présenter notre invité d'honneur. (Il désigne Karim)

LE BORGNE : Lui ?

NEPTUNE : Vous ne connaissez pas d'autre mot ? Je ne voudrais pas vous faire de peine, très cher père, mais vous manquez de vocabulaire.

LE BORGNE : (*Bégayant d'indignation*) Mais... Mais... C'est...

NEPTUNE : Un musulman, un noir, et je ne sais trop quelles autres particularités qui vous chiffonnent ; je sais... Seulement il se trouve qu'il dérivait, que sa vie était en danger, et que les lois de la navigation et de la simple humanité nous posaient obligation de le recueillir. Dieu nous l'a confié, nous ne pouvions décliner cette responsabilité qui nous honore. Le moins que nous puissions faire, pour remercier le ciel de nous distinguer ainsi en nous donnant l'occasion de nous montrer charitables dans un océan d'individualisme, c'est d'honorer son envoyé.

Bertrand D : (*Riant, à sa femme*) Il a raté sa vocation.

Nadine D : (*Lui répondant*) Ils devraient échanger leurs places.

WALHALLA : Justement ! Nous n'aurions pas dû le recueillir.

François M : Le ciel, il a bon dos.

LE BORGNE : Il y a d'autres navires, quand même.

Ghislaine M : Nous ne sommes pas seuls.

WALHALLA : On ne peut pas accueillir toute la misère du monde. Qu'ils se débrouillent.

CONTESTAT : Même si c'est inhumain ?

WALHALLA : C'est un faux critère.

BROCHET : Parfaitement !

LE BORGNE : Le problème n'est pas là, mais dans la perturbation qu'il pourrait engendrer.

François M : Vous cherchez à nous déstabiliser pour nous forcer à admettre vos valeurs.

BROCHET : Si on peut appeler ça des valeurs.

CONTESTAT : Mais... Votre devoir...

Ghislaine M : Quel devoir ?

WALHALLA : Le devoir de tout être humain, c'est d'abord de chercher à se préserver lui-même.

François M : Ainsi que ses proches.

Ghislaine M : Avant les autres.

WALHALLA : Ce que nous lui donnons aujourd'hui, qui sait si cela ne nous manquera pas demain.

CONTESTAT : Parce que vous n'avez pas assez de nourriture ?

Bertrand D : Pour l'instant si, mais...

BROCHET : Il paraît que la traversée risque de se prolonger.

François M : Peut-être très longtemps.

BROCHET : Pour l'instant nous disposons de vivres en quantité très suffisante, voire surabondante, mais...

Estelle : Et votre cœur ? Vous n'en avez donc pas ?

BROCHET : Nous avons une bouche, aussi.

François M : Qui exige de manger.

Nadine D : Tous les jours, quoi qu'il arrive.

WALHALLA : Quand on n'a pas les moyens, on ne donne pas.

Estelle : Mais...

NEPTUNE : *(Faisant un geste des deux mains, bras écartés, pour ramener le silence)* Tst ! tst ! tst ! *(Tous le regardent)* Si vous voulez vous disputer, ou tenir une réunion politique, vous pourrez le faire à loisir tout à l'heure. Pour l'instant, nous ne sommes pas là pour nous battre mais pour profiter ensemble de cet excellent repas. Un peu de dignité, messieurs-dames ! Nous sommes des élites, et nous devons nous comporter en êtres civilisés. Même si certains font courir des bruits de catastrophes dont je vous assure qu'ils sont très exagérés. Je vous invite donc à vous joindre à moi pour lever vos verres en l'honneur de celui qui revient des eaux. Que la mort, dont il a réchappé, l'épargne encore et nous épargne tous. Le plus longtemps possible, dans la joie, le bonheur, et l'unité. *(Il prend son verre et le lève)* En l'honneur de Karim ! *(Bon gré mal gré, tous l'imitent)*

L'ensemble : En l'honneur de Karim !

Quelques applaudissements épars, qui se généralisent.

NEPTUNE : Messieurs-dames, je suis fier de vous ! À présent, puisque l'homme est le seul animal qui ait su élever la nourriture au rang d'un plaisir, ne laissez pas vos assiettes pleines et bon appétit à tous !

Ils se mettent à manger. Pendant un instant, on n'entend plus que les bruits des couverts. Puis quelqu'un suggère :

Ghislaine M : Et si nous demandions à notre invité d'honneur de nous raconter son histoire ?

Tous : Oui ! ... Oui !

Nadine D : Nous sommes tous tellement impatients de savoir !

BROCHET : Apaisez notre curiosité. D'où arrivez-vous sur cette coque de noix ?

Karim : D'un bateau occupé par des juifs et des musulmans. Toujours en conflit, et qui n'arrêtaient pas de se battre. Chacun des deux groupes prétendait que le navire lui appartenait, et voulait demeurer seul à bord. Nous étions bien quelques-uns à estimer qu'il y avait sûrement moyen de s'entendre, et à prodiguer des conseils de sagesse, mais la plupart ne souhaitaient qu'en découdre. Ils mettaient des bombes partout ; sans aucun esprit de survie collective. À force, malgré tous les efforts du personnel d'entretien pour réparer les voies d'eau, le bateau a fini par couler.

NEPTUNE : C'est une tragédie !

LE BORGNE et WALHALLA : *(En chœur)* Des sauvages !

Karim : Ils avaient le choix entre s'entendre et périr, ils ont préféré la seconde solution. Je n'ai dû mon salut qu'à un véritable miracle : un canot arraché à ses ancrages par la force d'une explosion, endommagé mais capable de flotter encore. J'ai pu m'y agripper, et échapper ainsi au sort des autres. J'ai vu les deux derniers, juchés sur l'ultime morceau de la coque qui flottait encore, en train de se battre avec leurs drapeaux. Ils se tenaient avec difficulté, sans même tenter de fuir leur support dérisoire qui sombrait, et faisaient de grands mouvements pour essayer de s'embrocher. Il y a eu un grand éclair qui les a frappés, puis tout s'est englouti.

LE BORGNE : Dieu châtie ainsi les infidèles. La foudre est son arme contre ceux qui insultent ses lois.

On entend un énorme coup de tonnerre. Les verres vibrent, tout le monde sursaute.

Ghislaine M : *(Apeurée)* Qu'est-ce que c'était ?

NEPTUNE : L'orage, au dehors. Il fait un temps exécrable.

BROCHET : Pourtant nous ne ressentons rien. Alors que nous devrions danser comme des bouchons, dans une mer aussi forte. Comment cela se peut-il ? C'est merveilleux !

NEPTUNE : La perfection du navire ! Soucieux que nos hôtes de classe ne soient pas importunés par le mal de mer, même dans les pires conditions, ses concepteurs l'ont équipé de stabilisateurs automatiques. Les mêmes que sur le "Charles de Gaulle".

Sifflements d'admiration dans l'assistance.

François M : Je croyais que vous rencontriez quelques ennuis, en ce moment, avec les automatismes.

NEPTUNE : Celui ci marche encore. Et pour le reste, il n'y a pas de soucis à se faire. Quelques petits déboires qui vont s'arranger très vite. Nous possédons les meilleurs techniciens du monde. Ils

travaillent à réparer les deux ou trois circuits qui ont sauté, et très bientôt cela ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

Bertrand D : Deux ou trois ? Seulement ?

NEPTUNE : Peut-être un peu plus, mais rien d'insurmontable.

Ghislaine M : (*Parlant du tonnerre*) En tout cas, celui-ci n'est pas tombé loin !

Karim : (À "LE BORGNE") Qu'énonciez-vous, à propos de la foudre ? Et des infidèles ?

LE BORGNE : Il doit y avoir un mécréant parmi nous. Je me demande bien qui.

Karim : Ne cherchez pas trop. Vous pourriez trouver.

LE BORGNE : Pourquoi donc ? Si vous êtes dans la foi véritable, vous n'avez rien à craindre.

Karim : Pour ce qui est des ordalies, et de leurs conséquences, j'ai déjà donné.

CONTESTAT : Ça, il faut reconnaître... !

Ghislaine M : Parlons d'autre chose.

Bertrand D : Ces histoires de guerres, et de cadavres, cela finit par devenir pénible. (*Il enfourne et mâche une bouchée*)

Nadine D : Il nous faudrait un sujet sympathique... Et original.

BROCHET : Quelque chose de passionnant.

Bertrand D : Je ne sais pas, moi. La bourse ?

Rires.

NEPTUNE : Je ne doute pas, cher monsieur DUFLOUZAC, que cela vous passionne. Mais la plupart des gens, autour de cette table, préféreraient peut-être un sujet qui les change de leurs préoccupations quotidiennes.

Tous : Oui ! ... Oui !

Ghislaine M : (*Émoustillée*) La couture ?

François M : (*Levant les mains au ciel*) Ah, non ! Pas des trucs de bonnes femmes !

Ghislaine M : Merci pour ta galanterie !

BROCHET : L'idéal, ce serait quelque chose d'exotique.

GUÉRIDON : Les extra terrestres ?

BROCHET : J'ai dit exotique, je n'ai pas dit débile.

GUÉRIDON : (*Se fermant*) Si vous le prenez comme ça... !

Sophie : Si on parlait des miss ?

François M : (*Reproche attristé*) Sophie !

Plusieurs personnes : Alors, quoi ?

Sophie : J'ai une idée.

François M : (*Reproche ferme*) Sophie, je t'ai déjà dit que...

Sophie : Mais il ne s'agit pas de ça ! ... Une autre idée.

François M : Dans ce cas, propose toujours.

Sophie : (*Provocatrice, et comme pour se venger*) Si on parlait de l'anarchie.

Bertrand D : (*S'étouffant à moitié*) Vous êtes folle, mademoiselle !

Sophie : Non, mais vous cherchez quelque chose d'exotique. Vous ne devez tout de même pas en discuter tous les jours. Et puis, nous avons ici un spécialiste. Vous pourriez en profiter.

CONTESTAT : (*Se méprenant sur ses intentions*) Mademoiselle, je ne vous attendais pas si tôt.

Elle lui tire la langue.

Nadine D : C'est vrai que ce pourrait être amusant.

Ghislaine M : Pourquoi pas ?

Sophie : (*Très câline, lui posant les mains sur la poitrine*) Monsieur le professeur, vous accepterez bien de nous faire un cours ?

Tous : (*Sur l'air des lampions*) L'orateur ! ... L'orateur !

CONTESTAT : (*Un peu déboussolé*) Si vous y tenez...

LE BORGNE : (*Lui volant l'initiative*) Monsieur le subversif, j'aimerais d'abord que vous nous expliquiez comment on peut défendre un système dont le but avoué est de répandre le désordre.

CONTESTAT : Mais ce n'est pas ça du tout !

LE BORGNE : Ah oui ? Et alors, qu'est-ce ?

CONTESTAT : L'harmonie, tout simplement.

LE BORGNE : Tiens donc... !

CONTESTAT : Le but de l'anarchie, c'est que chacun puisse faire ce qui lui plaît sans déranger les autres. Sans recevoir d'ordres de personne et sans en donner à quiconque. L'absence de pouvoir, et donc l'absence d'esclavagisme.

LE BORGNE : Vous savez bien que c'est impossible.

CONTESTAT : Parce que vous ne voulez pas y parvenir.

LE BORGNE : Ce n'est pas moi qui ne veut pas, c'est la nature humaine. À supposer que vous parveniez à éliminer tout pouvoir, il s'en trouvera toujours de plus forts que les autres pour reprendre le pouvoir ; et d'autres, trop contents de ne pas avoir à prendre de décisions, pour les suivre. C'est ainsi et pas autrement. La loi des dominants et celle des dominés. Ce n'est pas moi qui l'invente, c'est la nature.

CONTESTAT : Mais on pourrait changer cet état de faits... !

LE BORGNE : Et comment donc, s'il vous plaît ?

CONTESTAT : Par l'éducation.

LE BORGNE : Vous comptez réformer l'esprit humain ? créer un homme nouveau ? D'autres que vous ont essayé, jeune homme. On sait ce que cela a donné. Non, la vérité, c'est que, pour que des êtres humains puissent vivre ensemble, et constituer une société viable, il faut des lois. Le plus équitable possible peut être – encore que cela se discute –, mais des lois. Ainsi que des chefs. C'est une exigence naturelle, autant que divine.

NEPTUNE : Qu'entendez-vous par là, monsieur l'aumônier ?

LE BORGNE : J'entends par là que Dieu, en appelant Abraham ou Moïse à le servir, a créé des chefs... Et que Jésus, en nommant ses disciples pour propager sa parole, instituait déjà une hiérarchie. Aller contre l'idée de pouvoir, d'une certaine façon, est donc hérétique.

WALHALLA : Bravo ! Bien parlé !

CONTESTAT : Ce sont là des discours de prêtre rétrograde valet de la bourgeoisie.

François M : Que savez-vous de la bourgeoisie ?

CONTESTAT : Qu'elle sent mauvais ! (*Le capitaine, visiblement, s'amuse*) De même que tous les privilégiés !

François M : Vous n'allez pas critiquer les privilèges ?

Bertrand D : Comment peut-on ne pas être privilégié ?

BROCHET : Qu'avez-vous contre les privilèges, d'abord ?

CONTESTAT : Qu'ils sont injustes, et favorisent la misère. La misère est haïssable et pourrit le monde. Tout homme digne de ce nom devrait être soucieux de la vaincre. Plutôt que de profiter de sa naissance. Jésus n'a-t-il pas prêché la charité et l'amour, monsieur l'abbé ?

LE BORGNE : Aumônier, pas abbé.

CONTESTAT : Comme vous voulez.

LE BORGNE : Jésus affectionnait les paraboles. Vous me permettez donc d'en employer une pour vous répondre. L'amour, je veux dire celui des humains, est comme un liquide contenu dans un récipient. Si on ne le limite pas dans ceux à qui il s'adresse, si on tente de l'accorder à tout le monde, il se répand et demeure inefficace.

WALHALLA : Extraordinaire ! Digne de figurer dans un recueil ! Fabuleux ! (*Elle se lève*)

NEPTUNE : Madame, je vous en prie... ! Un peu de retenue !

BROCHET : (À *CONTESTAT*) En somme, ce que l'on peut retenir, c'est que vos sentiments sont certes très beaux et honorables, mais irréalistes. Pour résumer, ce qu'on appelle une utopie.

François M : Comme le communisme.

BROCHET : Exactement ! D'ailleurs il est frappant de constater à quel point le communisme parfait et l'anarchie parfaite, d'après ce que vous avez expliqué, se ressemblent.

Nadine D : C'est fascinant, les utopies !

Bertrand D : Absurde, mais fascinant. Connaissez-vous le traité de Jules de l'Aurissac de la Castelière sur le sujet ? Un monument !

TRAMPOLINE : Toute cette philosophie, c'est bien gentil, mais cela ne nourrit pas son homme. Mangeons.

BROCHET : Monsieur TRAMPOLINE a raison. Assez de masturbations intellectuelles, mangeons.

CONTESTAT : Comment ? Traiter l'anarchie d'utopie et de masturbation intellectuelle ? Mais c'est...

NEPTUNE : (*Craignant que la situation dérape*) Monsieur CONTESTAT... Vous avez eu votre moment de gloire, sachez redevenir modeste. Et souvenez-vous de ce que je vous ai demandé au début de ce repas. De la tolérance... !

LE BORGNE : Et toc !

NEPTUNE : À vous aussi, monsieur l'abbé.

Ils se remettent à manger. Le capitaine, au bout d'un moment :

NEPTUNE : Succulente, cette poularde en robe de Hawaï, sauce somptuaire aux truffes caviar et morilles, n'est-ce pas ?

Ghislaine M : Fabuleuse !

BROCHET : Suprême !

TRAMPOLINE : Inimitable !

Bertrand D : Monumentale !

François M : Royale !

GUÉRIDON : Divine !

WALHALLA : À se lécher les babines !

Nadine D : Vous demanderez à votre cuisinier de me confier la recette ?

Tous acquiescent et se réjouissent à qui mieux mieux, sauf LE BORGNE qui semble absorbé dans une sorte de réflexion morose.

NEPTUNE : Quelque chose ne va pas ? Vous ne paraissez pas dans votre assiette. Seriez-vous malade ?

LE BORGNE : Je suis inquiet pour mes fidèles. Certains me laissent tomber pour cette (*Insultant*) "prophétesse".

Coup de coude et clin d'œil d'Estelle à Sophie.

Estelle : (*À voix basse*) Tu te souviens ? ... Ton matelot !

LE BORGNE : Voleuse de chrétiens qui a adopté un nom d'archange pour faire plus vrai, et qui répand partout, comme une mauvaise herbe, ses exigences débiles. Comme quoi, pour bien prier et devenir meilleur, il faudrait se faire pisser dessus par cette sorcière. Quelle stupidité !

Nouveaux coups de coudes des deux filles, rires étouffés.

Estelle : Oh ! ... Le pauvre !

Sophie : Lui qui croyait draguer... !

Estelle : Il y en a, vraiment, qui n'ont pas de chance !

François M : Silence, les filles ! Vous tiendrez vos messes basses plus tard.

NEPTUNE : (*Hilare et se servant du vin*) Grand bien leur fasse ! Si cela les amuse... ! Et puis, s'ils souhaitent se reconverter, cela ne sera pas trop difficile. Il leur suffira d'un peu de savon et d'une confession. Vous ne refuserez pas de les absoudre, j'espère...

LE BORGNE : Il faudrait d'abord qu'ils me le demandent. Ce dont je doute. Cette usurpatrice de foi est d'une habilité diabolique. Elle leur inculque le dégoût de leur sexe, puis elle leur annonce que le rachat est possible s'ils en passent par ses quatre volontés, lui récitent des versets à sa gloire et se soumettent à ses pratiques sordides. Et puis, naturellement, s'ils la payent. Inconcevable ! Comment peut-on se laisser abuser par des énormités pareilles ? Tout le monde ne peut pourtant pas être culpabilisateur ou pervers à ce point, tout de même !

CONTESTAT : Les sectes demandent souvent des choses extraordinaires. Plus c'est bizarre et difficile à suivre, plus cela sort des normes communément admises, et plus on peut croire à une origine divine. Qui irait imaginer qu'un humain en pleine possession de ses facultés irait réclamer des choses pareilles ?

LE BORGNE : Les sectes ou certaines religions ! Car des règles plus ou moins étranges, et à la justification pas forcément évidente, elles en regorgent. Comme de ne pas mettre un pied devant l'autre le samedi, de ne pas manger de certaines nourritures, de ne pas boire d'alcool...

Karim : (*Doux et insinuateur*) Parce qu'il n'y a pas de règles, dans la religion chrétienne ?

LE BORGNE : (*Géné*) Si, bien sûr ! Mais...

Estelle : (*Joviale et naturelle*) Ne vous chameillez pas pour des règles. Il y en a des tas partout et dans toutes les religions, mais ce n'est qu'un détail. Dieu ne demande pas des choses extraordinaires, il demande seulement de s'aimer.

LE BORGNE : (*Pincé*) Comment pouvez-vous savoir ce que Dieu demande, mademoiselle ? Vous avez fait des études de théologie ?

Estelle : Non. Sauf si on considère comme tel le catéchisme élémentaire premier niveau. C'est peut être un peu faible, mais je crois que si on m'en avait appris plus, avec toutes les interprétations et tous les dogmes, cela m'aurait embrouillée.

LE BORGNE : Si je vous comprends bien, moins on en sait en la matière, plus on en sait ?

Estelle : Vous devez connaître l'expression : "Les spécialistes sont des gens qui savent tout sur rien". Pour moi, ce que je dois savoir, je le lis dans les yeux de Karim.

LE BORGNE : (*Outré*) Mais c'est un musulman !

Estelle : Dieu n'a de religion que celle qu'on lui donne, mon père.

LE BORGNE : Original ! Vous n'auriez pas, par hasard, fait vos études de catéchisme chez monsieur CONTESTAT ?

Estelle : Jésus, à son époque et pour ses concitoyens, était un anarchiste.

LE BORGNE : Mademoiselle, vous êtes soit une sainte soit une hérétique.

Estelle : Je ne crois pas que je sois une sainte. Dans le deuxième cas, et si vous avez raison, vous aurez la joie de me voir brûler, sur mon bûcher éternel, avec tous vos chers anges à figures compassées.

Rires dans l'assistance.

LE BORGNE : Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous l'approuvez ?

NEPTUNE : Elle est un peu excessive, sans doute. Comme tous les jeunes. Mais elle n'a peut-être pas tout à fait tort sur tout.

LE BORGNE : Eh bien moi j'affirme qu'il n'y a de vrai que l'enseignement romain et ses préceptes ! Le reste est schisme, illusions de cervelle contestataire, interprétation personnelle délirante, fraude ou anarchie. J'ai raison, et ce n'est pas le pape qui me contredira.

NEPTUNE : Oh, vous savez, le pape...

CONTESTAT : Il ne marche pas sur l'eau, jusqu'à preuve du contraire.

LE BORGNE : Oh, vous, le voyageur sans billet, taisez-vous !

NEPTUNE : Mon père... !

LE BORGNE : Excusez-moi ! Mais tous ces dissertateurs qui n'y connaissent rien et prétendent réformer l'enseignement des évangiles m'énervent.

NEPTUNE : Ça, c'est une évidence. Je vous demande simplement de vous énerver avec un peu plus de calme.

CONTESTAT : L'opposition énerve toujours.

NEPTUNE : Tolérance, monsieur CONTESTAT... Tolérance.

CONTESTAT : À vos ordres, mon capitaine.

À cet instant, une voix, appelant d'une manière qui se voudrait discrète, interpelle dans la coulisse :

La voix : Capitaine ! Capitaine !

Il se lève de sa chaise tandis que tous se tournent, va voir ce qui se passe. Parlant à la coulisse :

NEPTUNE : Qu'arrive-t-il ? Je suis avec mes invités. Cela ne peut pas attendre ?

Il écoute la réponse, mais on ne l'entend pas.

Bon, d'accord ! Dans ce cas, je comprends. Je vous suis pour me rendre compte. Juste une minute.

Il revient vers ses invités, l'air préoccupé.

François M : Qu'est-ce qui se passe ?

GUÉRIDON : Un problème ?

Bertrand D : Encore un passager clandestin ?

NEPTUNE : Rien de si ennuyeux, je vous assure ! Juste un petit incident sans gravité aucune, mais qui réclame tout de même ma présence. Je vous laisse à la poursuite de vos agapes, et d'une conversation que j'espère enrichissante pour tous. Évitez de vous entretuer en mon absence si possible : j'ai horreur des taches de sang sur ma nappe.

BROCHET : Mais pas de problèmes.

TRAMPOLINE : Nous sommes des adultes.

Bertrand D : (*Regardant Karim avec une insinuation évidente*) Civilisés.

CONTESTAT : (*Regardant le précédent*) Et progressistes.

NEPTUNE : Alors, tout devrait se dérouler pour le mieux dans le meilleur des mondes. Bons échanges de vues ; j'essaie de revenir pour le dessert, mais je ne vous garantis rien.

Scène 2 *Les mêmes moins le capitaine.*

LE BORGNE : (*Doucereux*) Ma chère Estelle... Je peux vous appeler comme ça ?

Estelle : Si vous me considérez comme une sainte, pas de problèmes. Si vous me regardez comme une hérétique, prenez d'abord l'autorisation du Vatican. Vous risqueriez de vous faire excommunier, et nous nous retrouverions sans prêtre. Ce serait dommage.

LE BORGNE : Je vois que vous n'avez pas perdu votre sens de l'humour. Vous avez affirmé, avec un rien de péremptoireté, que Dieu n'avait de religion que celle qu'on lui donnait. Dois-je en conclure que vous considérez qu'il n'en a pas du tout ? Ce serait tout de même un peu paradoxal, non ?

Estelle : J'estimerai plutôt qu'il les a toutes.

LE BORGNE : Donc, si je vous suis – ce qui n'est pas précisément le cas, mais je ferai l'effort pour l'hypothèse –, nous serions tous dans le droit chemin et, quelle que soit notre naissance, nos rites seraient valables. C'est ça ?

Estelle : Le calme vous rend clairvoyant, mon père. Même si je redoute que celui-ci ne cache quelque intention pernicieuse.

LE BORGNE : (*Toujours sans s'énerver, avec une bonhomie quelque peu sulfureuse*) Ajoutez que vous me trouvez sournois, tant que vous y êtes.

Estelle : Je ne m'y aventurerai pas. J'aurais peur d'être taxée de diffamation. Mais poursuivez.

LE BORGNE : Si nous adorons tous le même Dieu, au travers de nos religions, pourquoi le désigner par des noms différents ? Tenez, je prends un exemple : "Allah". Pourquoi les musulmans n'emploieraient-ils pas le terme "Dieu", comme tout le monde ?

Karim : Pour l'excellente raison qu' "Allah" est la contraction d' "Al illah", qui signifie "Le dieu" en arabe. Tout comme vous avez mis une majuscule au mot désignant une divinité en général pour le nommer. Vous devriez apprendre l'arabe, mon père ; cela vous éviterait de préférer des bêtises.

Le Borgne en reste estomaqué. Léger silence.

D'ailleurs, les Anglais l'appellent bien "God". Vous ne les traitez pas, pour autant, d'infidèles.

LE BORGNE : (*Retrouvant son aplomb*) Les Anglais ne sont pas catholiques. Mais passons pour le nom... Il reste un détail que je trouve étrange, dans votre religion, c'est le paradis. Ou plutôt votre vision du paradis. Des fontaines de vin, des houris en train de prodiguer des gâteries aux héros valeureux ; on croirait une annexe d'une auberge ou d'une maison close.

Karim : Des mots, des mots ! ... Ce ne sont que des mots, et rien d'autre ! ... Le paradis d'Allah n'est pas le paradis des mots, là !!! Seulement celui des justes, et des cœurs purs !

LE BORGNE : Ce serait de la publicité mensongère, alors ?

Estelle : Juste une évocation des félicités promises aux croyants. Tout comme nos anges jouant de la harpe ou chantant des cantiques sur les nuages. Dans les deux cas, c'est trop irréaliste pour correspondre à la réalité.

LE BORGNE : (*Venimeux*) Mademoiselle, si nous ne vous avons pas pour expliquer l'inexplicable, que ferions-nous ?

Bertrand D : Moi, ce qui me fascine, c'est les affaires. Je veux dire les affaires politiques. Tous ces margoulines qui naviguent dans les allées du pouvoir, et qui tissent leur toile, c'est fabuleux.

François M : Désastreux, oui ! Ce sont tout de même nos impôts qu'ils ingurgitent.

Nadine D : Ça, ils sont bien élevés !

Bertrand D : Exorbitants, il n'y a pas d'autres termes !

François M : Quand on pense à tout le mal qu'on se donne. Des efforts insensés pour essayer de dépasser un peu le strict minimum, et on nous ponctionne à tout va.

Bertrand D : Une catastrophe ! Si cela continue, nous serons bientôt obligés de faire la manche.

CONTESTAT : Avec votre permission, je vous ferai remarquer que vous n'en êtes pas encore là.

Bertrand D : Parce que nous luttons. Si nous ne dépensions pas, pour faire face à ce gouffre aspirateur de nos deniers, des trésors d'énergie, nous aurions bien du mal à maintenir notre niveau de vie.

François M : Pour en revenir aux margoulines dont vous nous parliez, ils ont tout de même du culot...

Bertrand D : Obligatoirement ! Ainsi que de l'entregent. Sinon ils ne réussiraient pas. Mais il n'y a pas que dans la politique... Si vous saviez ce qui se passe, parfois, dans la finance, vous seriez renversé.

François M : Des escroqueries ?

Bertrand D : Hallucinantes ! Certains ont même bâti des fortunes de cette manière.

François M : Et vous en connaissez ?

Bertrand D : Nécessairement. Si je vous confiais qu'il s'en trouve même à cette table.

François M : Ce n'est pas possible ! Qui donc ?

Bertrand D : Là, vous me permettez de garder le silence. Mais il suffit de savoir réfléchir.

François M : Attendez... Ce ne peut être vous, ni nous. Par contre, forcément quelqu'un qui travaille dans la finance. Ce qui exclut la voyante, le prêtre, le capitaine, le contestataire, l'arabe que vous ne pouvez pas connaître, le sportif... Il nous reste...

BROCHET : Alors là, monsieur DUFLOUZAC, laissez-moi vous dire que je trouve vos insinuations infâmes !

Bertrand D : Quelles insinuations ? Je n'ai nommé personne.

BROCHET : Expressément, non. Mais vous avez suggéré qu'il suffisait de réfléchir. Si on effectue le décompte, comme monsieur MOYEN a très bien su le faire, cela ne laisse guère de possibles qu'Ingrid ou moi. Or madame WALHALLA, si elle possède sans doute une certaine aisance, ne me paraît pas pouvoir être considérée comme une "executive woman".

Bertrand D : Ne vous paraît pas. C'est votre jugement... Personnel et – madame ne me contredira pas, je suppose – sexiste. Le doute subsiste, et je n'ai nommé personne. Quoi que votre mauvaise conscience puisse vous amener à penser.

BROCHET : Ma conscience est sereine et ma fortune sans taches.

Bertrand D : Je ne critique pas votre fortune... Pour le montant de laquelle j'éprouve le plus grand respect. Simplement, ce n'est un secret pour personne que la façon dont vous l'avez construite n'a pas toujours été très...

BROCHET : Reluisante ? Parce que vous voudriez nous faire croire que vos affaires, à vous, ont toujours été très honnêtes ?

GUÉRIDON : Vous n'en avez pas marre, des disputes ?

François M : Et si on racontait des blagues ?

TRAMPOLINE : Oh oui, des blagues !

François M : Bien crades !

Ghislaine M : Non, pas trop... Il y a les enfants.

François M : Alors quoi ?

WALHALLA : Je sais ! J'en connais une qui vous fera tordre de rire.

Tous : Ingrid ! ... Ingrid ! ... Ingrid !

WALHALLA : Un arabe... Propriétaire d'un bateau.

François M : Il l'a payé avec un cheikh ?

Rires.

LE BORGNE : En tout cas, pas en bois. Il y en a très peu en Arabie.

Autres rires.

WALHALLA : Vous me troublez. Je ne sais plus où j'en suis. Je recommence. Un arabe...
(*Regardant Karim*) Il paraît que ça existe. (*À nouveau vers les autres*) Et même en plusieurs exemplaires.

Karim : (*Très calmement, sur le ton de la plaisanterie*) Bien sûr ! À part que, quand ils ne sont pas nés en Arabie, on les appelle des musulmans.

WALHALLA : Vous n'êtes pas drôle !

Karim : Dommage ! J'avais pourtant fait un gros effort pour améliorer votre style.

WALHALLA : (*Renfrognée, recommençant à nouveau*) Un arabe... Propriétaire d'un bateau... Arrive à Marseille. Il s'approche de la côte, il voit la Bonne-Mère, tout ça, et là il ne va pas plus loin. Pourquoi ?

(*Signes d'ignorance collective*)

Parce qu'il a peur de rentrer dans le port.

(*Absence générale de réaction*)

Un arabe... Rentrer dans le port.

(*Toujours rien. Elle se retourne vers LE BORGNE*)

Même vous, vous ne comprenez pas ?

LE BORGNE : Si, si, ma chère ! Elle est très drôle ! Mais je ris intérieurement. Vous savez : ma charge m'oblige à une certaine discrétion.

WALHALLA : Bien sûr ! Bien sûr ! Essayons une autre nationalité... (*) Qu'on ne puisse pas prétendre que je m'acharne... Que voulez-vous ?

François M : Une histoire juive.

WALHALLA : Non... Elles sont trop courtes.

BROCHET : Une histoire africaine, alors.

WALHALLA : Là, elles sont trop longues.

Karim : Et si vous nous racontiez une histoire allemande ?

WALHALLA : Ce n'est pas possible.

Karim : Pourquoi ?

WALHALLA : Le peuple allemand est trop respectable. Ce n'est pas permis.

Karim : J'oubliais que vous aviez inventé la démocratie. Mais je ne suis pas contrariant, et je vous propose le thème de Lénine. Saviez-vous qu'il avait écrit "Le Capital" parce qu'il cherchait à faire un livre sur Moscou et qu'il ne connaissait pas le féminin du mot ? (*Petit rires vite éteints*) Et qu'il n'aimait pas les contes pour enfants parce qu'il trouvait que les fées étaient têtues ? (*Silence absolu*) Vous voyez... Je n'obtiens pas plus de succès que vous. Nous pourrions nous marier.

Moue de dégoût d'Ingrid, rire d'Estelle.

Estelle : Sûrement pas, mon amour ! Je t'aime trop... Je te veux pour moi !

Karim : Alors je renonce à la ravissante lorelei et je te demande pour épouse.

Estelle : Et moi pour époux. (*Elle lui prend la main par-dessus la table et lui embrasse le dessus des doigts*) Tu auras la bague dès que possible.

Bertrand D : Tout doux, ma fille ! Ce n'est pas si simple.

Estelle : Ah bon ? Et pourquoi donc, mon cher papa ?

Bertrand D : Mais pour un tas de motifs ! Tous excellents ! Tiens... Ne serait-ce que pour la religion. Vous n'avez pas la même. Cela poserait tout de même quelques problèmes pour la cérémonie. À moins, naturellement, que monsieur l'aumônier y consente.

LE BORGNE : (*Avec morgue*) Il n'en est pas question ! Cela reviendrait à violer les critères de la très sainte Eglise catholique pour célébrer un mariage. Certes, si le promis venait à se convertir, il n'y aurait plus de problèmes.

(*) WALHALLA confond nationalité, origine ethnique et religion.

Estelle : Ce n'est pas grave. Nous nous passerons de messe.

Bertrand D : Mais il n'y a pas que la messe. Sois un peu sérieuse ! Il n'a pas de papiers. Nous l'avons recueilli par pure charité chrétienne (*Rires étouffés*), mais une fois à terre nous serons obligés de le renvoyer dans son pays.

Estelle : Avec tes relations et ta fortune, papa, tu sais bien que tout est possible.

WALHALLA : Ah, non ! On ne peut tout de même pas accueillir toute la misère du monde !

François M : Parfaitement exprimé !

Bertrand D : (*Gêné, hésitant*) Non... Non... (*Se reprenant*) Et puis tu vois bien que, de toute évidence, il n'est pas fait pour toi. Vous êtes trop éloignés, trop différents d'éducation et de culture, trop... (*On sent tout de même que la réaction de sa fille le trouble*)

Estelle : Mais puisque je te jure que nous nous adorons... (*Soudain butée*) De toutes façons, si vous n'êtes pas d'accord, nous nous passerons de mariage. Et, si nécessaire, nous fuirons ensemble. (*Elle l'embrasse de nouveau par-dessus la table, cette fois sur la bouche*) Mon amour, voilà mon alliance.

WALHALLA : C'est dégoûtant !

Bertrand D : Excusez-la, madame... C'est encore une enfant.

(*À Estelle*) Tu ne vois donc pas que tu choques la pudeur de madame ? Attends au moins que vous soyez dans l'intimité.

Estelle : Mais, mon petit papoune, quand nous serons dans l'intimité, comme tu dis, nous en ferons beaucoup plus.

Bertrand D : D'abord je ne suis pas ton papoune ! Essaie de te montrer un peu convenable en public, tout de même ! Il y a des manières !

Estelle : (*Chipie*) Alors, mon gros poutou en sucre. Ça te va ?

Bertrand D : (*À l'assistance*) Décidément, elle ne changera jamais !

François M : Ah, les enfants... !

Bertrand D : (*À sa fille, sans colère*) Nous reparlerons de cela en privé.

WALHALLA : J'espère que vous serez ferme.

LE BORGNE : L'homme qui ne maîtrise pas ses enfants ne se maîtrise pas lui-même.

WALHALLA : On ne p...

Bertrand D : (*Lui faisant signe de se taire en refermant le pouce sur les autres doigts, très sec*) J'ai dit "en privé". Changeons de sujet.

WALHALLA : Mais...

Bertrand D : L'incident est clos !

WALHALLA : Bon ! Bon ! ... Puisqu'on ne peut plus s'exprimer librement... Parlons sport. (*Se tournant vers Christophe TRAMPOLINE*) Dont nous avons ici un représentant particulièrement méritoire. Levez-vous, cher monsieur TRAMPOLINE... Qu'on puisse vous apprécier. (*Il se lève*) Admirez cette musculature, admirez cet athlète. La beauté alliée à l'efficacité, la puissance et la grâce fondues en un corps parfait. Vous êtes le guerrier aryen type, vous êtes... Le fils de Wotan et d'une walkyrie.

TRAMPOLINE : Merci, madame ! Mais je ne suis pas blond.

WALHALLA : Vous êtes blond à l'intérieur. C'est encore mieux.

TRAMPOLINE : Si vous le dites...

WALHALLA : Votre force est le rempart héroïque de nos valeurs et de notre morale, vos muscles sont le bouclier de notre sang foulé aux pieds par les légions abominables de sauvages dégénérés.

TRAMPOLINE : Sauvages dégénérés ? Comme vous y allez !

WALHALLA : Vous êtes le héros vainqueur dont les victoires font honneur à votre race sublime. Vous êtes "l'homme" !

TRAMPOLINE : Dois-je déduire de cette avalanche de fleurs que vous me demandez en mariage ? Je crains de ne pas être disponible pour l'heure. Le sport est tout pour moi, vous savez. Un peu comme une fiancée exigeante. Si je le trompe, j'ai peur qu'il se venge. Vous me permettez de m'asseoir ? (*Il le fait*)

WALHALLA : Vous êtes trop modeste. Même après dix nuits et dix jours d'amour, vous seriez encore le meilleur. Je suis sûre que vous remporterez la médaille d'or haut la main.

TRAMPOLINE : J'en accepte le présage. Mais il y a de la concurrence. Et pas uniquement parmi les aryens. Les noirs, par exemple – je ne voudrais pas vous chagriner –, ne se débrouillent pas mal non plus.

WALHALLA : Pensez-vous ? Des bêtes, tout au plus ! Vous, vous courez avec votre intelligence.

CONTESTAT : Il y a trente secondes vous parliez de muscles, il me semble.

WALHALLA : Vous le contestataire juif, silence !

CONTESTAT : Je ne suis pas juif. Mais ce serait un honneur de l'être, si cela vous déplaît.

Karim : Appartenir à une religion, et reconnaître l'existence de Dieu, est toujours un honneur.

WALHALLA : (*Aboyant*) Vous, le musulman, je ne vous demande pas votre avis !

Estelle : Mais enfin, que lui reprochez-vous ? Il est gentil, il est généreux, c'est un être humain tout comme vous.

WALHALLA : Ça, cela reste à démontrer !

(*Se retournant vers Karim*) Quant à vous, ce que je vous reproche... Vous êtes noir et musulman, jeune homme. Pour moi, c'est au moins une chose de trop.

Karim : Et que proposez-vous, pour effacer cet excès ?

WALHALLA : Si cela ne tenait qu'à moi, je vous ferais volontiers frire dans l'huile d'olive. En souvenir de vos ancêtres cannibales.

François M : On pourrait aussi le jeter à l'eau. Il y en a pas mal, autour.

WALHALLA : Au risque de salir. Mais cela déplairait peut-être quelque peu à notre cher capitaine, qui semble l'avoir pris en haute estime.

Estelle : (*Ne se retenant plus, hurlant*) Vous êtes des barbares ! Vous parlez d'assassiner un homme !

Bertrand D : Estelle, je t'en prie !

WALHALLA : Mademoiselle, un peu de calme. Nous plaisantions.

François M : Si on ne peut plus plaisanter, à présent... !

WALHALLA : Surtout d'un..... (*Elle prolonge la finale avec une malveillance évidente*)

Estelle : D'un quoi ? Allez, dites-le ! D'un quoi ? Ayez le courage de le dire, poufiasse ! Espèce de baleine blonde !

Bertrand D : (*Plus fort qu'auparavant*) Estelle !

Estelle : D'un quoi ? Sortez-le, puisque cela vous démange ! Sortez-le, ou je vous le fais sortir ! D'un nègre ?

WALHALLA : (*Méprisante*) Si cela peut vous faire plaisir, oui... D'un nègre !

Estelle : Eh bien moi aussi, je suis une négresse ! Et je ne permettrai pas qu'on insulte ma race ! Allez, viens, Karim... Quittons cette assemblée de porcs suffisants et racistes. Qu'ils baffleurent et se roulent dans la fange de leurs obscénités jusqu'à ce qu'ils en crèvent.

Bertrand D : (*Hurlant à son tour*) Estelle !

Estelle : (*Encore plus fort*) Toi, silence ! Tu n'es pas meilleur que les autres ! Et c'est immonde !
Ils sortent ensemble.

Des porcs ! des porcs ! des porcs !

Bertrand D : Estelle ! Je t'ordonne de revenir !

Karim : (*Se retournant et s'adressant à toute l'assemblée*) Khinzir ! (*ou "Hallouf"*) (*)

Scène 3 *Les précédents moins Karim et Estelle.*

Tous sont estomaqués par l'incident. Le calme, dans une gêne collective, est revenu. Norbert BROCHET, le premier, se résout à briser la pesanteur du silence.

BROCHET : Eh bien elle ne manque pas de culot, la petite demoiselle !

François M : Pour une belle sortie, c'est une belle sortie !

TRAMPOLINE : Qu'est-ce qu'il a dit, en partant ?

(*) "Khinzir" est la traduction du mot "Cochon" en arabe littéraire ; "Hallouf" est de l'arabe dialectal (local).

BROCHET : "Cochons" en arabe, je suppose. Et, pour un musulman, ce n'est pas très gentil.

TRAMPOLINE : Ça, je m'en doute.

Bertrand D : (*Effondré sur son siège*) Ma fille !

BROCHET : (*Étonné, à TRAMPOLINE*) Vous connaissez l'islam ?

TRAMPOLINE : Suffisamment pour savoir qu'ils n'aiment pas les cochons.

Bertrand D : Ma fille !

BROCHET : Encore moins que vous ne pouvez le penser. Pour eux, cela symbolise l'impureté par excellence.

Bertrand D : (*Pleurant à présent dans ses mains*) Ma fille !

Nadine D : (*Qui n'a, bien évidemment, jamais vu cela*) Eh bien, chéri ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

WALHALLA : Mais ne vous mettez pas dans cet état-là ! Vous n'allez tout de même pas pleurer pour une traînée ! ... Une dévergondée qui ne respecte même pas son père ! ... Une mijaurée aux états d'âme débiles ! ... Une traîtresse à sa race qui s'entiche d'un bougnoul black !

Nadine D : Madame, je ne vous permets pas ! ... C'est mon enfant !

Bertrand D : (*Ne pouvant en entendre plus. Blême de colère il se lève, se dirige vers Ingrid, et lui décoche une gifle formidable*) Vous êtes une garce ! Ma fille avait raison. (*Puis il retourne à sa place et se remet à pleurer*)

BROCHET : Eh bien ! Quelle ambiance !

Sophie : (*Tenant de faire quelque chose avec une certaine ingénuité, l'air joviale*) Et si je dansais sur la table ? Cela détendrait peut-être l'atmosphère.

François M : Sophie, je t'en prie ! Cela ne concerne pas les enfants.

Sophie : Bien ! Si vous ne voulez pas de moi, je vous laisse à vos jeux d'adultes. Moi, je m'en vais répéter.

Elle se lève, va faire la bise à LE BORGNE

Au prêtre le plus faux cul du monde, de la part d'une future miss France.

Puis elle sort.

Scène 4 *Les précédents moins Sophie.*

TRAMPOLINE : Pour un repas à la con, c'est un repas à la con !

BROCHET : L'expression n'est pas très heureuse, mais le fond est exact.

François M : Il faut faire quelque chose.

Bertrand D : (*Séchant ses larmes et retrouvant son maintien*) Vous avez raison. Nous sommes entre gens distingués ; nous ne pouvons continuer à nous battre comme des chiffonniers. C'est intolérable.

CONTESTAT : Je crois que si certains faisaient preuve de moins d'intolérance, il y aurait moins de problèmes.

WALHALLA : (*S'empourprant*) Et qui fait preuve d'intolérance ? Moi, je parie... ?

BROCHET : Ça, il faut reconnaître que vous n'êtes pas très diplomate.

Ghislaine M : Vous pourriez exprimer vos opinions avec un peu plus de souplesse.

Nadine D : Au lieu de cela, vous n'arrêtez pas de provoquer des disputes.

François M : Pour la tranquillité de ce repas, nous devrions peut-être même vous écarter.

WALHALLA : M'écarter, moi ? Parce que vous n'étiez pas d'accord avec mes propos ?

François M : Sur certains détails, mais...

WALHALLA : Des détails ? Vous ne proposiez pas de le jeter à l'eau ?

François M : Ce n'était qu'une boutade. Je plaisantais.

WALHALLA : Et bien moi je parlais avec franchise ! Sans me déguiser, comme certains, sous une retenue stupide. J'exprimais la vérité et rien d'autre ! Et vous voudriez m'éjecter pour cela ? C'est inconcevable ! (*Elle se tourne vers LE BORGNE*) Monsieur LE BORGNE, vous me connaissez ? Vous ne pouvez pas laisser commettre une injustice pareille ?

LE BORGNE : Rassurez-vous, ma fille. (*Aux autres*) Nous avons tous manqué de retenue. Nous nous sommes montrés prompts à critiquer, à agacer notre voisin. Avec le plaisir pervers de décocher des piques. Sans nous préoccuper de la souffrance morale, et des réactions induites, que cela

pouvait occasionner. Elle l'a fait avec un peu plus de violence que les autres, sans doute. Elle s'est montrée excessive. Mais...

Nadine D : Excessive ? Le mot est faible.

BROCHET : Elle pousserait à se battre des montagnes !

François M : C'est une langue de vipère !

WALHALLA : Bande d'hypocrites ! C'est un scandale, c'est un complot contre la race aryenne, c'est...

François M : (*Apercevant sa femme en train de sourire à Christophe TRAMPOLINE*) Et toi, je te défends de faire de l'œil à ce gibier de dopage !

TRAMPOLINE : (*Se dressant sur sa chaise comme sous l'effet d'un ressort*) C'est une accusation ignoble ! Je ne me suis jamais dopé !

François M : (*Inconscient du risque sous l'emprise de sa propre colère, railleur*) Parce que vous avez obtenu cette silhouette, ainsi que vos victoires, en buvant du yoghourt ?

TRAMPOLINE : Par le travail, uniquement ! ... Et par l'effort !

François M : Mon œil !

TRAMPOLINE : Vous allez voir ce qui va lui arriver, à votre œil !

Redoutant le pire, Nadine DUFLOUZAC, avec précautions et beaucoup de douceur, parvient à le faire se rasseoir.

TRAMPOLINE : (*Revenu sur sa chaise*) Espèce de malade ! Paranoïaque ! menteur !

WALHALLA : Faux riche !

François M : Virez-la de cette table !

CONTESTAT : (*En désespoir de cause, et tentant de sauver la situation*) Le capitaine ! Le capitaine !

Tous se retournent, constatent évidemment qu'il n'y a personne.

Ghislaine M : Cela ne prend pas... Avec la mine qu'il avait, il ne risque pas de revenir.

GUÉRIDON : Mais il a dit qu'il ne se passait rien de grave.

Bertrand D : Prétendu, oui ! On ne dérange pas un capitaine en plein repas avec des notabilités pour rien. Je suis sûr qu'il s'est produit quelque chose de pas ordinaire, et qui va le retenir pour un bon moment.

CONTESTAT : Mais s'il y avait le moindre risque...

Nadine D : On nous aurait prévenus ? Vous croyez cela, vous ? Parce qu'à votre avis la situation, depuis le début de cette croisière, est normale ? Tout va de mal en pis, oui ! Et on ne nous en dévoile que le minimum. Avec le sourire, et en nous expliquant que ce n'est rien et que tout va s'arranger très vite. Le bateau pourrait être en train de sombrer, on nous affirmerait encore qu'il n'y a aucun danger. Non... Ce qui est vrai, c'est que dans cette compagnie, gérée par on ne sait qui et de Dieu sait quelle origine, on ne respecte pas le passager. Ce qui importe, c'est qu'il paye. Après, pfiitt... ! Il n'y a plus personne.

CONTESTAT : Mais c'est stupide ! Avec le luxe qui nous environne, et le moindre de vos désirs exaucé dans la seconde où il se manifeste, comment pouvez-vous prétendre qu'on ne vous respecte pas ?

Bertrand D : Le luxe, pour des gens de notre classe, ce n'est pas un plus, c'est un dû. Personne possédant ne serait-ce qu'un grain de bon sens ne songerait à nous le refuser. Alors que pour la confiance...

Nadine D : C'est une autre histoire.

François M : En fait, ces gens n'ont aucun sens des convenances sociales.

WALHALLA : Comme les Juifs !

LE BORGNE : Ou les Arabes.

Ghislaine M : Ou les noirs.

François M : Et ceux qui les aiment.

CONTESTAT : Mais c'est honteux ! Ils ne sont même plus là pour se défendre. Comment pouvez-vous les insulter ainsi ?

François M : Ils n'avaient qu'à ne pas se défilier.

BROCHET : Comme des lâches !

WALHALLA : Des apatrides !

LE BORGNE : Des traîtres !

CONTESTAT : Il y en a marre ! Puisque vous êtes trop bêtes pour vous diriger par vous-mêmes, et que vous avez besoin d'un chef, je vais le rechercher.

Pendant qu'il part :

François M : C'est cela... Vas-y.

Ghislaine M : Va raconter ce qui se passe.

WALHALLA : Mouchard !

BROCHET : Cafteur !

LE BORGNE : Passager clandestin !

Bertrand D : Contestataire !

Scène 5 Les précédents moins CONTESTAT.

Ghislaine M : Non mais, regardez-moi ça !

François M : Cela se prétend anarchiste et cela va chialer comme un môme dans les bras du chef.

LE BORGNE : N'oubliez pas sa situation. Probable qu'il cherche à donner des gages de bonne conduite en espérant que cela lui sera compté à décharge.

WALHALLA : Comme si sa conduite pouvait être excusée.

François M : Vouloir effectuer une croisière alors qu'il n'a pas travaillé pour cela.

Nadine D : Vouloir se mêler à nous comme s'il était de notre origine.

Ghislaine M : Vouloir nous imposer sa présence.

BROCHET : S'asseoir dans nos fauteuils, nos canapés.

François M : Polluer nos couloirs avec ses chaussures sales.

Bertrand D : Vouloir nous exposer ses conceptions de la société.

Ghislaine M : Manger à notre table.

François M : Manger nos plats.

LE BORGNE : Et prétendre encore nous donner des leçons de morale.

BROCHET : Vouloir nous faire passer pour des je-ne-sais-quoi auprès du capitaine.

WALHALLA : Vouloir défendre ces...

Nadine D : Attention à vos propos ! Parlez pour l'Arabe si vous le voulez, mais respectez ma fille.

WALHALLA : Votre fille ? Pour ce qu'elle vaut !

Nadine D : Je ne vous permets pas !

WALHALLA : Vous ne me permettez pas ? Et au nom de quel droit ?

Nadine D : Au nom du fait que vous n'êtes pas sa mère.

WALHALLA : Heureusement !

Bertrand D : Madame... !

WALHALLA : Quand on n'est pas capable d'élever correctement ses enfants, on ne s'étonne pas que les autres les jugent.

Nadine D : Espèce de salope ! Vipère ! Je vais vous faire rentrer votre langue dans la bouche !

WALHALLA : Mais retenez-la... !

Nadine D : Garce ! Pute ! Je vais t'arracher ta gueule de sorcière !

Tout le monde se précipite pour les séparer. Les chaises tombent, les coups pleuvent. Au milieu des cris et des insultes la mêlée devient générale. Dans la confusion la plus totale tout le monde sort, à part LE BORGNE et WALHALLA, réfugiée contre une cloison, passablement ébouriffée mais apparemment indemne.

Scène 6 François-Ferdinand LE BORGNE, Ingrid WALHALLA.

LE BORGNE : (*Prostré sur une chaise remise d'aplomb*) Ils se sont battus ! ... Ils se sont battus ! ... Mes fidèles ! ... Et je n'ai rien pu faire pour les en empêcher !

WALHALLA : Mon père... Mon père...

LE BORGNE : Oui ? Qu'y a-t-il ?

WALHALLA : Rien. Je voulais juste vous exposer ma désolation pour la manière dont tout cela avait tourné.

LE BORGNE : Vous n'y étiez pas pour rien, il me semble...

WALHALLA : Et puis aussi vous avouer mon admiration.

LE BORGNE : Pour quel motif ? Pour avoir survécu à ce carnage ?

WALHALLA : Pour la manière dont vous avez su interpréter la Parole. C'était fantastique !

LE BORGNE : Ravi de savoir que cela ait plu à quelqu'un ! Mon Dieu, quels dégâts !

WALHALLA : Ce sont des brutes. Ils ne vous méritent pas.

Silence.

Mon père...

LE BORGNE : Quoi donc ?

WALHALLA : Je voudrais me confesser.

LE BORGNE : Plus tard, si vous n'y voyez pas d'objections. Je me sens fatigué ; je ne pourrais pas vous écouter avec l'attention convenable. Et puis, ces temps-ci, les confessions féminines ne me réussissent pas.

WALHALLA : Justement... J'aurais des choses à vous avouer.

LE BORGNE : Alors, à fortiori ! Je vous entendrai plus tard. Dieu attendra.

WALHALLA : Pas trop tard tout de même, mon père.

Elle sort.

Scène 7 François-Ferdinand LE BORGNE.

LE BORGNE : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous envoyé cette croix ? Il y avait déjà le détail du nom, mais ce n'était rien, quoique je m'en afflige. Et voilà maintenant que la situation devient folle. Et que toutes ces femelles me désirent. Comme si j'étais devenu soudain le seul homme de la planète. Mais je saurai résister vaillamment à la tentation. Et demeurer pur pour vous si vous surgissez. Mon Dieu, tant de bizarreries ! Serait-ce votre avènement qui approche ?

Scène 8 François-Ferdinand LE BORGNE, Ingrid WALHALLA.

WALHALLA : (*Réapparaissant*) Mon père...

LE BORGNE : Quoi encore ?

WALHALLA : Vous n'oubliez pas... Une confession en bonne et due forme... Et plus si affinités. (*Elle repart*)

Scène 9 François-Ferdinand LE BORGNE, Séverine JOLICORPS.

Séverine entre dans un vêtement ultra provocant et extrêmement déshabillé.

LE BORGNE : Tiens ? Voilà notre yortsédienne. Vous manquez au menu.

JOLICORPS : (*Elle s'approche avec la démarche d'un mannequin dans un défilé de couture, constate les dégâts. Sifflement de surprise*) Eh bien ! ... Vous avez mis un sacré bazar ! Cela n'a pas dû être triste...

LE BORGNE : Une petite fête luciférienne ; rien que de très normal ... Et vous, vous n'aviez pas faim ? Ou bien le médecin du bord, vous confondant avec une autre de ses patientes après s'être assis par mégarde sur ses lunettes, vous aurait-il conseillé de vous mettre au régime ?

JOLICORPS : Obligation religieuse, tout simplement.

LE BORGNE : À cette heure ?

JOLICORPS : Petite cérémonie de méditation avec Gabrielle. Les nourritures spirituelles passent avant celles du corps. Ce n'est pas à vous qu'il convient de l'apprendre.

LE BORGNE : Parfois, il arrive que les deux se rejoignent.

JOLICORPS : Vous n'êtes pas bête. C'est bien ! Afin de ne pas offenser d'éventuelles oreilles chastes qui écouteront aux portes, je reconnaitrai donc qu'après la prière nous nous sommes livrées à une petite séance de remise en forme. (*Se pavanant devant lui*) Comment me trouvez-vous ?

LE BORGNE : En formes. Au pluriel !

JOLICORPS : Mais encore ?

LE BORGNE : Radieuse ! Mais dites-moi... Vous avez décidé de battre un record ?

JOLICORPS : De quoi ?

LE BORGNE : De nudité ! À chacune de nos entrevues, la taille de vos vêtements réduit. Bientôt, si cela continue de ce train, elle rejoindra le rayon des souvenirs. Dois-je comprendre que votre tailleur est mort, et que vous accommodez les restes ?

JOLICORPS : Ceci est mon uniforme, mon père ! Un peu comme, pour vous, la soutane.

LE BORGNE : Celui des disciples de Yortsed ? Esthétique, sans doute. Si on en juge selon les critères retenus par nombre d'hommes, du moins. Pour ma part, je ne lui reprocherai que d'être quelque peu... minimaliste.

JOLICORPS : Le tissu est l'ennemi du regard, qui est l'ami de la découverte de l'autre et de la sagesse. Telles sont les règles édictées par notre grande prêtresse. Qui les a reçues de Dieu lui-même ! Très peu de tissu : le moins possible. Le corps de la femme, dans sa splendeur qui le rend pareil à la fleur éclosée sous les rayons du soleil et qui en magnifie l'énergie dans une louange de formes et de lumière, n'est-il pas un habit de fête ?

LE BORGNE : Trop peu de tissu, vraiment ! (*Après l'ironie, soudain perfide*) Vous me direz que, dans votre cas et pour vos rites les plus intimes, on peut le remplacer avantageusement par un peu... d'odeur.

JOLICORPS : Pourquoi cette moue de dégoût en évoquant ce qui, pour nous, n'est qu'une action de grâces devant la fièvre de nos cœurs, mon père ? Je suis sûre que, si vous me laissiez vous en faire la démonstration sur votre peau et avec toutes mes armes, vous finiriez par trouver l'expérience plaisante.

LE BORGNE : Je me suis toujours demandé l'agrément que l'on pouvait éprouver à de tels épanchements sordides. Les plaisirs de la chair, les délices du sexe... Quelle folie !

JOLICORPS : Il n'est jamais trop tard pour apprendre, mon père...

Elle se rapproche ostensiblement.

LE BORGNE : Tout doux, la belle ! L'Eglise – enfin, mon église – interdit les fredaines.

JOLICORPS : Même celles que l'on qualifie, ordinairement, de perverses ?

Elle se rapproche encore, la voix flûtante de miel ; l'éprouve de son regard le plus hypnotique.

LE BORGNE : Officiellement surtout celles-là... Même si certains, je suis obligé de le reconnaître, parfois, semblent s'évertuer à vouloir démontrer le contraire.

JOLICORPS : Ce que vous nommez, si je ne m'abuse, des brebis égarées.

Elle se love contre lui, lui caresse les joues avec une délicatesse incendiaire tandis qu'il semble vouloir se fondre au dossier de sa chaise, poursuit...

Sais-tu que tu es une brebis particulièrement attirante, mon mouton ?

Elle lui lèche le front, longitudinalement, de manière provocante.

LE BORGNE : Vade retro, Satanas !

Il la repousse avec une brutalité telle qu'elle manque de tomber.

JOLICORPS : Non, Séverine ! Pour te suborner et te réduire à mes caprices ! Tu es un poisson et je suis ton hameçon. Et je finirai par te ferrer. Aussi sûr que mon corps est irrésistible, et que je suis une femme !

LE BORGNE : Et moi un macho incorrigible. Tu ne m'aimeras pas.

JOLICORPS : Tu as la marque de ma salive sur ton âme. Quoi que tu fasses, tu tomberas dans mon piège. Je te capturerai, je te violerai jusqu'à ce que tu cries grâce de plaisir, puis je te confierai à ma maîtresse.

LE BORGNE : Qui te douchera pour la peine ? Pécheresse !

JOLICORPS : C'est nous qui te doucherons. Tu jouiras sous nos sources, et tu en redemanderas. Je te le promets. (*Elle sort en mimant un nouveau léchage, toujours dans le même style "cat-walking"*)
À très bientôt, joli poisson.

LE BORGNE : Pécheresse !

Scène 10 François-Ferdinand LE BORGNE.

LE BORGNE : Il faudra donc que je boive ce calice jusqu'à la lie !

Rideau troisième acte.

Acte IV

Tableau 1

L'action se passe sur l'avant-scène, rideau fermé. Apparaissent, sur un côté, Karim et Estelle.

Karim : Enfin, de l'air !

Estelle : L'orage se calme. Il pleut encore, mais il n'y a plus de tempête. Nous pouvons sortir sans risques.

Elle s'avance, s'appuie à un bastingage imaginaire, relève la tête pour accueillir sur son visage la pluie qui continue de tomber.

Quelle bénédiction, cette pluie ! Viens contre moi, mon amour... Laissons-la nous laver de leurs insultes.

Karim : (*Il se plaque contre le dos d'Estelle et lui entoure la poitrine de ses bras, posant son visage au-dessus de l'une de ses épaules, contre ses cheveux*) Estelle... mon amour ! Tu es si belle, mouillée !

Estelle : Serre-moi, mon Karim ! Fais-moi oublier ce cauchemar. Mon père, même. C'est horrible !

Karim : Il avait bu, comme les autres. Cela ranime ce qu'il y a de pire en nous. Les haines inculquées par une éducation perverse, enfoncées jour après jour dans la tête comme un cancer ; l'apprentissage de la différence.

Estelle : Est-il possible que nous soyons tous contaminés, de pères en fils ?

Karim : Si nous n'y prenons pas garde, oui. Il nous faut apprendre à nous défaire de ce chancre, à nous purifier de son pus de géhenne sécrété dans nos pensées. Dieu et la réflexion peuvent nous y aider. Et l'amour.

Estelle : Tout de même... Mon père. Il avait leurs arguments, leur visage.

Karim : Ne sois pas trop dure avec lui. Il y a du bon sous sa carapace, je le sens. Il changera, si nous savons l'y aider. Et puis il s'est laissé emporter par l'influence de ce monstre. Cette Ingrid.

Estelle : Entre elle et l'autre – celle dont ils parlaient et qui veut fonder sa secte –, nous sommes bien montés.

Karim : Je me demande laquelle est la plus dangereuse.

Estelle : Elles sont délirantes et néfastes toutes les deux. Difficile de choisir entre le SIDA et Ebola. Elles incarnent le mal et la déraison portés à leur paroxysme.

Karim : Comment peuvent-elles séduire ?

Estelle : En ressuscitant des mensonges ou en adaptant la vérité à leurs dogmes... En flattant l'orgueil ou les craintes... En se donnant l'allure de la victime alors que ce sont des bourreaux... En répandant la peur pour susciter la haine, qui est sa sœur jumelle – Tout comme l'amour, mal compris, peut être le frère de l'esclavage... En habillant leur duperie d'un costume de vraisemblance... En travestissant le repoussoir grimaçant de leur démence sous un masque de logique. L'apparence de la raison séduit toujours les fous.

Karim : (*En colère, puis d'une douleur rentrée et pathétique*) Mais ce n'est qu'un masque ! Nous le savons, nous.

Estelle : Eux aussi, peut-être. Mais ils ont crevé les yeux de la résistance à la facilité et à la bêtise qui leur auraient permis de voir. Ils ont cédé, pouce après pouce, devant la commodité de la pensée préfabriquée et du confortable. Ils ont enterré ce savoir sous des couches de défaites.

Karim : Comment pouvons-nous les vaincre ?

Estelle : En nous aimant.

Karim : Tout cela finira mal, c'est sûr !

Estelle : Ne sois pas pessimiste, viens. Il est temps de nous coucher.

Ils sortent par où ils sont entrés. Le rideau s'ouvre.

Tableau 2

Dans le salon du premier acte, au matin.

Scène 1 Norbert BROCHET, Roland NEPTUNE.

BROCHET : Alors, mon capitaine ?... Vous avez résolu votre petit problème ?

NEPTUNE : (*Bougon*) Pas vraiment !

BROCHET : De quoi s'agit-il, au juste ?

NEPTUNE : (*Faisant la moue*) Nous sommes en panne. Plus de propulsion. (*Avec rogne*) Comme si nous avions besoin de cela !

BROCHET : Nous ne disposons pas de plusieurs moteurs ? Il doit être possible de désaccoupler la machine défaillante et de faire route tout de même avec les autres. Ne serait-ce qu'à vitesse réduite, et en attendant la réparation de l'avarie.

NEPTUNE : Tous muets... Aussi inutiles que s'ils n'avaient jamais existé.

BROCHET : Bérézina mécanique totale, prenons les rames. Et la raison ?

NEPTUNE : L'électronique, sans doute, encore elle. Les circuits étaient indépendants de ceux des ordinateurs et des instruments de navigation, ils ont dû lâcher à leur tour. À moins que la foudre ait causé des dégâts. Tant que nous n'aurons pas identifié l'origine, nous en serons réduits aux suppositions.

BROCHET : (*Ironique*) Le carburant est peut-être devenu incombustible.

NEPTUNE : (*Sans se déridier*) Pourquoi pas ? Au point où nous en sommes, je suis prêt à accepter toutes les hypothèses. Même les plus farfelues.

BROCHET : En tout cas, il fait beau. C'est déjà un progrès.

NEPTUNE : Un soleil splendide, je vous l'accorde. L'orage de la nuit dernière a nettoyé le ciel.

BROCHET : Voilà au moins un fait positif. Nous allons pouvoir faire le point.

NEPTUNE : Et déterminer notre position comme Christophe Colomb ou ses glorieux pairs ? Ne comptez pas trop là dessus. Nous fondions une confiance aveugle dans les merveilles de l'électronique. Nous n'avons pas embarqué d'instruments traditionnels.

BROCHET : Vous pouvez peut-être bricoler ?

NEPTUNE : Sans doute. Mais cela ne sera jamais que de la détermination à la louche.

BROCHET : C'est toujours mieux que rien. (*Cherchant à ramener une note d'optimisme*) Et puis tout n'est pas si sombre. Nous avons encore de la musique dans les cabines.

NEPTUNE : Plus quelques autres détails qui rendent la vie bien commode, c'est vrai. Rendons grâce au ciel : si nous devons sombrer, ce sera dans le luxe.

BROCHET : Nous n'en sommes pas encore là, et vous le savez. Vous êtes toujours aussi pessimiste ?

NEPTUNE : D'ordinaire, non. Ce doit être la fatigue, et tous ces événements.

BROCHET : (*À brûle-pourpoint*) Vous voulez faire fortune ?

NEPTUNE : Mon salaire me suffit, pour l'heure. Il est très convenable et me permet de vivre dignement.

BROCHET : Sans doute. Mais vous ne refuseriez pas un peu de beurre dans les épinards... Et même beaucoup.

NEPTUNE : Vous avez une recette de poule aux œufs d'or ?

BROCHET : D'or, de diamant, de platine. Des actions de l'Aeroflot. Le miracle de l'avenir.

NEPTUNE : Tiens donc ? On n'en entend pourtant guère parler.

BROCHET : Les connaisseurs se les réservent. Les pays de l'Est sont en pleine révolution capitaliste. Pour qui sait investir, il y a des fortunes à réaliser.

NEPTUNE : On disait cela des emprunts russes, à une certaine époque. Cela a fait un joli plouf.

BROCHET : Et quelques ruines mémorables, je ne vous contredirai pas. Mais les temps changent. Et s'il est vrai qu'il faut savoir être prudent...

NEPTUNE : Il ne faut pas rater les bonnes occasions quand elles passent ? Je vous l'accorde. Et je ne mets pas votre parole, pas plus que votre probité, en doute. Simplement, je ne suis pas boursicotier. Proposez donc votre miracle de l'Est à monsieur DUFLOUZAC, ou à quelque autre de nos richissimes passagers en quête d'investissements juteux nuit et jour. Je suis sûr qu'ils seront très intéressés.

BROCHET : Ils sont déjà détenteurs. Je m'adressais à vous par priorité, et à titre d'ami.

NEPTUNE : Votre amitié est un bien très précieux, sans nul doute. Et je la garde pour mon âme. Mais je vous le répète, le vertige de la richesse ne me préoccupe pas. Bien sûr, si je venais à changer d'avis...

BROCHET : Vous sauriez où me contacter. N'attendez pas trop tout de même. Demain, il sera peut-être trop tard.

NEPTUNE : Alors, tant pis pour moi ! Je vous laisse : je vais voir si les choses ont évolué.

Il sort.

Scène 2 Norbert BROCHET, Christophe TRAMPOLINE.

TRAMPOLINE : (*Il entre en faisant quelques exercices gymniques tels qu'écartements des bras d'avant en arrière et respirations*) Bonjour, monsieur BROCHET ! Le temps est plus paisible, aujourd'hui.

BROCHET : Les nuages sont passés. Avis de tempête le lundi, grand beau le mardi. Vous connaissez le dicton.

TRAMPOLINE : Pas vraiment, mais je ne suis pas très fort dans ce domaine. Tout le monde ne peut pas être intellectuel.

BROCHET : Heureusement, sinon où iraient nos victoires ? Vous avez un sponsor ?

NEPTUNE : Non. Vous auriez quelque chose à me proposer ?

BROCHET : Exactement ! Vous m'avancez de l'argent, j'appose mon nom sur votre maillot en échange, j'investis en bourse, et les bénéfices sont pour vous. Cela vous tente ?

TRAMPOLINE : C'est curieux, je n'imaginais pas le sponsoring de cette manière.

BROCHET : Les méthodes évoluent. Il faut s'adapter.

TRAMPOLINE : Je préférerais dans l'autre sens. (*Il recommence ses mouvements*) Il m'arrive une chose incroyable. J'ai rencontré une fille extraordinaire. Une vraie beauté.

BROCHET : Ingrid ?

TRAMPOLINE : Non, Séverine... Méditerranéenne... Ou latina, je ne sais pas très bien. En tout cas, un physique fabuleux.

BROCHET : Des nuits blanches en perspective. Elle vaut le coup ?

TRAMPOLINE : Je ne sais pas. Je n'ai pas encore eu le temps de la tester. Mais si le talent est à la hauteur des promesses...

BROCHET : Ce sera l'affaire du siècle. (*Riant*) Il paraît que, parfois, les brunes sont sauvages. Prenez garde à votre dos.

TRAMPOLINE : Ce ne sont pas quelques griffures qui m'effrayent. À condition que la rose soit jolie.

BROCHET : Je vous offrirai du sparadrap en cas de surprise. Vous devez la revoir bientôt ?

TRAMPOLINE : Dans un moment. (*Regardant sa montre*) Une petite heure, en fait. Profitez bien du fauteuil, je vais devoir vous quitter. Le temps de pratiquer encore deux ou trois exercices sur le pont et de prendre une petite douche. Je ne voudrais pas avoir l'air d'un rustre.

BROCHET : Les femmes sont sensibles à ce genre d'égards.

TRAMPOLINE : Elle m'a annoncé qu'elle me présenterait une personne qui avait des révélations à me faire... Des révélations fantastiques et qui changeraient ma vie. Bien sûr, ce n'est pas ce qui m'intéresse.

BROCHET : Heureux homme ! Vous me raconterez ?

TRAMPOLINE : Je n'y manquerai pas.

Il sort en effectuant toujours ses mouvements.

Scène 3 Norbert BROCHET, Bertrand et Nadine DUFLOUZAC.

Bertrand D : Bonjour, cher ami !

NADINE D : Vous nous excuserez pour hier. Nous avons tous un peu bu, et nous nous sommes laissé entraîner à ces incidents regrettables. Heureusement, il n'y a pas eu de blessés.

BROCHET : Par contre, pour ce qui est du matériel... Le capitaine ne sera pas très content.

Nadine D : Le service d'entretien fera le nécessaire. Et puis, il a d'autres chats à fouetter. Tout de même, nous aurions dû moins boire.

Bertrand D : L'alcool est un fléau. Sur ce point, les musulmans n'ont pas tort. Même si un petit coup à l'occasion...

Nadine D : Le tout est de savoir s'arrêter.

BROCHET : Admettons pour l'alcool. Mais pour le reste... Reconnaissez avec moi que ce sont des barbares, même si je n'approuve pas la violence d'Ingrid. Leur manie de vouloir imposer des principes religieux surannés à la société actuelle, l'esclavage préhistorique dans lequel ils maintiennent les femmes...

Bertrand D : Nos civilisations s'opposent sur bien des points, c'est une évidence. Et les rapprocher n'est pas chose facile. J'avoue, malgré tout, que la réaction de notre fille m'a troublé.

BROCHET : Prenez garde ! La bonté est un défaut majeur pour un financier. Certes, pour de l'argent, et à condition de protéger ma gorge contre les attaques en douce, je pourrais faire ami-ami avec un intégriste.

Nadine D : L'argent, il n'y a que cela de vrai au monde.

Bertrand D : Quelle invention fabuleuse ! Je pense que son apparition a marqué le passage de l'animalité à l'homme.

BROCHET : Je ne sais pas si les paléontologistes, ainsi que notre très cher ami CONTESTAT, seraient d'accord, mais je partage cet avis.

Bertrand D : Les opinions de CONTESTAT sont contestables.

Scène 4 Norbert BROCHET, Bertrand Nadine et Estelle DUFLOUZAC.

Estelle D : Bonjour, papa ! Bonjour, maman !

Bertrand D : Bonjour, Estelle ! La nuit a été bonne ?

Estelle D : Ravissante ! J'étais avec Karim. Nous... (*L'air extasiée par un souvenir merveilleux*)

Bertrand D : Nous ne te demandons pas ce que vous avez fait tous deux, ni les détails.

Estelle D : (*Malicieuse*) Dommage ! Cela aurait pu vous être profitable.

Bertrand D : Je suppose que cela a été agréable.

Estelle D : Génial ! super ! torride ! ... Et j'en passe ! Rien que d'y repenser, j'en ai encore la sueur qui coule dans le dos. Vous êtes jaloux ?

Bertrand D : En tout cas, sa fréquentation n'améliore pas ton langage.

Nadine D : De mon temps, une pareille façon de parler...

Estelle D : Que voulez-vous, je suis amoureuse folle ! Il est mon jardin d'ébène, mon jardin d'amour ébénique.

BROCHET : (*Avec une certaine ironie*) Premier prix de poésie, mademoiselle !

Nadine D : En somme, tu vas nous dire qu'il est l'homme de ta vie.

Estelle D : Le seul, l'unique. Je n'en veux pas d'autre. Je ne peux envisager de vivre sans lui.

Bertrand D : Es-tu bien certaine de ne pas commettre d'erreur ? De ne pas t'emballer sous l'impulsion d'un sentiment très vif, certes, mais peut-être éphémère ? Ce pourrait être un leurre, une passade.

Estelle D : C'est trop fort ! Bien trop fort ! Il fait partie de moi ! Dites-moi que vous êtes d'accord, que vous acceptez notre amour. Papa, maman je vous en prie... Dites-moi oui !

Bertrand D : Là, tu me poses un problème, ma fille. Je t'aime, et tu sais que je ferais n'importe quoi pour que tu puisses être heureuse, mais tout de même... Il y a les convenances sociales ! Bien sûr, si tu m'affirmes que ton bonheur en dépend...

Nadine D : Bertrand, tu n'y songes pas ? Les usages !

Bertrand D : (*Énervé*) Oui, oui, les usages ! Je les connais, moi aussi. Leur ancienneté, leurs exigences, et leur importance. Mais en même temps il y a le bonheur de notre fille. Alors, après tout, les usages...

Nadine D : Parce que tu penses que chez ce jeune homme ils n'ont pas d'importance ?

Bertrand D : Nous ne sommes pas chez ce jeune homme ! Et ce n'est pas à ses traditions, ni même aux nôtres, de décider pour nous. Aussi respectables qu'elles puissent être !

Nadine D : Tu n'ignores pas les conséquences que cela peut avoir ?

Bertrand D : Si je les ignorais, je serais un autre ! Je suis financier, dépendant en partie, pour la finalisation de certains contrats ou investissements, du jugement de certaines personnes, et conscient des risques. D'un autre côté, je suis suffisamment puissant pour m'autoriser aussi, parfois, certains écarts... Et forcer mes clients, quelles que soient les appréciations qu'ils puissent porter sur ma conduite, à me respecter malgré tout. Les affaires sont les affaires et les moyens de pression secourables, non... ?

Nadine D : Réfléchis, Bertrand, réfléchis. Cela leur sera profitable à eux aussi. Ils auront le temps d'analyser, plus lucidement, leurs sentiments.

Bertrand D : (*Lassé*) Oui ! oui ! oui ! oui !... (*À Estelle*) Laisse agir le temps, ma fille. Il travaille pour toi. (*Marquant son intention de passer à autre chose*) Tu nous accompagne ? Nous allons piquer une tête dans la piscine impériale.

Estelle D : Nagez bien. Moi, j'ai un petit creux à satisfaire, et je cours rejoindre Karim.

Bertrand D : Alors, bon appétit. Et n'abuse pas de tes forces.

BROCHET : Prenez garde ! L'hygiène, chez ces gens, n'est pas ce qu'elle est chez nous. À force de vous coller à sa peau, vous finirez par en garder des traces.

Estelle D : Vous le trouvez sale ? Ne vous inquiétez pas pour ce détail : je vais le laver avec ma bouche. Et, comme je ne me trouve pas très propre non plus, je suis certaine qu'il me rendra le même service.

Bertrand D : (*Qui a entendu, riant*) Bonne toilette, ma fille !
Les trois DUFLOUZAC sortent, entre LE BORGNE.

Scène 5 Norbert BROCHET, François-Ferdinand LE BORGNE.

BROCHET : Bonjour, mon père. Les affaires vont bien ?

LE BORGNE : Elles voguent, monsieur BROCHET, elles voguent.

BROCHET : Toujours pas réussi à changer de prénom ?

LE BORGNE : J'accepte l'actuel. À défaut de mieux.

BROCHET : Chacun ses sirènes ! Moi c'est l'argent, vous l'Eglise... Et votre prénom. Mais entre nous, pourquoi cette lubie ?

LE BORGNE : "Le disciple que Jésus aimait". Je ne vous l'ai pas dit ?

BROCHET : Élitiste ? Cela peut se comprendre. Simplement...

LE BORGNE : Oui ?

BROCHET : Je ne sais pas pourquoi, mais "Jean-Ferdinand", cela me donne comme une impression d'inachevé.

LE BORGNE : Qui parle de "Jean-Ferdinand" ? On peut trouver mieux.

BROCHET : "Jean-Joseph", par exemple ? Le disciple et le père... Quelle classe !

LE BORGNE : "Jean-Joseph", ou autre...

BROCHET : Vous êtes difficile. (*Il réfléchit*) "Jean-François" ! Sans trop changer, ce serait pas mal... Mais vous savez qu'il y a aussi des "Ferdinand" célèbres ? Tenez : "de LESSEPS".

LE BORGNE : Un homme de canaux. Pas vraiment chanceux, hélas. Suez a très bien marché, mais Panama a fait un flop mémorable.

BROCHET : Manque de liquidités. Il aurait dû s'adresser au Vatican.

LE BORGNE : Vous savez, ils ne sont pas si riches que cela.

BROCHET : Pas si riches ? Il paraît que leur banque roule sur l'or, et qu'elle aurait été le théâtre d'escroqueries colossales. Tellement qu'un pape, pour avoir voulu y mettre son nez, y aurait laissé des plumes.

LE BORGNE : Les langues vont vite. Il était en mauvaise santé.

BROCHET : Tout de même ! Trente trois jours de pontificat, et puis "plouf !"... Cela relève de la malchance extrême.

LE BORGNE : Ou du désir de Dieu. Pas forcément du cyanure dans le yoghourt.

BROCHET : Va pour le désir de Dieu ! En tout cas, ils ont les moyens. Vous ne pourriez pas me mettre en rapport avec le pape ? J'aurais une super occasion à lui proposer.

LE BORGNE : Une super occasion ?

BROCHET : Royale ! Des actions de l'Aeroflot.

LE BORGNE : Vous savez, les pays de l'Est...

BROCHET : Il en a gardé de mauvais souvenirs, je sais. Mais ils ont changé. Bientôt, s'il sait se débrouiller, ce sera une vedette locale. Et je peux vous garantir que s'il leur prenait des actions par mon intermédiaire, ils ne pourraient faire autrement que de lui consentir des tarifs préférentiels. Qui sait, même, lui offrir un avion personnel. Avouez que, pour ses déplacements à l'étranger, cela lui générerait de sacrées économies.

LE BORGNE : J'y songerai, monsieur BROCHET, j'y songerai. Mais je ne vous promets pas de réponse.

BROCHET : L'homme propose et Dieu décide. Je vous laisse réfléchir. Je dois me retirer dans ma cabine pour gérer mes affaires. (*Il sort*)

Scène 6 François-Ferdinand LE BORGNE, Séverine JOLICORPS.

Séverine entre coiffée d'une perruque flamboyante.

JOLICORPS : Suis-je assez rousse pour allumer le soleil de désir de vos fantasmes interdits ?
Une vraie sorcière, n'est-ce pas ?

LE BORGNE : Jolie crinière, il faut le reconnaître ! Lucifer en resterait bouche-bée d'admiration.
Sans l'ombre d'un doute.

JOLICORPS : (*Flattée*) Vous trouvez... ?

LE BORGNE : Rien ne vaut l'avis d'un homme d'Eglise sur ce point. Nous connaissons bien l'adversaire pour l'affronter tous les jours. À force de nous battre depuis des millénaires, d'un prêtre à l'autre, j'oserais même dire que nous finissons par devenir intimes. Toutefois...

JOLICORPS : Oui ?

LE BORGNE : Il me semble que plus ébouriffée, ce serait mieux.

JOLICORPS : (*Obéissant comme s'il s'agissait d'un ordre, de ses mains furieusement agitées autour de sa tête, elle bouleverse l'ordonnement de sa coiffure*) Comme cela, ça va ?

LE BORGNE : Ou plutôt comme avant. Non, le vrai problème, c'est que le roux ne vous va pas du tout. Vous avez la peau trop brune.

JOLICORPS : Je la blanchirai tous les jours au lait de votre sperme. Je la ferai dépigmenter jusqu'à ce qu'elle devienne claire comme un nuage de paradis vibrant sous vos caresses. Je...

LE BORGNE : Je vous l'ai dit. Vous n'êtes pas faite pour être rousse. Cela ne s'harmonise pas avec votre style. Vous pourriez avoir toutes les carnations du monde que cela n'y changerait rien du tout.

JOLICORPS : (*D'un geste brutal, elle arrache sa perruque*) Alors, brune ! Comme Dieu m'a faite. Brune et ravissante... Séductrice de toutes mes formes... Aguicheuse de tous mes pores lançant vers vous l'appel de leur vibration intime... Belle et brune à damner un saint.

LE BORGNE : Je ne suis pas un saint. Et, pour une séductrice, laissez-moi vous dire que, si vous continuez à vous transformer comme un caméléon chaque fois qu'on vous le demande, vous deviendrez une esclave.

JOLICORPS : Si je veux être une esclave...

LE BORGNE : Cela m'étonnerait.

JOLICORPS : Vous êtes mon amour ! Mon prêtre d'amour ! Celui pour lequel je suis née... Celui pour lequel toutes mes fibres vibrent ! Je vous aime !

LE BORGNE : Moi aussi, je vous aime. Mais pas de la même manière, Séverine. Vous me permettez de vous appeler par votre prénom ?

JOLICORPS : Je vous permets tout ce que vous voudrez.

LE BORGNE : Ce qui, dans mon cas, est assez limité. Je vous aime comme Dieu vous aime... Comme Dieu aime tout le monde, homme ou femme. Je vous...

JOLICORPS : Allez vous faire foutre ! Je vous hais !

LE BORGNE : Il y a déjà un progrès.

Elle s'enfuit en hurlant et en pleurant.

Scène 7 François-Ferdinand LE BORGNE, Gabrielle YORTSED.

YORTSED : Qu'est-ce qui se passe ? Je viens de croiser Séverine en pleurs sortant d'ici.

LE BORGNE : Elle et moi avons eu une petite explication sur nos conceptions respectives de l'amour. Rien de plus.

YORTSED : (*Offusquée*) Vous êtes un bourreau !

LE BORGNE : Ah, non ! Pas vous ! Je suis prêt à parier que, dans l'intimité, lorsque vous l'interpellez, c'est par : "JOLICORPS, au pied !". Alors pas de leçons de morale, s'il vous plaît... !

YORTSED : (*Conciliatrice*) Calmez-vous. (*Câline*) Je peux m'asseoir à côté de vous ?

LE BORGNE : Si vous n'en profitez pas pour me violer, pas de problème.

YORTSED : Vous me voyez sous un bien mauvais jour, mon père. Je suis venue uniquement pour m'enquérir de vos nouvelles. Et pour vous en donner des miennes.

LE BORGNE : Je suppose qu'elles sont bonnes...

YORTSED : Excellentes.

LE BORGNE : Vous auriez fait quelques adeptes, à ce qu'il paraît.

YORTSED : Quelques ? Ils seront bientôt plus nombreux que vos fidèles.

LE BORGNE : Là, je crois que vous exagérez quelque peu.

YORTSED : Absolument pas. Je peux vous assurer, sur la tête de votre calice, que ma religion décolle comme une fusée.

LE BORGNE : Cela tombe bien. "Yortsédiens", cela sonne comme "Martiens". Vous ne trouvez pas ?

YORTSED : (*Le regard du bourreau enfonçant les clous de la crucifixion, puis se ravisant, et choisissant de répondre avec humour*) Des martiens qui se multiplient comme des petits pains sous la main du Christ. Dieu nous comble de ses bienfaits, en ce moment.

LE BORGNE : (*Mi-accablé, mi-ironique*) En ce cas, je pourrai bientôt me reconverter en maître-nageur. Ou en historien du christianisme pour amuser vos fidèles.

YORTSED : Figurez-vous que même ce petit coq individualiste de CONTESTAT, tout différent des autres qu'il se veuille, est tombé dans mes filets.

LE BORGNE : Mes félicitations pour la pêche : vous avez récolté un joli crabe ! Comment avez-vous procédé ?

YORTSED : Le plus simplement du monde... Avec un peu de chance, et de la psychologie. Hier, pendant votre petit repas entre huiles, il s'est absenté. Désertant votre auguste assemblée de dîneurs braillards, il s'est mis à courir dans les couloirs comme s'il avait le feu aux trousses en quête du capitaine. Il y avait du grabuge en préparation, et il voulait éviter que cela dégénère.

LE BORGNE : Nous avons tous bu un peu plus que de raison, je le reconnais. Les esprits s'étaient échauffés pour des propos pas toujours très élégants, ni sans doute très charitables, et le diable avait ouvert une succursale de l'enfer à la table de ce brave homme.

YORTSED : Initiée par des mâles, je parie ! Mais peu importe... En fait de capitaine, il est tombé sur un de mes fidèles. Qui lui a expliqué que cela ne valait pas la peine de se miner pour si peu, que la dispute s'éteindrait bien toute seule, et que s'il me faisait confiance il découvrirait une sérénité sans nuages.

LE BORGNE : Et il s'est retrouvé sous votre charme ?

YORTSED : Plus exactement sous ma douche. Ce qui a résolu ses problèmes. À présent il ne songe plus du tout à contester, il se soucie du capitaine comme d'une guigne, il psalmodie des louanges à ma gloire, et il sent.

LE BORGNE : Joli exemple de lavage de cerveau ! Ce qu'il y a de bien, avec vous, c'est qu'on peut suivre vos dévots à la trace.

YORTSED : Vous cherchez à me déstabiliser ? Vous n'y parviendrez pas. Par contre, moi, je serai bientôt la reine vénérée et incontestable de ce bateau.

LE BORGNE : En attendant le monde, je présume...

YORTSED : Pourquoi pas ? La vérité ne saurait demeurer cachée à ceux qui l'attendent. Et puisque je suis la messagère de la volonté divine, un jour sans doute, effectivement, les hommes de toute cette terre porteront mon urine.

LE BORGNE : Et vénéreront ses propriétés miraculeuses comme les catholiques pour l'eau de Lourdes ? Vous ne pensez pas que vous aurez du mal à assurer la production ?

YORTSED : Je la ferai reproduire par des laboratoires si nécessaire. J'en ferai concevoir une eau de toilette que je vendrai à prix d'or. En attendant, mes sœurs se chargeront d'arroser les fidèles en mon nom.

Il reste silencieux, se contentant de balancer la tête de droite à gauche avec un air las.

L'archiduc ne trouve plus rien à répondre ? L'archiduc sèche ?

LE BORGNE : Vous croyez véritablement qu'une chose pareille puisse arriver ?

YORTSED : Avec la foi, et quand on défend une cause juste, tout est possible.

LE BORGNE : Vous êtes folle ! Irrécupérablement folle !

YORTSED : Vos pensées sont encore marquées par la violence... Dictée par vos hormones et par votre éducation stupidement machiste. Mais je nettoierai cette opposition, et vous accéderez à la compréhension de ce qui vous demeure hermétique pour l'instant.

LE BORGNE : Quand les poules auront des dents, ma belle.

YORTSED : Je saurai leur en donner. Faites-moi confiance.

LE BORGNE : On peut toujours rêver.

YORTSED : Ou prier.

LE BORGNE : Je n'y manquerai pas.

YORTSED : Moi et mes fidèles non plus. Faites-le de votre côté, et on verra lequel de nous deux détient la religion véritable.

LE BORGNE : Fille de Satan !

YORTSED : Vous vous emportez. C'est mauvais pour votre cœur. Si par hasard vous changez d'avis, faites-moi signe.

Elle sort avec une attitude de supériorité triomphante.

Scène 8 François-Ferdinand LE BORGNE.

LE BORGNE : La nouvelle Sodome ! Ce bateau est devenu la nouvelle Sodome ! Mais Dieu sait être juste. Il détruira ses ennemis et relèvera ceux qui le soutiennent. Les méchants verront sa face et seront changés en statues de sel. Le ciel s'ouvrira, et il en tombera du feu et du soufre sur les infidèles. Ils gémiront et se couvriront la tête de cendres, mais recevront la mort et la damnation éternelle pour châtiments de leurs fautes. Une nouvelle terre et un nouveau royaume naîtront. Ce sera l'apocalypse.

La lumière s'éteint brièvement ; fin du deuxième tableau.

Tableau 3

Même endroit, plus tard.

Scène 1 Irma GUÉRIDON.

GUÉRIDON : (*Inquiète, assise dans un fauteuil, profondément absorbée dans la contemplation de sa boule de cristal*) Boule, gentille boule, ne me trahis pas... Ouvre les portes de l'avenir, déchire les voiles qui masquent l'observation du futur, fais-moi connaître ce qui nous attend.

Un moment, puis elle laisse retomber la boule sur sa jupe.

Rien ! Désespérément rien ! Plus de pouvoir, plus de fluide, le vide !

Scène 2 Irma GUÉRIDON, Bertrand et Nadine DUFLOUZAC.

Nadine D : Irma... ! Notre Irma ! En plein travail ! Comment vont les prédictions, ma chère ? Votre boule est-elle loquace ?

GUÉRIDON : Comme une carpe au bout d'un hameçon ! Je suis en panne de fluide.

Nadine D : Vous, en panne de fluide ? Vous, la voyante la plus célèbre des sept mers et des cinq continents ?

GUÉRIDON : Six, avec l'Antarctique. Mais je n'y ai jamais mis les pieds. Ce qui n'est pas plus mal : il paraît qu'il y fait un froid d'enfer. Enfin, façon de parler.

Nadine D : Vous qui aviez prévu l'éruption du Rasnadjorkill, le volcan que tout le monde croyait éteint depuis des millénaires ?

GUÉRIDON : Et celle du Penzakouyotl... Ainsi que la guerre du Golfe avant même l'invasion du Koweït. Plus quelques babioles de moindre importance. Mais pour l'instant, je n'arriverais pas à deviner l'écrasement d'un chat en voyant une voiture lui foncer dessus. L'inspiration est en croisière, elle aussi.

Nadine D : Une pythonisse privée de prémonitions, c'est triste !

Bertrand D : Nous qui avons l'intention de vous demander l'avenir du bateau !

GUÉRIDON : Consultez plutôt votre horoscope. Vous aurez plus de chances de tomber juste.

Bertrand D : Vous savez, l'horoscope, en général, c'est plutôt vague.

GUÉRIDON : Et moi je suis sous les vagues ! Je ne pourrais pas même vous indiquer votre date de naissance en examinant votre carte d'identité.

Nadine D : Là, je pense que vous exagérez.

GUÉRIDON : À peine... Je devrais prendre des cours.

Nadine D : Cela existe, dans ce domaine ?

Bertrand D : Faites un effort. Ce n'est sans doute qu'une question de concentration. Ou peut-être devriez-vous changer votre boule de cristal.

GUÉRIDON : Ce n'est pas la boule qui ne va pas, c'est moi.

Bertrand D : Essayez. Si vous y parvenez, vous aurez une gratification exceptionnelle.

Nadine D : Le prix de dix consultations, au moins.

GUÉRIDON : Dans ce cas, je veux bien effectuer une tentative. Mais je ne vous promets rien.

Elle reprend sa boule, la caresse, souffle dessus, la fixe. Au bout d'un moment, il semble qu'il se passe quelque chose.

Je vois...

Bertrand D : Oui ?

Nadine D : (À mi-voix) Ne la dérange pas. Tu vas lui couper sa vision.

GUÉRIDON : (Qui n'a rien entendu) Je vois... Je vois...

Soudain, elle est prise de tremblements. De plus en plus intenses. Ses yeux semblent ailleurs, sa voix se modifie.

Je vois une île... Une île merveilleuse... Une île paradisiaque... Une île pour...

Une sorte de convulsion violente l'agite. La boule retombe entre ses cuisses. Elle s'apaise.

Nadine D : (Inquiète) Madame... Madame Irma... Ça va ? ... Vous êtes épileptique ?

GUÉRIDON : (reprenant son souffle ; essuyant, du dos de sa main droite, la sueur sur son front)

Non. C'était une transe. Cela m'a secouée. Je n'ai plus l'habitude.

Bertrand D : Vous avez parlé d'une île. Une île pour qui ? Vous ne nous l'avez pas précisé.

GUÉRIDON : Cela a été trop bref. Je n'ai pu en voir plus. Juste un flash. Avec une impression de beauté extraordinaire. Et de bonheur. C'est tout.

Bertrand D : Pour être vague, c'est vague. Vous ne pourriez pas réessayer ?

GUÉRIDON : Non. Je n'y parviendrais pas. C'est tout pour aujourd'hui. Excusez-moi.

Nadine D : Au moins, c'était une vision optimiste.

Bertrand D : Vous passerez dans notre cabine, tout à l'heure. Je vous établirai votre chèque.

Nadine D : Tu ne pourrais pas le lui rédiger tout de suite ?

Bertrand D : Je n'en ai pas sur moi. Elle y pensera sûrement.

GUÉRIDON : Ne vous inquiétez pas pour cela. Je n'oublierai pas.

Scène 3 Irma GUÉRIDON, Bertrand et Nadine DUFLOUZAC, François et Ghislaine MOYEN.

Entrée tonitruante du couple MOYEN.

François et Ghislaine M : (Ensemble) Fantastique ! Incroyable ! Génial !

Bertrand D : Qu'arrive-t-il ? Le bateau remarche ?

Ghislaine M : (Riant) Non. Pas du tout.

Nadine D : Vous avez gagné au loto une deuxième fois ?

François M : (*Tout excité*) Non... Non. Ce n'est pas ça.

Bertrand D : (*Soudain inspiré*) Nous sommes en vue d'une île ?

Ghislaine M : Absolument pas. Mer vide à perte de vue.

François M : Il ne s'agit pas de nous, ni du bateau. Il s'agit de notre fille.

Bertrand D : (*Impatient*) Eh bien quoi, votre fille ? Vous n'allez tout de même pas nous annoncer qu'elle a été élue miss France ? Il faudrait d'abord que nous soyons rentrés.

François M : Mieux que ça, monsieur DUFLOUZAC... Mieux que ça !

Bertrand D : Décidément... !

Ghislaine M : Elle a signé un contrat ! Avec monsieur BROCHET ! Faisant de lui son imprésario ! Vous vous rendez compte ? Elle va devenir une vedette !

Bertrand D : De la chanson ? Du cinéma ?

Ghislaine M : De tout ! Il nous a assurés qu'avec ses relations, et le talent de notre Sophie, elle percerait sans problèmes.

Bertrand D : (*À part*) Ou se fera percer.

Nadine D : (*Qui a entendu*) Bertrand... !

Ghislaine M : (*Sur sa lancée, sans avoir écouté*) La télé, les honneurs, les journaux... Nous aurons tout !

François M : Nous allons les marier. Le plus vite possible. Dans le show-biz, les vedettes épousent toujours leur promoteur.

Bertrand D : Il sera ravi. Je me suis laissé dire qu'il entretenait des visées depuis un moment sur elle... Et qu'il lui avait offert un bouquet tellement herculéen que le service avait eu le plus grand mal pour trouver un vase à sa mesure.

Ghislaine M : L'amour fou ! De la part d'un dieu de la finance !

Bertrand D : (*Avec une certaine ironie*) "Pygmalion et Galatée", version "Banque de France". Félicitations aux heureux géniteurs de celle dont les charmes, par leur perfection et leur pouvoir suggestif, ont su incendier le cœur de la fortune ! Cela fera rêver dans les chaumières.

François et Ghislaine M : "Gala" qui ?

Bertrand D : "Tée"... Une divinité marine. En ces lieux, avouez que cela ne manque pas de convenance, non... ?

Ghislaine M : J'ai toujours su que notre fille était née pour devenir une déesse. Et "Pygma...chose" ?

Bertrand D : Un sculpteur grec... Auteur d'une statue de la merveille. Tellement évocatrice qu'il en est tombé amoureux.

Ghislaine M : Je croyais que les Grecs... ?

Bertrand D : Pas toujours, heureusement pour eux. En ce qui concerne notre sculpteur, sa détresse a su émouvoir Aphrodite, la déesse de l'amour locale. Ou peut-être les plaintes de cet abruti lui cassaient-elles les oreilles. Toujours est-il qu'elle a transformé la pierre froide en une femme authentique, et que l'heureux veinard a pu épouser son œuvre. Depuis, on l'évoque lorsque le découvreur d'une star convole en augustes noces avec celle qu'il a propulsée hors de l'anonymat. Ce qui est le cas de Norbert et de Sophie, si je ne m'abuse.

François M : Puisqu'il a su la révéler à la gloire, quoi de plus logique qu'il en profite ?

Bertrand D : Les fruits de la bonne action tombant dans la bouche méritante et récompensée à juste titre du bienfaiteur ? Certains appelleraient cela autrement, je suppose... Mais il est vrai que ce sont de mauvaises langues.

Ghislaine M : Nous organiserons cela à Saint-Tropez. Ou à Los-Angeles, peut-être. Ce n'est pas encore arrêté.

François M : En tout cas, le jour de l'anniversaire de Norbert.

Ghislaine M : Sophie sera son cadeau. Ce sera délicieusement romantique.

Bertrand D : Je n'en doute pas.

Ghislaine M : Nous ferons venir Johnny HALLYDAY. Et Jean-Jacques GOLDMAN.

François M : Et Pamela ANDERSON.

Ghislaine M : (*Jalouse*) François... !

François M : Alors, Lætitia CASTA. Elle est de chez nous, elle.

Ghislaine M : La robe sera créée par un grand couturier, les mets servis proviendront d'un cuisinier célèbre, ce sera fabuleux.

Bertrand D : Un peu cher, vous ne craignez pas... ?

Ghislaine M : Avec Norbert, ce n'est pas un obstacle.

Bertrand D : En ce cas...

Nadine D : Du beau monde, de l'argent pour les mariés, et une belle cérémonie... Que demander de plus ?

François M : Du bonheur. Mais ils l'auront.

Ghislaine M : (*Avisant Irma*) Madame la voyante, vous ne voulez pas nous lire leur avenir ?

GUÉRIDON : C'est que...

Bertrand D : Elle est un peu fatiguée, en ce moment.

Nadine D : Le fluide en baisse.

François M : Elle pourrait essayer.

Ghislaine M : Nous ne lui demandons pas la lune. Juste une petite prévision.

GUÉRIDON : Ma foi... Si vous payez...

Elle prend sa boule, se concentre.

Non, je ne vois rien. Ou plutôt bleu. Rien de précis, rien qui puisse servir.

Ghislaine M : Bleu... La couleur ?

GUÉRIDON : Oui, bleu. Tout bleu. Uniformément bleu. Comme si rien d'autre n'existait plus. C'est inexplicable.

François M : Bleu, c'est la couleur du bonheur, non... ?

Bertrand D : Mariage bleu, mariage heureux.

François M : Allons fêter ça.

Les deux couples s'en vont.

Rien d'autre que du bleu... Cruelle prédiction, sur un navire ! Le Mesquinic, avec les dissensions de ses passagers dans le rôle de l'iceberg, semble promis au même destin funeste que le Titanic. Estelle et Karim échapperont-ils à la catastrophe ? Découvriront-ils cette île mythique, à la beauté paradisiaque, également annoncée par la voyante ? L'humanité peut-être éteinte, deviendront-ils les Adam et Eve d'un monde nouveau ? « Un monde où les berceaux ne porteraient plus des monstres, en armes et prêts à s'affronter » ?

Pour obtenir gratuitement la version complète de cette pièce, effectuez-en la demande à cette adresse :

constancier.henri@club-internet.fr

Précisez-moi :

- Si vous êtes une troupe, vos nom et lieu de résidence, ainsi que l'adresse internet de votre site ou blog si vous en possédez un... Également le nom et les coordonnées du responsable.

- Si vous êtes un particulier, vos nom et adresse courriel.

Cordialement... Henri CONSTANCIEL.